

مركز النصح



Le Monde

15 rue Valguier, 75001 Paris Cedex 15

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE - N° 14478 - 8 F -

VENDREDI 16 AOÛT 1991

FONDATEUR: HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR: JACQUES LESOURNE

★★★

L'embarras de la France à Madagascar

VU de Paris, le timide désaveu infligé par la France au président Ratsiraka aura très certainement soulagé des consciences: après la «massacre d'Avanika», la mutinerie observée par l'ancienne puissance coloniale pouvait difficilement se prolonger. L'appel à l'organisation «rapide» d'une «consultation populaire contrôlée», lancé, mercredi 14 août, par le ministre français des affaires étrangères (le Monde du 15 août) ne constituait pas, cependant, cette condamnation sans équivoque que d'aucuns, dans les rangs de l'opposition malgache, appelaient à leurs vœux.

Rien d'étonnant à ce que, vu de Tananariva, cette première prise de distance exprimée par la France ait été seulement ressentie comme un geste de défiance vis-à-vis des dizaines de «martyrs», tombés le 10 août, devant le palais présidentiel. Les plus optimistes - ou les plus habiles - des chefs de file de la contestation font pourtant mine de croire que l'«essentiel» est fait. Paris ayant enfin compris qu'on ne peut plus discuter avec le président Ratsiraka. Est-ce si sûr?

LES proches du régime n'en sont pas convaincus. Certains approuvent même, à mots couverts, l'organisation prochaine d'élections - cela serait, disent-ils, «dans le marche des choses». D'autres, plus roués, s'interrogent quant à l'objet de cette éventuelle «consultation populaire»: les Malgaches auront-ils à se prononcer sur un texte constitutionnel ou sur le départ du chef de l'Etat? Le Quai d'Orsay est bien gardé de le préciser, laissant ainsi la porte ouverte à toutes les hypothèses. Le principal intéressé ne s'y est pas trompé, qui n'est autrement abstenue de réagir trop vite à ce coup de semonce.

L'attitude à venir de la France, premier bailleur de fonds de la Grande Ile, qui couvrit longtemps avec une indulgente bienveillance les frasques autoritaires du l'ami Didier Ratsiraka, va constituer un test pour nombre de pays africains, membres du «gros carré». Soucieuse d'accompagner les indispensables transitions politiques qu'exige le continent, la France semble hésiter à condamner trop brutalement ses anciens protégés.

CETTE politique de l'entre-deux chaises s'est dramatiquement illustrée au Mali, en mars, où il aura fallu attendre la massacre de plusieurs centaines de manifestants par les forces de l'ordre, avant que Paris finisse par annoncer, quelques heures seulement avant la chute du président Moussa Traoré, la suspension de sa coopération, avec Bamako. Au Togo et au Centrafrique, où la présence de militaires français reste importante, le sort des présidents Eyadéma et Kolingba est aujourd'hui dans la balance. La situation n'est guère plus brillante au Cameroun, où le président Biya, malgré la forte vague de contestation, ne semble pas décidé à quitter le pouvoir. Les remontrances adressées, voici un an, par M. Mitterrand à certains chefs d'Etat africains lors du sommet de La Baule sont décidément longues à être suivies d'effet.

M0147 - 0816 0 - 6.00 F



Les négociations sur la libération des otages et des prisonniers

M. Perez de Cuellar affirme qu'Israël a adopté une position «souple»

M. Perez de Cuellar a considéré que la position d'Israël était «souple», après s'être entretenu, mercredi 14 août à Genève, avec une délégation de l'Etat hébreu conduite par M. Lubrani, qui a jugé «très fructueuse» cette rencontre. Si des progrès semblent avoir été réalisés, il n'est pas encore question d'un

calendrier pour une solution globale permettant la libération des otages au Liban et un échange de prisonniers arabes et israéliens. A Jérusalem, un porte-parole du gouvernement a démenti l'information de la radio nationale selon laquelle un premier groupe de détenus en Israël serait relâché dans les prochains jours.

GENÈVE

de nos correspondants

Même nuancée d'optimisme, la prudence demeure de rigueur, jeudi 15 août, à Genève, au lendemain de la rencontre entre le secrétaire général de l'ONU, M. Javier Perez de Cuellar, et trois émissaires israéliens. Se déclarant «vivement encouragé» par le soutien de Jérusalem à ses efforts en vue de trouver une solution globale au problème des otages au Proche-Orient, M. Perez de Cuellar a cependant tenu à ajouter qu'il serait naïf d'attendre quelque chose dans les prochains jours. Qualifiant, pour sa part, de «fructueux et approfondis» ses entretiens d'une heure et demie avec le secrétaire général, M. Uri Lubrani, coordinateur des activités israéliennes au Liban du sud, a exprimé «l'espoir commun que l'élan sera maintenu».

M. Lubrani, qui avait déjà rencontré M. Perez de Cuellar dimanche soir, est revenu à Genève accompagné de M. Uri Slonim, conseiller juridique de M. Itzhak Shamir, et de M. Yohanan Bein, directeur général adjoint du ministère des affaires étrangères, afin de préciser la position de Jérusalem sur les

conditions d'un éventuel échange de prisonniers entre Israël et les groupes islamistes libanais. Le secrétaire général a rappelé que le gouvernement israélien souhaitait obtenir des «indications claires» sur le sort de ses sept soldats prisonniers ou disparus au Liban, soit par vidéo-cassette, soit par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, avant de procéder à tout échange. Selon M. Perez de Cuellar, les Israéliens se montreraient «souples» et pourraient faire un geste en contrepartie d'une preuve tangible.

JEAN-CLAUDE BUIHRE et ISABELLE VICHNIAC
Lire la suite page 4

Pour combattre l'inflation L'Allemagne relève ses taux d'intérêt

Réuni jeudi 15 août à Francfort, le conseil de la Bundesbank, dirigé par son nouveau président, M. Helmut Schlesinger, a décidé d'augmenter les taux directeurs allemands. Largement anticipé, ce durcissement de la politique monétaire outre-Rhin devrait réduire les marges de manœuvre des partenaires de l'Allemagne qui, comme la France, auraient souhaité stimuler l'activité économique par une baisse des taux.

Président de la Bundesbank, la banque centrale allemande, depuis le 1^{er} août, M. Helmut Schlesinger, le successeur de M. Karl Otto Pöhl, avait largement averti l'opinion et les marchés financiers: la conjoncture économique allemande, et en particulier l'accélération de la hausse des prix (un rythme de 4,4 % en juillet), rendait, à ses yeux, indispensable un resserrement de la politique monétaire allemande. Le conseil de la «Buba» a donc décidé jeudi une hausse de 1 point du taux de l'escompte (le taux auquel l'institut d'émission

rachète aux banques commerciales les effets de commerce), porté à 7,5 %, et de 0,25 point du lombard (celui auquel il consent des avances sur titres), qui passe à 9,25 %.

M. Schlesinger a affirmé que ce renchérissement du loyer de l'argent ne devrait pas nuire à la croissance allemande. La solidarité entre les monnaies européennes va obliger plusieurs pays - dont l'activité est pourtant languissante - à maintenir des politiques monétaires plutôt restrictives.

Lire nos informations page 13

L'assassinat de Chapour Bakhtiar

Les 3 Iraniens auraient été vus à Cyprien, habilement déguisés en pope



Lire nos informations page 4

LIVRES - IDÉES

« Littérature du mourir ou mourir de la littérature » par François Bureau « Les grandes vacances de Paul Morand » pages 7 à 10
Le sommaire complet se trouve page 16

La renaissance des Eglises hongroises

Elles revivent dans un pays que le pape visite pour la première fois du 16 au 20 août mais restent affaiblies par leur collaboration avec le pouvoir communiste

BUDAPEST

de notre envoyé spécial

Rue Makarewicz, gravé dans la pierre, un relief à la mémoire de Bela Banya, célèbre juif de l'entre-deux-guerres, vient d'être rendu à la vue des passants. Le coup de burin trahit le travail de restauration. A la porte du même immeuble, témoin d'une époque révolue, la plaque de l'Institut d'études économiques Karl-Marx n'a pas bougé. Cette superposition d'images fait sourire Gabor Roszák, pasteur luthérien et député du Forum démocratique: «La Hongrie est une nation équestre, dit-il, mais les Hongrois ne savent pas monter à cheval. Ils chutent toujours d'un côté ou de l'autre».

Après avoir été, pendant quarante années de régime communiste et athen, persécutées et manipulées, les Eglises en Hongrie connaissent un retour en

grâce, dont la première visite d'un pape dans ce pays, quatre mois après la rentrée triomphale de la dépouille de Mgr Mindszenty, le «cardinal de fer» (1), est la plus spectaculaire manifestation. Denzième en nombre, l'Eglise réformée ne veut pas être de reste: elle a rassemblé plusieurs dizaines de milliers de fidèles, en juin dernier, dans un grand stade de Budapest, alors que les catholiques viennent d'ouvrir un «concile» national, pour tirer les leçons de la période communiste et préparer l'avenir.

La Hongrie entre ainsi dans un nouvel âge baroque. Interdits depuis 1950, les ordres religieux jésuite, cistercien, dominicain, carme, etc., reviennent au pays les uns après les autres. Les Eglises récupèrent leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs orphelinats, brutalement nationalisés en 1948. Le catéchisme est ensei-

gné, depuis un an, à l'école publique. Les mouvements de jeunesse refont surface et les titres (souvent dans la presse et l'édition religieuses). Une université catholique sera même construite au nord de Budapest, à l'emplacement d'une ancienne caserne soviétique!

Cette situation donne des ailes aux nostalgiques de l'ancienne monarchie ou du régent Miklos Horthy. Dans une Hongrie quasiment féodale jusqu'à la dernière guerre, le catholicisme était religion d'Etat.

HENRI TINCO

Lire la suite page 3

Le «grand Lille» électoral

La métropole du Nord est à l'écart dans ses murs et M. Mauroy l'est dans les urnes

LILLE

de notre correspondant

Lille s'est mise en congé de débats et de polémiques, mais chacun profite de l'acalmie pour préparer ce qui pourrait être la grande affaire de la rentrée: la question du «grand Lille». M. Alex Turk (RPR), qui s'était imposé comme le challenger de M. Pierre Mauroy aux élections municipales de mars 1989, a amorcé la dispute à la fin du mois de juin, par un tract anonyme, dont il a reconnu par la suite être l'auteur, et une proposition plus argumentée. M. Mauroy a suivi en acceptant de mettre sur la place publique un dossier qu'il avait dû laisser de côté depuis une dizaine d'années, mais auquel il n'a jamais renoncé.

L'affaire est simple: Lille, avec ses cent soixante-dix mille habitants et ses 2000 hectares, se sent à l'étroit dans son costume de

ville-centre, au cœur d'une agglomération d'un million d'habitants, surtout quand elle se compare à ses grandes sœurs: Marseille avec son million d'habitants et ses 23 000 mille hectares, mais aussi Lyon, Bordeaux, Toulouse... Encore plus, à l'étranger! D'autant que, forte du prochain épousément des TGV dans sa future gare internationale et de la proximité du tunnel sous la Manche, elle se

sont l'âme d'une capitale régionale à vocation européenne.

Le débat, à vrai dire, n'est pas nouveau. Lille, telle qu'elle a traversé le siècle, est née de la fusion, en 1858, par un décret signé de Napoléon III, de la cité ancienne avec quatre communes de ses faubourgs, Wazemmes, Esquermes, Fives et Saint-Maurice.

JEAN-RENÉ LORE
Lire la suite page 5

Voyage avec Colomb

16 - Cardinal des Amériques

Faute d'or, Colomb offrit à Isabelle la Catholique des chrétiens. Avant de s'élancer sur le mystérieux naufrage de la Santa-Maria, le voyage croise un archevêque en croisée...

Lire page 2

le seizième épisode du feuilleton d'EDWY PLENEL

A L'ÉTRANGER: Algérie, 4,80 DA; Maroc, 8 DH; Tunisie, 780 m.; Allemagne, 250 DM; Autriche, 25 SCH; Belgique, 40 FR; Canada, 2,25 \$ CAN; Armées-Réunion, 9 F; Côte-d'Ivoire, 485 F CFA; Danemark, 14 KRO; Espagne, 190 PTA; G.-B., 55 p.; Grèce, 220 DR; Indonésie, 1,20 R; Italie, 2,000 L.; Luxembourg, 42 F.; Norvège, 14 KRN; Pays-Bas, 2,75 FL; Portugal, 170 ESC; Sénégal, 480 F CFA; Suède, 15 KRS; Suisse, 1,90 FS; USA (NY), 2,5 \$; USA (inter), 2,50 \$.

LE MONDE

diplomatique

Août 1991

- **ÉLECTRONIQUE**: Les enjeux de la télévision de haute définition, par Henry Bakis.
- **TERRITOIRES OCCUPÉS**: Israël en pays conquis, par Micheline Parnet.
- **ALLEMAGNE**: Les sinistres de l'unification, par Margaret Manale. - Berlin et la «querelle de la capitale», par André Gisselbrecht.
- **MAROC**: Qui possède le pays? par ****.
- **UNION SOVIÉTIQUE**: Quand les Allemands retournent à Königsberg, par Erlend Calabrig.
- **CUBA**: La grogne des artistes dans l'«île des merveilles», par Francis Pisaní. - Une économie en état comateux, par Christophe Guibelegrat.
- **JAPON**: Que pensent les intellectuels?, par Alain Joffroy. - La mémoire retrouvée des crimes de Nankin, par Antoine Halff.
- **PORTUGAL**: L'adieu aux larmes, par Vincent Jacq.

En vente chez votre marchand de journaux - 18 F

Voyage avec Colomb

SANTO-DOMINGO. - C'est un pèché véniel, une petite envie d'orgueil. Portrait au pied du cardinal, le tableau se résume à un regard impérieux. Suspendu à mi-hauteur le long de l'escalier, il jauge et devine le visiteur assis au salon du rez-de-chaussée. Dans sa maison style colonial du vieux Santo-Domingo, Mgr Nicolas de Jesus Lopez Rodriguez vous accueille en effigie avant de s'annoncer en chair et en os. Une politesse à tout prendre, une façon de prévenir que l'homme sait ce qu'il veut et qu'il parlera clair et net. Grand, bien bâti, la cinquantaine, vêtu d'un costume noir, croix en sautoir sur une chemise blanche de clergeman, l'original est coiffé d'une casquette, poigne ferme et voix forte. Ses premiers mots sont une proclamation : « Personne au monde ne nous empêchera de célébrer l'arrivée de la foi catholique sur ce continent. Notre cinquième centenaire sera celui de l'évangélisation de l'Amérique. »

En passant d'Haïti en « Dominicaie », comme l'on nomme à Port-au-Prince la République dominicaine, le voyage reste en religion. Une continuité trompeuse qui nous mène du Père Aristide, ce prêtre-président pluri-théologique de la libération, à son antinomie en hiérarchie ecclésiale comme en politique profane, l'archevêque-président du CELAM, le Conseil épiscopal latino-américain. Colomb et Rome l'ont voulu ainsi. Parle-parole officiel de l'Eglise catholique sur ce continent, promu cardinal par Jean-Paul II, Mgr Lopez Rodriguez préside dans son pays la « Commission permanente pour la célébration du cinquième centenaire de la découverte et de l'évangélisation de l'Amérique ». Un poste qu'il occupe en parfaite symbiose avec l'autre homme fort de la République, son président, Jacinto Balaguer, « Découverte », « évangélisation », l'abandon des précautions sémantiques d'usage en Europe est voulu. Affaire d'Eglise autant qu'affaire d'Etat, la commémoration est ici une bataille, affrontement des esprits dénégateurs et glorificateurs de l'œuvre missionnaire. Une croisade que Monseigneur mène jusqu'à son apothéose, le visite du pape à Santo-Domingo en 1992, pour l'anniversaire de l'arrivée de l'Amiral au Nouveau Monde.

DANS son bureau encombré de livres, de journaux et de dossiers, ce prélat issu d'une riche famille de propriétaires terriens devance les questions. « C'est vrai, certaines attitudes des colonisateurs n'ont pas été à la hauteur de ce que la foi chrétienne ouvrait. Mais nombre de religieux ont défendu avec courage les droits des Indigènes. Sur cette île, où eut lieu la première rencontre durable, le bilan est totalement en faveur des évangélisateurs. La visite du Saint-Père sera l'occasion de rappeler cette première évangélisation, un moment privilégié pour nous tourner vers le troisième millénaire. » Monseigneur n'a aucun mal à identifier l'adversaire : « La contestation s'appuie sur une idéologie totalement disqualifiée. Ce sont tous ceux qui ont eu des sympathies pour le marxisme. Or ce dernier n'a aucune autorité morale pour contester notre commémoration. Les pays qui en ont souffert se sont chargés de dire au monde qu'il n'est plus crédible. »

Puis le cardinal passe au rappel à l'ordre : « Les groupes indigénistes sont manipulés par des secteurs marxistes qui ne s'étaient auparavant jamais préoccupés d'eux et qui, depuis l'échec fracassant de l'Europe de l'Est, se réfugient dans l'indigénisme, l'écologie et le féminisme. Je considère comme une obligation pour tout religieux en Amérique latine de ne pas contester la cinquième centenaire et de ne pas faire cause commune avec les ennemis de la foi catholique. Son devoir est de faire corps avec la nouvelle évangélisation que le pape est venu proclamer sur ce continent. » L'archevêque mène une offensive très politique. A l'exact opposé des communautés chrétiennes populaires, il symbolise une Eglise d'influence, en apparence retirée mais présente ou coulissante, très proche de l'Opus Dei.

« La mission du religieux n'est pas d'assumer une vocation politique, explique-t-il. S'il y fait une incursion, il compromet la mission pastorale de toute l'Eglise. Mais nous devons former des laïcs catholiques pour les préparer à leurs responsabilités publiques. Face à la sensation de pessimisme et d'échec, face à la dette extérieure, à l'inflation galopante, au chômage croissant, au manque de services de base, nous

devons plus que jamais délivrer une parole de soulagement. Puisque les politiques n'ont pas été capables de rendre l'espoir au continent, c'est à l'Eglise catholique de stimuler les changements sociaux nécessaires, la formation de nouvelles générations, l'organisation de cadres. Seule la foi en Jésus-Christ peut nous rendre l'espoir. »

A mi-parcours de cette quête colombienne, le passé quitte définitivement l'histoire pour envahir le présent. Menstruelle, l'Amérique du Sud se refuse le luxe d'un regard apaisé. Cinq siècles, c'est comme si c'était hier, une tempête encore en mémoire dont le ressac continue d'assourdir les esprits. On s'attendait, sur la terre de ses conversions, à un panégyrique de Bartolomé de Las Casas, ce rédempteur croisé la veille en Haïti, ce clerc qui sauva l'honneur du clergé. Mais la résonance actuelle du message du défenseur des Indiens lui interdit de briller au firmament du cardinal : « Ce fut sans aucun doute un prêtre extraordinaire. Mais beaucoup de ses affirmations sont nettement exagérées. Et ceux qui défendent la race noire peuvent

centenaire, où il suggéra une « autoconfession du premier monde », estimant que la découverte fut en fait celle que fit le tiers-monde des « pratiques négatives » de l'Occident, de sa culture et de son Eglise d'alors. Quelques mois après, il était assassiné dans son pays, preuve, s'il en était besoin, que ces affrontements ne sont pas seulement théoriques. »

Le débat déborde les frontières continentales. En 1990, à Séoul, l'Assemblée mondiale des chrétiens a été inspirée du jubilé biblique, prévoyant une redistribution des terres et la libération des esclaves sous les cinquante ans, pour proposer qu'au terme de cinq cents ans « de pillage et d'exploitation » la dette des Etats latino-américains soit annulée en 1992. Quand, en 1988, un évêque français, le cardinal Etchegaray, supervisa la rédaction d'un document sur le racisme pour le conseil pontifical « Justice et Paix », se doutait-il du tollé qu'il allait provoquer ? Après avoir rappelé des évidences : « destruction massive des civilisations précolombiennes », Indiens et Nègres réduits en

temps, écrit-il à son propos, ne parle que de paix et de fidélité ; et de l'une et de l'autre, il n'y a pas plus grand ennemi ; et l'une et l'autre, s'il les eût bien observées, lui auraient plus d'une fois coûté son prestige ou ses états. » Colomb ne s'y trompait pas, se méfiant du roi et courtisant la reine.

Pensait-il à Isabelle alors qu'il s'en retournait vers l'Espagne en ce mois de janvier 1493 ? Ou à Cibao, ce nom magique prometteur de richesses, ce royaume que les Indiens désignaient comme le pays de l'or ? Fure coincée, Mgr Lopez Rodriguez est originaire de cette région, située au nord de la République dominicaine. Façon pour l'Amiral de nous rappeler à nos devoirs, interrompant ces détours théologiques qui, de prêtre en évêque, l'ont quelque peu relégué, le laissant alors qu'il se débattait avec sa *Sainte-Marie en perdition* sur la côte nord d'Haïti. La veille, 24 décembre 1492, il avait entendu pour la première fois ce mot, *Cibao*, et s'était décidé à partir à la recherche de cette mine d'or, en filant vers

peine contre ce fuyard de J. de la Cosa et transformé immédiatement en « heureuse fortune » ce coup du sort. Etonnant revirement, puisqu'il écrit : « Dans ce voyage, je n'aurais pas laissé de gens ici, et quand bien même je l'aurais voulu je n'aurais pu les maintenir du nécessaire, d'assurances, de subsistance, d'équipement pour une forteresse. » Mais il ajoute : « Pourtant, nombre d'hommes qui sont avec moi n'avaient rien fait et je ne veux pas leur donner licence de rester ici. » Or une historienne américaine, Alice Gould Vigney, affirme que la majorité de ces trente-neuf volontaires ne figuraient pas sur le rôle d'équipage au départ d'Espagne - ce qui prouverait qu'il y avait des passagers clandestins. A leur tête, désignés par Colomb comme ses lieutenants, Diego de Arana, cousin de sa maîtresse de Cordoue, Rodrigo de Escovedo, notaire de l'expédition et neveu de l'un de ses amis moines du monastère de la Rabida, et Pedro Gutierrez, officier de la chambre du roi et écuyer du grand intendant. Deux d'entre eux au moins sont des juifs convertis.

SURGIT alors l'hypothèse iconoclaste : Ses premiers colons du Nouveau Monde ne seraient-ils pas des juifs chassés par l'édit d'expulsion, embarqués avec Colomb, dont le départ d'Espagne coïncide avec l'expulsion fixée par les Rois catholiques et désireux de ne pas rentrer en Castille afin d'échapper aux persécutions ? Une supposition qui, si elle se vérifiait, serait d'une cruelle ironie : avant de devenir le tombeau des Indiens, Hispaniola aurait été une terre d'asile. Pour ajouter au mystère, c'est en quittant ces hommes que Colomb, subitement, se met à évoquer un projet bien réel : recourir pour sa plume : utiliser l'or des Indes pour



(République dominicaine.) « Personne au monde ne nous empêchera de célébrer l'arrivée de la foi catholique sur ce continent (...). »

16. Cardinal des Amériques

par Edwy Plenel

objecter qu'il a provoqué le trafic des esclaves pour protéger les Indiens. » Las Casas dérange. Les contempteurs de l'hispanité ou l'anti-Inde pas utilisé, ono sans hypocrisie, pour forger la légende noire, cette légende noire qui associe l'Espagne à la plus sanglante des conquêtes ?

Mgr Lopez Rodriguez est à la tête d'une Eglise déchirée qui, plus qu'aucune autre institution, de la base au sommet, révèle ses divisions à l'occasion du cinquième centenaire. Dans la province mexicaine du Chiapas, la même nuit Las Casas fût évêque, le catholicisme a donné naissance à une « Eglise des pauvres » dont le porte-parole, don Samuel Ruiz Garcia, évêque depuis 1959, évangélise un territoire majoritairement indien. D'un évêque à l'autre, les mots changent de sens. A la formation des élites gouvernantes répond « la lutte pour la terre », aux paroles de soulagement s'opposent les appels à créer une nouvelle « organisation sociale ». En 1989, l'un des théoriciens de la théologie de la libération, le Salvadorien Ignacio Ellacuría, dans la Barcelone une conférence sur le cinquième

esclavage, - il s'était permis de constater subversif : « L'extrême riposte du clergé du Nouveau Monde n'a-t-elle pas pour nous pas toujours permis à l'Eglise de prendre les décisions pastorales nécessaires. » L'archevêque de Séville, président de la commission épiscopale pour le cinquième centenaire, fit part de son mécontentement.

Discret, ces divergences européennes se sont focalisées autour d'un symbole, la béatification d'Isabelle la Catholique, reine de Castille et épouse de Ferdinand d'Aragon. Mgr Lopez Rodriguez se dit l'un des plus chauds partisans. « Ce n'était peut-être pas le moment le plus adéquat. Dans d'autres circonstances, avec plus de sérénité, on verrait qu'elle mérite cette reconnaissance et qu'elle fut une femme de grande vertu. » La décision a été reportée sine die. Ou plus exactement dilata, selon le vocabulaire de la Curie. La fille aînée de l'Eglise n'y est pas pour rien, qui a fait dire au Saint-Siège son opposé. En Espagne même, les sentiments étaient partagés tant ce projet rappelle des mauvais souvenirs : les premières déportations afin que s'achève le procès en cartésianisme d'Isabelle commencent sous le franquisme. Cependant, les détracteurs ont essentiellement mis en avant l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 et les méthodes de l'inquisition espagnole. Et ont l'ambiguïté de la découverte.

Entre les deux rives de l'océan, l'histoire semble inscrire une invisible ligne de partage. Tandis que l'Amérique latine se vit encore comme un continent blesé, l'Europe s'est justement refusée à réouvrir d'anciennes blessures. Pourtant, Isabelle ne fut pas la plus active dans la décision d'expulsion, laissant ce rôle à son mari. Ses défenseurs n'ont pas manqué de rappeler ses déclarations de 1477 : « Tous les juifs du royaume sont à moi et sont sous ma protection (...). J'interdis qu'on les frappe, qu'on les tue, qu'on les blesse et j'interdis aussi qu'on ferme les yeux si on les attaque. » Mais elle a signé et assumé l'acte d'expulsion aux côtés de Ferdinand dont Machiavel fera l'un des modèles de son « prince nouveau » et de ce cyclisme d'Etat qu'il théorisa. « Un prince de notre

est le long des côtes. Il dormait quand la lourde nave heurta dans la nuit un banc de sable. Curieuse histoire que celle de cet accident providentiel, au jour de Noël qui plus est, auquel l'histoire doit le premier établissement européen du Nouveau Monde.

Selon la version de Colomb, le marin de quart avait laissé le gouvernail à un jeune mousse inexpérimenté. Les eaux bouillantes, le navire donnait de la bande, et son maître, Juan de la Cosa, quittait le bord avec quelques marins dans une barcasse. Seul à faire face, Colomb tentait d'éviter l'imprévisible en faisant abattre le grand mât, mais les courants des bords s'ouvraient. A l'aube, l'ancien *Gallega*, la « Galicienne » fille à matelots reconvertis en pieuse « Sainte-Marie », avait vécu. Au matin, le cacique Guacanagari, auquel l'Amiral s'était adressé de faire des représentations, envoyait son peuple aider à décharger l'épave. Les Indiens en acquiesçant avec une inimitable salade par un Colomb admiratif - « il ne manquait pas une aiguille ». »

C'est le jour de la Nativité, ce ne pouvait être qu'un signe du Seigneur. C'est en tout cas ainsi que notre découvreur affirme l'avoir interprété. Une seule nouvelle, la *Nina*, était disponible, ce diable de Martin Alonso Pinzon ayant fait sécession depuis Cuba, parti avec sa *Pinta* à la recherche solitaire de l'or convoité. L'Amiral justifiait ainsi sa décision, apparemment logique, de laisser sur cette terre trente-neuf hommes jusqu'à ce qu'il puisse revenir d'Espagne et de faire construire une forteresse qu'il baptisa naturellement *Naridad*. Celle-ci n'est pas une invention, puisque des archéologues américains en ont retrouvé les traces en 1987 à En-Bas-Salinas, non loin de Bord-de-Mer - Limonade, à l'est de Cap-Haïtien. En revanche, le récit du naufrage laisse douter certains historiens, qui se demandent s'il ne s'est pas agi d'une mise en scène. Nouvelle énigme en forme de point d'interrogation.

Première bizarrerie : si l'Amiral ou son équipage n'avaient prévu de festivités pour Noël, l'île chrétienne s'il en est. Curieusement, Colomb ne semble aucunement affligé par ce malheur, s'empare à

« conquérir la Sainte Maison ». Une expression propre aux juifs pour désigner Jérusalem.

Cibao, un nom, la Sainte Maison, on rêve. Quand Colomb lève l'ancre le 4 janvier 1493, décidant enfin de rentrer après deux mois et trois semaines d'exploration, il n'a guère plus à offrir aux rois. Des merveilles en paroles, quelques Indiens en témoignage, un peu d'or fio en guise d'appât. Après avoir, le 6 janvier, retrouvé en mer la *Pinta* et un Pinzon pileux - il n'avait pas plus trouvé d'or, - envisage un temps de partir à la recherche de l'île de Martinon (la future Martinique) qu'un Indien aurait dit « toute peuplée de femmes sans hommes », le péri de vue Hispaniola le 16, au large d'un cap baptisé par la suite, selon Las Casas, cap de la Tromperie. L'appellation ne manque pas de pertinence tant l'Amiral multiplie les inventions pour mentir à la découverte. A tel point qu'il affirme avoir trouvé de la rhubarbe, qu'il vante aux rois au même titre que l'or, alors qu'elle ne pousse pas en Amérique ! Mais Dieu vient à son secours : puisqu'elle risque de décevoir matériellement, il enrichira sa trouvaille de promesses spirituelles. Mieux que tout, l'air du monde, il affirmera à Isabelle des chrétiens.

« Ce fut la fin et le principe de cette entreprise que la propagation et la gloire de la religion chrétienne et de l'admettre en ces régions nul qui ne soit bon chrétien », écrit cet aventurier inspiré et menteur. Dans le sillage de cette ambiguïté et de ce paradoxe naît l'Eglise latino-américaine, métissée et hybride, sous le parrainage d'un Hispano-Génois peut-être juif qui finira par rêver d'une chrétienté universelle, rassemblement océanique de toutes sectes et nations. De *unico mundo* ou « de l'unique façon d'être tout le genre humain à la religion véritable », tel est le titre d'un traité qu'écrivit Las Casas, fidèle à l'Amiral jusque dans l'inspiration. Un seul monde ? Vu de cette île qui n'est plus une, le chemin sera long. L'Hispaniola d'aujourd'hui est coupée en deux, divisée par de vilaines remembrances.

Prochain article :

L'île coupée

Retrouvez les épisodes de « Voyage avec Colomb » sur France Culture, du lundi au samedi, à 19 h 15.



Le travail forcé des Indiens dans une mine. (Samuel de Champlain. Bref discours sur des choses remarquables, 1600.)

Le sermon sur la montagne

هكذا في الأصل

comb

ÉTRANGER

Le voyage du pape en Europe centrale

Le sermon sur la montagne

Au sanctuaire de Czestochowa, Jean-Paul II appelle un million de jeunes réunis les 14 et 15 août à la « nouvelle évangélisation » du Vieux Continent

CZESTOCHOWA
de notre envoyé spécial

La nuit n'est pas tombée sur Czestochowa : devant la basilique, une forteresse aux coupoles baroques couleuvre vert-de-gris, les prières et les clameurs, les torches et les drapeaux ont assuré la veille. Chantant et dansant, les centaines de milliers de jeunes pèlerins qui avaient squatté le moindre mètre carré de pelouse n'ont pas fermé l'œil sur cette « montagne lumineuse » que les Polonais appellent Jasna-Gora et qui abrite, depuis six siècles, la Vierge noire.

« Je veille », venait d'ailleurs de dire avant minuit, au moment de prendre congé, le pape, fils de la nation et maître des lieux, hier comme archevêque de Cracovie, aujourd'hui comme pape. « Je veille » : ce sont les mêmes termes qu'il avait employés il y a huit ans, en 1983, lors de sa dernière monition à Czestochowa. La Pologne se débattait alors dans la

nuit de l'état de guerre. Le jour a fini par se lever. En martelant à nouveau les mots « je veille », le pape avait cette fois en tête le destin de l'Europe entière. Si l'on doutait encore de la volonté du chef des catholiques d'imprimer sa marque à l'événement européen, de réveiller la mémoire d'un continent où « l'homme vit comme si Dieu n'existait pas », ce pèlerinage de Czestochowa finirait par nous convaincre.

Drapeaux nationaux

« Je suis. Je me souviens. Je veille » : ce triple message attribué à la Vierge noire, le pape l'a fait sien. Identité, tradition, vigilance : ces trois mots résument tout le pontificat. Ils frappent les trois coups de la nouvelle évangélisation. Ils rejoignent les attentes d'une jeunesse européenne où

revient au galop l'idée nationale. Ce fut la chance de ce rassemblement de Czestochowa, et son ambiguïté. Jamais on n'avait vu autant de drapeaux nationaux dans une célébration autour du pape, dressant par leur nombre les banderoles et les insignes religieux. Et jamais on n'avait vu le pape fêter autant cette dimension nationale, saluant d'entrée les « patries » représentées, employant dix-sept langues pour s'exprimer, s'adressant aux Yougoslaves uniquement en slovène et en croate, soulignant enfin, dans son adresse aux Russes, aux Litواني, aux Ukrainiens, « le passage de l'esclavage à la liberté ». Sa visite du monde ne se restreint pas à l'Europe : il a salué la Chine, Taiwan, le Liban, les Africains présents en parlant le swahili, jusqu'aux Japonais.

L'Europe des nations, on pourrait y croire, comme l'Alouette au miroir, mais Jean-Paul II veille. Il envoie, « il faut que les peuples divisés pendant de longues décennies par la violence et l'oppression se rapprochent, s'entendent. Il faut que l'Europe, pour le bien de la famille humaine entière, retrouve son unité, en retournant à ses racines chrétiennes ». La seule apparition du Pape suffit à électriser l'atmosphère. Devant les rangs d'évêques et de cardinaux sagement alignés, sa silhouette blanche et magistrale attire tous les regards. « Qu'est-ce qui vient après le Pape ? », interroge-t-il dans sa longue liturgie des citations de pays. Soudain assis auprès des six cent mille Polonais présents, « La Sierra-Leone, vous savez où c'est ? Le Sri-Lanka ? Oui, grâce à Dieu. Les États-Unis ? Oui, et peut-être trop bien... »

La veille de prières fut plus recueillie. Tout fut soigné et équilibré. Jean-Paul II est resté presque seul, dialoguant avec la foule dans une sorte de communication chimique exaltant tout véritable échange, toute spontanéité. Harnais celle d'une jeune Soudanaise fendant sur le podium le rang des gorilles interloqués pour embrasser le pape dans l'un des rares moments de vraie émotion.

HENRI TINCO

Des pèlerins de l'armée rouge

CZESTOCHOWA
de notre envoyé spécial

La dimension est-ouest a dominé, les 14 et 15 août à Czestochowa, la Sixième Journée internationale de la jeunesse créée en 1984 par l'Eglise catholique. La principale curiosité est venue de l'arrivée massive de jeunes Soviétiques - environ quatre-vingt mille - qui ont franchi la frontière polonaise pour se joindre au rassemblement. Les plus nombreux (environ quarante mille) venaient de Biélorussie, les autres de Lituanie (treize mille), d'Ukraine (dix mille), de Russie (douze mille), etc. Le motif d'entre eux appartenait à des groupes ou des paroisses catholiques uniates ou orthodoxes. Les autres étaient venus de manière inorganisée « pour

avoir une fenêtre sur l'Occident », avoue l'un d'eux, plus que pour voir le pape. Parmi eux, on notait quelques centaines de membres du Komsozol, les anciennes Jeunesses communistes, et surtout quelques deux cents soldats de l'armée rouge.

A cette Sixième Journée internationale de la jeunesse, dont la précédente édition avait eu lieu, à l'Assomption déjà, à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne, il y a deux ans, ont également participé six cent mille Polonais, mille Tchécoslovaques, trois mille Roumains, trente mille Italiens, autant d'Espagnols, vingt-cinq mille Français, etc., dont beaucoup venus en pèlerinage à pied à travers la Pologne.

H. T.

YUGOSLAVIE : pour tenter de renouer le dialogue

La direction collégiale et les présidents des Républiques se réuniront les 20 et 21 août à Belgrade

La présidence collégiale yougoslave se réunira les 20 et 21 août à Belgrade pour discuter de l'avenir du pays, a annoncé mercredi 14 août M. Irfan Ajanovic, membre de la commission fédérale de contrôle du cessez-le-feu en Croatie. Les présidents des six Républiques seront également convoqués à cette réunion qui, selon M. Ajanovic, pourrait marquer l'entrée en vigueur de l'accord sur la suspension pendant trois mois des actes d'indépendance de la Slovénie et de la Croatie, proclamés le 25 juin. Il s'agit d'une nouvelle tentative des dirigeants yougoslaves de se mettre d'accord pour organiser une forme de vie commune des six Républiques sur de nouvelles bases.

Tous les projets de règlement de la crise, élaborés par les Républiques, la présidence et le gouvernement fédéral devraient être discutés à cette réunion. Ces projets, qui vont du modèle de fédération centralisée, défendu par la Serbie, au modèle confédéral prôné par les Républiques sécessionnistes de Slovénie et de Croatie, en passant par un hybride des deux premiers proposés par la Macédoine et la Bosnie-Herzégovine, n'ont jamais réussi à faire l'unanimité.

Toutes les réunions au sommet, ou au niveau des seuls présidents des six Républiques, qui se sont succédées depuis un an ont échoué. Entre-temps, les relations entre les six composantes de la Yougoslavie se sont détériorées à un tel point qu'elles augurent mal de la réu-

nion du 20 août, estimée-on à Belgrade. La Slovénie et la Croatie ont proclamé leur indépendance le 25 juin, tandis que la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine s'apprêtent à organiser un référendum sur leur indépendance, ne voulant pas demeurer dans une fédération yougoslave réduite et dominée par la Serbie.

M. Ajanovic a par ailleurs annoncé l'échange de vingt prisonniers des deux camps, mercredi, dans les environs de Sisak, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Zagreb, dans la Banija. Entre le 11 et le 14 août, cent prisonniers serbes et croates ont déjà retrouvé la liberté. La présidence fédérale a ordonné la libération de tous les prisonniers du conflit serbo-croate avant le 18 août.

Nouveaux combats en Croatie

La nuit de mardi à mercredi a été marquée par de violents échanges de tirs entre l'armée fédérale et les autonomistes serbes d'un côté, et les forces croates de l'autre, faisant au moins cinq morts et plus de vingt blessés. Il s'agit des plus graves incidents enregistrés depuis l'entrée en vigueur du cessez-le-feu le 7 août. A la suite de ce regain de violence, les autorités fédérales ont annoncé l'envoi d'observateurs en Croatie pour y superviser l'application du cessez-le-feu. Un premier groupe était attendu mercredi soir ou jeudi en Slavonie.

Le Croate a accepté l'envoi de quatre-vingts observateurs qui seront postés dans les régions les plus sensibles. « Leur tâche sera d'établir quelle partie viole le cessez-le-feu », a dit le porte-parole.

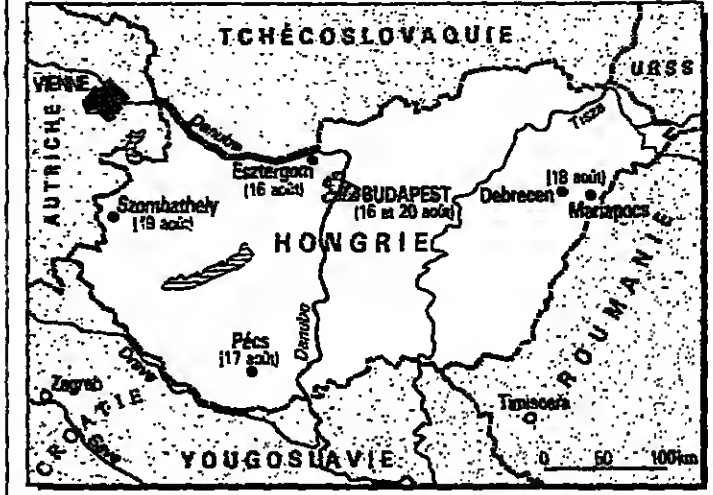
Ces observateurs seront des membres de la police fédérale en civil, choisis dans les Républiques de Bosnie-Herzégovine, de Slovénie et de Macédoine.

Dans un message adressé aux dirigeants de Belgrade, le chef de la diplomatie soviétique, M. Alexandre Bessmertnykh a réitéré le soutien de l'URSS au gouvernement fédéral de M. Ante Markovic et aux accords de cessez-le-feu en Croatie. Il a réaffirmé la conviction de Moscou que « les Yougoslaves sont à même de sortir de la crise par leurs propres moyens et de sauvegarder l'intégrité du pays ».

A Zagreb, le ministre croate de la défense, Luka Bebić, a déclaré que l'armée fédérale, qui est dominée par les Serbes, se prépare à lancer une attaque massive contre la République sécessionniste, probablement jeudi. Il a ajouté que la Croatie est prête à y faire face, parce qu'elle possède « une certaine quantité d'armes antinavalières et anti-aériennes ». De son côté, le gouvernement de Serbie a décidé, mercredi, d'organiser sa défense territoriale et l'inscription de volontaires « pour faire face à la Croatie ». (AP, Reuters)

Les combats ont provoqué le départ de 80 000 réfugiés. Le gouvernement yougoslave estime à environ 80 000 le nombre de réfugiés qui ont fui la guerre civile en Croatie. Selon la Croix-Rouge serbe, près de 50 000 personnes ont fui la Croatie pour la Serbie et plus de 30 000 autres ont cherché refuge dans d'autres parties de la Croatie, où de violents combats entre Serbes et Croates ont fait plus de 200 morts depuis le 25 juin dernier. (Reuters)

La renaissance des Eglises hongroises



Les différentes étapes du voyage

Suite de la première page

Une école sur deux appartenait à l'Eglise, qui cumulait aussi les propriétés foncières, héritées des Habsbourg, jusqu'aux banques et aux usines. A l'inverse, ce renouveau religieux a divisé la classe politique et intellectuelle, comme l'on montre les empouvoirsés parlementaires sur l'instruction religieuse dans les écoles d'Etat ou la restitution aux Eglises de leurs biens immobiliers. Les milieux anticléricals brandissent l'épouvantail du retour au « klerikalismus » (« clérisme chrétien ») de l'entre-deux-guerres, violemment nationaliste et antisémite, d'une « dictature noire », succédant à la « dictature rouge ».

Les Eglises ne méritent, en fait, ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Dans un pays encore au « jardin d'enfants » de la démocratie, plein de promesses et déjà décevant, elles ont perdu moins de terrain, malgré leur collaboration passée avec les autorités communistes, que d'autres organisations massives, comme la police, la justice, les syndicats ou l'armée. Il est de bon ton de s'identifier comme « croyant » (70 % dans un récent sondage, contre 55 % en 1980) et même d'afficher son appartenance à une confession religieuse (2). « C'est aussi une façon de se faire passer pour une victime d'hier et de se faire valoir dans la société », dit ironiquement le sociologue Miklos Tomka.

L'après-guerre avait certes été une épreuve cruelle pour toutes les Eglises. Prêtres, pasteurs, évêques arrêtés et emprisonnés, les Eglises ont perdu leurs biens, leurs terres, leurs églises. Toute expression publique de foi prosaïque. Associations et mouvements dissous. Ordres religieux - à l'exception de quatre sur soixante - supprimés. « En un million de détails, mille religions et religions ont dû s'enfuir ». Ce sont des souvenirs qui frappent la mémoire collective.

Après le vote définitif, le 10 juillet, de la loi qui leur restitue écoles, couvents et hôpitaux, les Eglises ont quatre-vingt jours pour soumettre leurs exigences. Un comité mixte examinera ces listes, mais les opérations de privatisation seront étalées sur dix ans. La condition gouvernementale s'est engagée à défendre les droits des Eglises appropriées, comme il l'avait fait hier pour l'enseignement religieux dans les écoles publiques. M. Laslo Surjan, ministre de la santé et président du Parti démocrate-chrétien, veut donner, nous dit-il, « toutes leurs chances » à des Eglises qualifiées de « porte-parole de la culture hongroise » ou d'« instruments d'éducation des masses ».

« Mais les cléricaux trouvent que nous sommes trop libéraux et les libéraux nous trouvent trop cléricaux », rectifie M. Miklos Lukacs, secrétaire d'Etat aux affaires religieuses. L'opposition craint en effet que, par des cadeaux répétés aux Eglises, le pays ne s'impose de nouvelles charges. Elle fait campagne contre les risques d'intolérance et brandit la menace de licenciement de personnel dans les établissements privés, rendus aux Eglises.

Ces débordements anticléricals étonnent les responsables religieux, qui les attribuent au poids de quarante années de propagande stibée. « Cette violence reste pour moi une énigme », dit Mgr Istvan Seregely, évêque de Győr-Ménfőcsanak, ancien évêque épiscopal. Nous ne réclonnons que le minimum pour vivre et remplir notre tâche : des écoles pour enseigner, des maisons pour soigner, des bâtiments pour accueillir nos communautés. Nous avons passé quarante ans à mendier à l'Etat et à l'Occident. Nous voulons désormais assurer les bases financières de notre indépendance. »

Si elles retrouvent peu à peu des capacités matérielles, au prestige social et moral, qui a permis récemment à l'épiscopat catholique de se prononcer contre la loi autorisant

l'avortement (en termes plus modérés que son homologue polonais), les Eglises hongroises restent pourtant affaiblies, handicapées, divisées. D'abord, par leur collaboration passée avec le pouvoir communiste. Symbolisée dans les années 70 et jusqu'à sa mort en 1986 par le cardinal Lékai, primate de Hongrie, encourageant par le Vatican la politique dite des « petits pas » à permis de planer quelques compensations pour la liberté de culte, l'enseignement religieux des enfants, les entrées au séminaire dans les séminaires et les noviciats. Mais au prix de quelle caution apportée au régime, des évêques protestants, des dignitaires catholiques et même le grand rabbin de Budapest, allant jusqu'à accepter des missions officielles et à se faire « élire » députés ?

Règlements de comptes

Les règlements de comptes, aujourd'hui dans les Eglises hongroises, ne restent pas tous secrets. Pour avoir dénoncé les trop bonnes relations de l'évêque bulgare, Béla Karadzits avec le régime de Miklos, ministre des cultes au temps de Kadar, le pasteur Rozsik a été traduit en cour ecclésiastique et licencié. Mais il a gagné en appel et continue de clamer que « les trois quarts des évêques, prêtres, professeurs de théologie étaient communistes », pour obtenir des postes, des bourses ou des permis de voyage à l'étranger.

Du côté catholique aussi, les extrémistes semblent triompher : à gauche, les « communistes » des années 70, à droite, les « nationalistes » du Vatican ; à droite, les nostalgiques du cardinal Mindszenty, symbole pendant les années cinquante, de l'attachement absolu. Certains prêtres l'ont déjà sanctifié.

Le souvenir de ces événements a coupé la hiérarchie catholique d'une partie de ses fidèles. « Nous avons vécu une époque humiliante, une époque de liberté pleine de compromis, qui a provoqué plus de dégâts que la dictature elle-même », reconnaît Mgr Asztalos Varszegy, nouveau prêtre de l'abbaye bénédictine de Pannónia. L'image de l'ancien primate, le cardinal Füsti, archevêque d'Esztergom, qui n'a pas été élu président de la conférence épiscopale, est elle-même ternie. Certains catholiques, comme les jeunes progressistes de la revue Igen, réclament une cassette d'historiens ou mieux, disent-ils, « les res-

ponsables devraient avouer leur péché, plutôt que d'attendre le jugement de l'extérieur ». Mais ils sont encore rares les prêtres qui, comme Mgr Endre Gyulay, évêque de Szeged, dans le journal catholique Uj Ember en mai dernier, ont demandé pardon pour l'Eglise « qui n'a pas su protéger ses prêtres emprisonnés, ni les accueillir à la fin de leur incarcération. Pardon aux laïcs persécutés à cause de leur foi. Pardon aux fidèles qui n'ont pas reçu des prêtres l'aide dont ils avaient besoin ».

« Une génération perdue »

« Nous avons perdu une génération et il nous faudra au moins attendre la suivante, avant de pouvoir restaurer une authentique vie chrétienne », reconnaît Mgr Seregely, président de la conférence des évêques. De fait, si les autorités du pays ont compris le parti qu'elles avaient à tirer d'une entente avec les Eglises, la menace d'un ordre néo-clérical, agitée par les milieux ultra-laïcs, semble avoir fait long feu. Les ordres religieux restent au pays, mais dans quel état ? Nos plus jeunes jésuites ont... soixante ans », dit-on à la maison provinciale de la Compagnie de Jésus rouverste depuis peu à Budapest. Amputé par des appartements locatifs, ce bâtiment est encore trop spacieux pour une congrégation réduite à 80 jésuites, contre trois cents en 1950 (quatre-vingts autres sont restés à l'étranger). Interdits de former des novices, les ordres sont âgés et inadaptés à la nouvelle situation du pays. On leur rend leurs écoles, mais ils n'ont pas de professeurs pour enseigner.

Le clergé séculier lui-même est peu nombreux - deux mille cinq cents prêtres contre six mille avant la guerre - et a peu de contacts avec les jeunes. Si les Eglises se remplissent de nouveau à Budapest ou dans les grandes villes de province, les campagnes restent déchristianisées. On est loin des taux de fréquentation de la messe dominicale qui étaient ceux de l'avant-communisme : 12 % environ, contre 70 % il y a quarante ans. La religiosité y est très traditionnelle. Les courants de modernisation, nés avec le concile Vatican II (1962-1965), d'ont guère touché le pays.

A la différence des prêtres polonais ou slovaques, le clergé hongrois, catholique ou protestant, a été pratiquement absent des événements qui ont permis la transition démocratique. Il apparaît ainsi très isolé, y compris la hiérarchie.

Le renouveau pourrait venir des « communautés de base », aces, dans la clandestinité, en marge des paroisses et des structures officielles de l'Eglise. Au nombre de quatre mille à cinq mille, elles ont joué un rôle utile d'encadrement et d'éducation des fidèles pendant la traversée du désert, mais aujourd'hui elles hésitent à rentrer dans le rang. L'Eglise catholique espère que la visite du pape favorisera la rencontre entre des générations et des courants qui s'ignorent. Avant-hier toute-puissante, hier égarée, aujourd'hui convalescente, l'Eglise hongroise est encore beaucoup trop chaotique pour qu'on puisse sérieusement lui prêter des rêves de reconquête et de grandeur.

HENRI TINCO

(2) Les catholiques, avec près de 60 % de fidèles, sont majoritaires en Hongrie. Les protestants sont 30 % environ.

EN BREF

COLOMBIE : des bombes vénézuéliennes larguées accidentellement sur plusieurs blessés. - Deux chasseurs vénézuéliens en difficulté ont largué, mercredi 14 août, quatre bombes dans le fleuve Aruca, qui sépare la Colombie et le Venezuela, blessant trois Vénézuéliens et un Colombien. Le commandement militaire vénézuélien a présenté ses excuses aux autorités colombiennes. Une radio locale colombienne avait semé la panique dans la population en annonçant que le Venezuela menait une attaque aérienne contre son voisin. (Reuters, AP)

GRENADE : les assassins de Maurice Bishop saisis de la pendaison. - Le premier ministre de la Grenade a commué, mercredi 14 août, en réclusion à vie les peines de mort prononcées contre quatorze personnes reconnues coupables du meurtre, en 1983, de l'ex-premier ministre Maurice Bishop et de sept de ses collaborateurs. « Une conviction profonde est que l'intérêt national sera mieux servi par la réconciliation », a déclaré M. Nicholas Brethwaite dans une allocution à la radio. (Reuters)

Le Guatemala admet le droit à l'autodétermination du Belize. - Le Guatemala a progressé d'un pas vers un règlement du conflit qui l'oppose depuis près de deux siècles au Belize (ex-Honduras britannique), car reconnaissant officiellement mercredi 14 août le droit de son voisin à l'autodétermination, mais sans aller jusqu'à approuver son indépendance. Ce geste traduit « la volonté du peuple guatémaltèque de vivre en paix et en harmonie avec la communauté des nations des Caraïbes », a déclaré le président Jorge Serrano. - (Reuters)

ROUMANIE : la maison d'Elie Wiesel va devenir un musée. - La maison natale d'Elie Wiesel, Prix Nobel de littérature, va être transformée en musée, a annoncé, mercredi 14 août, un porte-parole du ministre roumain des affaires religieuses, qui veut ainsi rendre hommage à l'écrivain et rappeler que la région avait autrefois abrité une importante communauté juive. Cette demeure se trouve dans le village de Sighetu Marmatiei, près de la frontière hongroise. (AP)

PROCHE-ORIENT

L'enquête sur l'assassinat de Chapour Bakhtiar

Deux des Iraniens recherchés ont été repérés en Suisse

La fuite erratique, depuis plus d'une semaine, dans le Sud-Est de la France, de deux des trois assassins présumés de Chapour Bakhtiar, Ali Rad Vakili et Mohammad Azadi, a peut-être trouvé son épilogue. Le ministère de l'Intérieur français confirmait jeudi matin que les deux hommes avaient été repérés en Suisse.

Le porte-parole de la police genevoise avait révélé la veille que l'un des deux hommes avait passé deux nuits dans un hôtel genevois qui avait quitté le matin du mercredi 14 août. Il n'avait pas voulu préciser si le passeport et le nom sous lequel l'iranien a été enregistré à l'hôtel étaient les mêmes que ceux présentés le 7 août aux douaniers suisses lorsque les deux hommes avaient tenté de pénétrer en Suisse. La police genevoise était dans l'incapacité de savoir si l'iranien, et éventuellement son complice, se trouvent encore en Suisse. Du côté français, on se refusait à fournir toute indication supplémentaire, notamment sur la date à laquelle les deux hommes

ont été repérés. Cette information contredit un témoignage reçu par les policiers français, selon lequel les deux hommes avaient été vus mardi à Annecy.

Sur la foi de ce témoignage, une trentaine d'hotels d'Annecy avaient été contrôlés mardi soir sans résultat et la police de l'air et des frontières avait renforcé sa surveillance de la frontière franco-suisse. Les policiers continuaient par ailleurs de recueillir les nombreux indices que les deux iraniens ont abandonnés dans leur fuite.

Ainsi, un portefeuille appartenant à l'un des deux hommes avait été retrouvé lundi près d'Annecy, dans une cabine téléphonique. Les enquêteurs avaient formellement identifié ce portefeuille, remis dans un premier temps aux objets trouvés, avec 23 000 livres turques (environ 32 F), 287 dollars (1 700 F), 100 F et un billet de 500 francs suisses, et un carnet de train provenant du carnet à souche d'un contrôleur.

La cabine utilisée par les iraniens était reliée à un central téléphoni-

que informatisé permettant la mise en mémoire pendant six mois des numéros appelés, les enquêteurs tentaient d'identifier les interlocuteurs contactés. Mais cette opération prend du temps : la lecture des données enregistrées par le système informatique de France Télécom nécessite une décryptage sur une machine spéciale, et l'unique machine de la région se trouve à Lyon.

Selon les enquêteurs, ce retour à Annecy après trois nuits passées à Valence, renforce la thèse selon laquelle le refoulement décidé le 7 août par les douaniers suisses aurait mis à mal le plan de fuite des iraniens, qui devaient être pris en charge de l'autre côté de la frontière. Ce retour, par le train, ne s'était d'ailleurs pas effectué sans peine. Les deux iraniens ayant oublié de changer à Aix-les-Bains, ils étaient retrouvés à Bellegarde (Ain). C'est dans le train Bellegarde-Annecy, qu'un contrôleur, une femme, leur avait délivré son carnet à souche d'un nouveau billet, retrouvé dans le

portefeuille oublié à Annecy. D'autre part, des enquêteurs français se trouvent depuis plusieurs années. La soirée finale, après une semaine de traque et de renforcement des contrôles aux frontières, de ces deux fuyards si maladroits, et connaissant apparemment si mal le terrain, ne va pas manquer de relancer le polémique sur l'efficacité de la police française, à qui il a fallu près de quarante heures pour découvrir le corps de Chapour Bakhtiar à l'intérieur d'un pavillon pourtant gardé par quatre CRS. Dès mercredi 14 août, une brève passe d'armes avait opposé M. Robert Pandram et le ministre de l'Intérieur. L'ancien ministre délégué à la sécurité du gouvernement de Jacques Chirac avait « engagé » que les photos des trois suspects aient été publiées si tard. « La décision de publier les photos (...) a été prise dès le vendredi 9 août », a répliqué le ministre de l'Intérieur dans un communiqué.

Polémique relancée

M. Abmedi s'entretenait des contacts familiaux en Allemagne depuis plusieurs années. La soirée finale, après une semaine de traque et de renforcement des contrôles aux frontières, de ces deux fuyards si maladroits, et connaissant apparemment si mal le terrain, ne va pas manquer de relancer le polémique sur l'efficacité de la police française, à qui il a fallu près de quarante heures pour découvrir le corps de Chapour Bakhtiar à l'intérieur d'un pavillon pourtant gardé par quatre CRS. Dès mercredi 14 août, une brève passe d'armes avait opposé M. Robert Pandram et le ministre de l'Intérieur. L'ancien ministre délégué à la sécurité du gouvernement de Jacques Chirac avait « engagé » que les photos des trois suspects aient été publiées si tard. « La décision de publier les photos (...) a été prise dès le vendredi 9 août », a répliqué le ministre de l'Intérieur dans un communiqué.

D. S.

Les obsèques de l'ancien premier ministre

Tolérance

Anna Lauvergeon, secrétaire général adjoint de l'Elysée, représentait le chef de l'Etat, était arrivée coiffée d'un foulard. Mais, constatant que la majorité des femmes présentes était tête nue, elle l'a pratiquement ôté. Car les obsèques de Chapour Bakhtiar, célébrées mercredi 14 août au cimetière de Montparnasse à Paris sous haute protection policière, se voulaient « une prière musulmane ». C'était une cérémonie à l'image du défunt : tolérance.

Certes, sous les platanes, faisant face aux portraits de Bakhtiar et de son secrétaire anversois sous les couronnes, un imam, l'ayatollah Foutouat, prononça la prière des morts. Un imam chiite « opposé à Khomeiny », présideront les proches, comme si cela n'allait pas de soi. Mais la prière fut aussitôt suivie d'un réquisitoire contre l'islam et d'un panegyrique de la religion de Zoroastrianisme, celle de l'iranienne Parvaneh, prononcée par M. Moloud Khanlari, écrivain et

proche collaborateur de Bakhtiar, avec une fougue qui impressionna Bernard Stasi, vice-président du CDS : « Il y a longtemps que dans nos partis on n'a plus de militants comme ça ».

« Bakhtiar était profondément laïc, expliqua un proche. Mais puisque des membres de l'assistance sont musulmans, il aurait voulu que soit dite une prière musulmane. C'était un démocrate. Il tolérât toutes les croyances ».

Ancien ministre de la santé du disparu, le docteur Razmeh, devant une foule dont, pour des raisons de pudeur et de sécurité, avaient été exclues caméraman et photographes, fustigea « les assassins téléguidés par le régime obscurantiste et sanglant des mollahs » et assura : « Notre lutte continuera ».

Après les discours, on joua l'hymne du mouvement. Puis, se détachant seul de la petite foule de quelques centaines de membres du clan Bakhtiar et de compagnons politiques, Guy

Bakhtiar, le fils, suivit le cercueil de son père jusqu'au caveau de la Ville de Paris, où furent ensemble rassemblés l'ancien premier ministre et son secrétaire attendant leur inhumation définitive, peut-être un jour dans la terre iranienne. Parmi les garçons, celui de Raza Fakhri, fils de l'ex-chef, côtoyait celui du PDK (Parti démocratique du Kurdistan iranien).

Aux côtés de M. Lauvergeon, Michel Dalsabarra, ministre d'Etat, ministre de la ville et de l'aménagement du territoire, représentant le gouvernement, et Gérard Moine, chef de cabinet du premier ministre, présentèrent les condoléances officielles. Bernard Stasi était venu à titre personnel, connaissant Bakhtiar depuis son arrivée en France. Ayant de remonter en voiture, il eut le temps d'estimer que ce ne serait « pas plus mal » si le voyage du chef de l'Etat en Iran, prévu pour octobre, était « différé ».

D. S.

Otages : Jérusalem adopte une position « souple »

Suite de la page 3

Dans ce genre de négociation, «rien n'est donné pour rien, a-t-il indiqué. Nous en saurons peut-être plus dans trois ou quatre jours». Tout en se félicitant du rôle personnel joué par le secrétaire général des Nations unies, M. Labran, il précisa que, jusqu'à présent, « nous n'avons pas reçu d'information supplémentaire » sur les sept soldats israéliens disparus.

Dans cette vaste opération de marchandage, engagée depuis qu'il a reçu - des mains de l'ancien otage britannique, M. John McCarthy - un message du Djihad islamique, M. Pérez de Cuellar déclare agir « comme une boîte postale » entre les diverses parties. « Nous sommes probablement le seul canal en contact avec tout le monde, avec les israéliens, les iraniens et leurs protégés », a-t-il remarqué.

Aussi, après sa rencontre avec la délégation israélienne, a-t-il pris soin de se mettre en rapport avec la partie adverse et précautionneusement avec l'ambassadeur d'Iran auprès de l'ONU à New-York qui se trouvait à ce moment-là à Téhéran.

Des nerfs d'acier

M. Pérez de Cuellar se refuse aussi à entrer dans le jeu du Djihad islamique. De sa lettre ouverte, celui-ci allait jusqu'à l'inviter, en sa qualité de secrétaire général de l'ONU, lui et « le monde entier à adopter l'islam comme idéologie et comme système pour suivre les préceptes du grand imam Khomeiny ». Confronté aux prétentions du Djihad islamique, M. Pérez de Cuellar a clairement affirmé qu'il ne fallait pas mélanger le problème des otages avec celui des prisonniers arabes détenus en Europe et réclamés par le Djihad islamique. « Il s'agit, a-t-il dit, d'un problème juridique qui n'a rien à voir avec le problème politique et humanitaire dont nous nous préoccupons ».

Dans le cadre de ce ballet diplomatique, M. Pérez de Cuellar a également rencontré mercredi les ambassadeurs de Grande-Bretagne et d'Irak, notamment pour aborder le cas de l'homme d'affaires britannique, M. Ian Richter, en prison à Bagdad. Avec de hauts fonctionnaires allemands, il s'est aussi entretenu des « conditions de

détention en Allemagne » des frères Hamadé qui Bon n'envisage pas « pour le moment » d'échanger contre deux otages allemands retenus au Liban. Alors que les émissaires israéliens prolongeaient leur séjour au moins jusqu'à jeudi, M. Pérez de Cuellar devait se rendre à Lucerne, en Suisse centrale, afin de poser pour le peintre et portraitiste belge Hans Erni.

La délégation israélienne a manifesté de l'optimisme après son entretien avec M. Pérez de Cuellar, notamment parce qu'elle avait l'impression qu'il se sera plus nécessaire de convaincre le secrétaire général de la bonne volonté du gouvernement de Jérusalem. Selon un diplomate proche des émissaires israéliens, l'Etat hébreu serait plus que jamais prêt à coopérer avec M. Pérez de Cuellar dans la poursuite de ses efforts. Israël est disposé à libérer tous les prisonniers qu'il détient et à user de son influence auprès du général Antoine Lahad, chef de la milice libanaise alliée aux iraniens, pour qu'il libère ceux qui sont entre ses mains au Liban du sud.

Mais il a souligné qu'il y avait un préalable à toute décision israélienne : recevoir des informations précises sur le sort des sept soldats israéliens. Ce diplomate a conclu par ces mots : « Nous avons aussi des nerfs d'acier. Nous avons attendu des années et pouvons encore attendre. Nous ne renouvellerons plus l'erreur d'échanger 1 500 prisonniers (arabes) contre trois (israéliens) », ce qu'avait accepté le gouvernement de Jérusalem en 1985.

JEAN-CLAUDE BUHRER et ISABELLE VICHNIAC

Une émission spéciale pour M. Terry Waite. Le frère et le cousin de M. Terry Waite devaient participer, jeudi 15 août, à une émission spéciale du service international de la BBC sur les otages au Liban. Ils devaient diffuser un message personnel à l'intention de leur parent, après les incantations de musique Evoria, M. Waite, émissaire de l'archevêque de Canterbury, a été enlevé en 1987. Le journaliste John McCarthy, libéré jeudi dernier, avait indiqué que les conditions de détention s'étaient récemment adoucies et que les otages pouvaient écouter la radio. - (AFP)

IRAK

L'ONU confirme l'existence de recherches pour la guerre bactériologique

Le chef de la mission d'experts biologistes de l'ONU en Irak, M. David Kelly, a confirmé, mercredi 14 août, que l'Irak dispose bien d'un potentiel de recherche pour la guerre bactériologique, comme l'avait reconnu tardivement Bagdad au début du mois.

M. Kelly, de retour de Bagdad, a rappelé au cours d'une conférence de presse à New-York, que l'Irak, qui avait d'abord nié détecter des armes bactériologiques, avait admis, peu après l'arrivée de la mission à Bagdad, le 2 août, avoir mené des recherches à des fins militaires sur le site de Salman Park (au sud de Bagdad) mais uniquement dans un but « défensif ». Les 28 inspecteurs de l'ONU ont découvert à Salman Park une série de bactéries capables d'inoculer l'anthrax, le botulisme, la brucellose et la tularemie, a précisé M. Kelly. Il a insisté sur

le fait que ces installations, gravement endommagées par les bombardements de l'aviation alliée, possédaient une grande capacité de recherche, de production et de stockage. Mais la mission n'a trouvé aucune preuve de l'adaptation de ce type d'arme sur des lanceurs, balistiques ou autres.

Au cours de la même conférence de presse, l'ambassadeur de Suède auprès de l'ONU, M. Rolf Ekens, président de la commission spéciale de l'ONU chargée de contrôler et de détruire toutes les armes chimiques, biologiques et balistiques de l'Irak, a estimé que, sans les dommages infligés par les bombardements alliés, le niveau technologique irakien dans les domaines chimique et nucléaire aurait pu se développer considérablement. Il a refusé de révéler l'identité des pays qui ont coopéré avec Bagdad dans ces domaines. - (AFP)

Le Conseil de sécurité doit se prononcer sur la reprise des ventes de pétrole par Bagdad

Le Conseil de sécurité de l'ONU devait se prononcer, jeudi 15 août, sur trois projets de résolutions concernant l'Irak. Les deux premiers concernent l'autorisation de la vente de pétrole irakien pour un montant de 1,6 milliard de dollars pendant six mois, afin de financer les plus urgents besoins de la population irakienne, mais il est aussi prévu que 30 % des recettes soient versées au fonds de compensation des dommages de guerre. Par ailleurs, 70 millions de dollars de ces recettes seront consacrés au financement des activités de la

commission spéciale de l'ONU chargée de la destruction des armes non conventionnelles irakiennes.

Un troisième projet de résolution condamne les autorités irakiennes pour les violations de la résolution 687 sur les conditions du cessez-le-feu. Il exige que Bagdad mette un terme à ses efforts de dissimulation de la nature et de l'ampleur de ses programmes d'armes de destruction massive. Il autorise les équipes d'inspection de l'ONU à effectuer des vols au-dessus de l'Irak. - (AFP)

Accord entre El Al et Aeroflot sur des vols directs pour les émigrants juifs



La ministre israélienne des transports, M. Moshe Katzav, a signé mercredi 14 août à Moscou un protocole d'accord avec le ministre soviétique de l'aviation civile, M. Boris Panioukov, pour la création d'une société conjointe entre El Al et Aeroflot afin d'organiser des vols directs vers Israël pour les émigrants juifs soviétiques.

Cette question des vols directs est un sujet de controverse, les dirigeants arabes ayant à plusieurs reprises demandé à l'URSS de ne pas

accéder à la demande d'Israël sans garanties de l'Etat hébreu sur la non installation de ces nouveaux immigrants dans les territoires occupés. Les émigrants transitant jusqu'ici par Vienne, Varsovie et Bucarest. L'accord conclu mercredi est purement technique et ne règle pas les questions politiques en suspens.

Des responsables d'Aeroflot vont se rendre en Israël dans deux semaines pour mettre en place cette « joint-venture ». - (AFP)

Selon un dirigeant palestinien

Trois soldats israéliens disparus seraient encore en vie

Trois des sept soldats israéliens portés disparus au Liban sont en vie, un autre est mort et les trois derniers le sont sans doute aussi, a déclaré, mercredi 14 août, M. Ahmad Djibril, chef du Front populaire de libération de la Palestine-Commandement général (FPLP-CG). « Nous sommes déterminés à contribuer à la libération des otages (occidentaux) et des prisonniers (israéliens) parce que nous avons des relations étroites avec ceux qui les retiennent », a déclaré M. Djibril.

Pour participer à un échange des otages occidentaux contre des prisonniers arabes qu'il détient, Israël demande la preuve de ce que sont devenus ses soldats dis-

parus au Liban et leur rapatriement, morts ou vivants. Selon M. Djibril, les trois soldats encore en vie sont aux mains du mouvement pro-iranien Hezbollah ou d'autres groupes intégrés qui lui sont proches. Le Front démocratique pour la libération de la Palestine a le corps d'un quatrième soldat, mais on ignore où se trouvent les corps des trois autres, a-t-il ajouté dans une interview recueillie à Damas. A propos des derniers cas, il a dit qu'il faisait allusion à l'équipage d'un char - Zachary Baumel, Yehuda Katz et Zvi Feldman - disparu lors d'une bataille contre les forces syriennes dans la vallée de la Bekaa, en juin 1982, après l'invasion du Liban par Israël. - (Reuters)

LIBAN

Le gouvernement adopte un projet d'amnistie générale dont pourrait bénéficier le général Aoun

Le gouvernement libanais a adopté, mercredi 14 août, un projet de loi d'amnistie générale qui était prévu par l'accord de paix de Taëf pour mettre fin à quinze ans de guerre civile et qui doit notamment faciliter la solution du cas du général Michel Aoun, réfugié à l'ambassade de France à Beyrouth depuis dix mois (Le Monde du 14 août). Le projet devait être soumis à partir de jeudi à l'examen des commissions parlementaires. Les députés pourront y apporter des amendements avant l'adoption en séance plénière, si possible le 22 août.

Le représentant de la milice chrétienne des Forces libanaises (FL), M. Roger Dib, ministre d'Etat, a quitté la réunion du gou-

vernement avant la décision. La chaîne de télévision des FL a critiqué le projet, estimant qu'il « porte atteinte au processus d'entente nationale ». Un comité militaire s'oppose depuis huit mois, en 1989, les FL et les troupes loyales au général Aoun, alors chef d'un gouvernement de militaires chrétiens.

Selon des sources judiciaires, le projet distingue trois catégories de personnes : celles qui bénéficient automatiquement de l'amnistie, celles qui en bénéficient partiellement et celles qui en bénéficient par grâce présidentielle. Le cas du général Aoun, accusé notamment de « rébellion et d'usurpation de pouvoir », s'inscrirait dans cette dernière catégorie. - (AFP)

Le « grand L électoral

SOCIÉTÉ

JUSTICE

Une intervention réussie des policiers du RAID

Trois personnes prises en otage ont été libérées à la prison de Fresnes

Les policiers du RAID (Recherche assistance intervention et dissuasion) ont dû intervenir, mercredi 14 août, pour libérer trois membres du personnel de la maison d'arrêt de Fresnes (Val-de-Marne) pris en otage pendant cinq heures par deux détenus. En transit à Fresnes, Alain Teixeira et Abdel Akkar étaient tous deux condamnés à la réclusion à perpétuité pour le meurtre de deux policiers. Ils ont été placés en quartier disciplinaire. Le premier ministre, M. Edith Cresson, a chargé le garde des sceaux de féliciter les fonctionnaires de la prison et les forces de l'ordre pour leur « comportement courageux ».

L'opération n'aura pas duré plus d'une minute. Les policiers du RAID, une quinzaine environ, vêtus d'uniformes de surveillance, ont attendu un moment de relâchement dans l'attente des preneurs d'otages. Ils ont aussi attendu d'être pratiquement sûrs que la grenade brandie par les détenus était factice. Des copeaux de bois trouvés dans la cellule de l'un d'eux les ayant rassurés, ils ont donné l'assaut par surprise, à mains nues. Seule blessure à déplorer : un doigt cassé pour un policier.

Tout a commencé cinq heures plus tôt, vers 11 h 30. Alain Teixeira, trente-cinq ans, et Abdel Akkar, même âge, de nationalité algérienne, se retrouvent alors dans le couloir qui sert de sas entre la cour et le premier bâtiment de détention de la maison d'arrêt. Tous deux sont considérés comme des détenus particulièrement surveillés (DPS) dans le vocabulaire pénitentiaire en raison de leur condamnation à la réclusion à perpétuité pour le meurtre de deux policiers. Ils sont donc logés dans des cellules individuelles et privés de promenades. Les deux hommes se connaissent d'ailleurs déjà d'un séjour commun à Fleury-Mérogis (Essonne).

L'un attend des soins médicaux. L'autre a demandé une entrevue avec la sous-directrice de la maison d'arrêt, M^{me} Hervy, dont le bureau donne dans le couloir. C'est elle que les détenus prennent en otage, ainsi que deux surveillants et une infirmière, vite relâchée, en brandissant une grenade, qui se révèle fautive, et deux copeaux de bois. Peu après, les deux hommes acceptent la proposition de M^{me} Jacqueline Tuffet, médecin-chef de la maison d'arrêt, de se substituer au plus jeune surveillant. De part et d'autre des grilles qui ferment le couloir, commencent alors les négociations.

Des condamnés à perpétuité

L'un des deux détenus se retranche dans le bureau du juge d'application des peines, accompagné des otages, « traités avec brutalité », selon M^{me} Yves Charpenel, premier substitut du procureur du parquet de Créteil. L'autre, Abdel Akkar le plus souvent, parle avec les autorités. Tous deux demandent leur libération immédiate. Un avocat qui se trouvait dans la prison est appelé comme intermédiaire. Puis il s'efface devant le consul d'Algérie dans le Val-de-Marne et les deux avocats d'Akkar. Les détenus, très menaçants au départ, se calment un peu. Mais ils refusent de revenir sur leur unique exigence. « Face à des hommes prêts à tuer, expliquait après le dénouement M. Michel Blangy, préfet du Val-de-Marne, nous avons mené la négociation jusqu'au bout. Après quatre heures de discussion, nous avons décidé d'intervenir ». Les policiers craignaient particulièrement une possible réaction des autres prisonniers, déjà évasés par la suppression des visites pour la journée. Pour les deux avocats d'Akkar, M^{me} Raphaëlle Constant et M^{me} Nabila Boualata, en revanche, l'intervention a eu lieu trop tôt. Ils ont regretté, dans un communiqué, « d'avoir servi d'alibi à une opération de force qu'ils étaient sur le point de pouvoir éviter, par la persuasion des deux condamnés ». Selon M. Charpenel, il s'agissait

bien d'une tentative d'évasion. Les deux détenus semblent d'ailleurs ne pas en être à leur premier essai, puisqu'ils auraient, séparément, cette fois-ci, déjà tenté de s'échapper de Fleury-Mérogis. Pour Abdel Akkar, condamné à perpétuité en 1989 par la cour d'assises d'Auxerre (Yonne) pour avoir abattu un policier qui voulait l'interpeller, la première tentative remonterait à 1986, à la maison d'arrêt d'Auxerre.

L'avocat d'Alain Teixeira, M^{me} Michel Cantin, ne se déclarait « pas surpris » par l'action du détenu. « Depuis sa première affaire, il vit avec un sentiment d'injustice ». Connu comme l'un des membres du « gang des masques », auteur de nombreux hold-up, Alain Teixeira avait été condamné, en 1986, à la réclusion à perpétuité, assortie d'une peine de sûreté de seize ans, par la cour d'assises des Hauts-de-Seine, pour le meurtre, en 1984, du policier Joseph Léon (le Monde du 2 février 1986). « Les tensions dans l'affaire Léon étaient très importantes », explique M^{me} Cantin, dans un contexte politique difficile. L'affaire avait effectivement provoqué une vive émotion dans les rangs de la police, et une manifestation du Front national.

Alain Teixeira et Abdel Akkar étaient en transit à la maison d'arrêt de Fresnes, où attendaient d'être envoyés dans une maison centrale, destinée aux personnes condamnées à de longues peines. Pour M. Gilles Sicard, secrétaire général de l'Union fédérale autonome pénitentiaire, majoritaire chez les gardiens de prison, la présence des DPS dans les maisons d'arrêt, « repose la question de la promiscuité entre détenus aux peines différentes ». Question d'autant plus aiguë à Fresnes que c'est la deuxième prison la plus peuplée de France avec 3 111 détenus pour 1 376 places, soit 226 % de surpopulation. Et que, dans son enceinte, se trouvent le Centre national d'orientation, où les condamnés à des peines lourdes sont observés, avant d'être répartis dans les maisons centrales.

JÉRÔME FENOGLIO

SCIENCES

Ariane a lancé le satellite Intelsat-VI-F5

Une fusée européenne Ariane a été lancée avec succès du centre spatial de Kourou (Guyane), jeudi 15 août à 1 h 15 (heure de Paris), pour mettre sur orbite le satellite international de télécommunications Intelsat-VI-F5.

Quatrième exemplaire de la dernière génération de satellites réalisés pour le compte de l'Organisation internationale Intelsat, il s'agit d'un des plus gros engins de télécommunications civils conçus à ce jour (4296 kilos au décollage). Pour l'arracher à l'atmosphère terrestre, la fusée de l'Agence spatiale européenne a dû décoller dans sa configuration la plus puissante, une Ariane-44L dotée de quatre propulseurs d'appoint à liquides.

Coopérative financière sans but lucratif à laquelle participent aujourd'hui cent vingt et un pays, Intelsat est passée en un quart de siècle de la première à la sixième génération de satellites, tout en se dotant d'un réseau de 800 stations de réception réparties aux quatre coins du monde. Les Intelsat-VI, construits par une dizaine de firmes avec la compagnie américaine Hughes Aircraft comme maître d'œuvre, sont capables d'écouter simultanément 120 000 conversations téléphoniques, ainsi que des émissions de télévision et des services particuliers.

Quatrième de la série à être lancé dans l'espace, le satellite Intelsat-VI-F5 sera placé sur orbite géostationnaire au-dessus de l'équateur, au niveau de l'océan Atlantique est. Prévu pour assurer pendant treize ans des couvertures globales du continent américain, de l'Europe et de l'Afrique, il émettra également des faisceaux « en pinceaux » vers des zones ponctuelles, grâce à ses antennes orientables.

Le premier des Intelsat-VI avait été mis sur orbite par la fusée Ariane en octobre 1989. Les deux suivants avaient été confiés aux fusées américaines Titan-3 en mars et en juin 1990. A nouveau lancé par la fusée européenne, le cinquième et dernier de la série devrait être relancé en octobre prochain. — (AFP)

FAITS DIVERS

Coup de feu mortel à Villeneuve-d'Ancq

Le petit voleur de poules

LILLE

de notre correspondant

C'est une sorte de no man's land dans la ville, perdu entre Villeneuve-d'Ancq et Roubaix, dans le banlieue illusoire, où pousse le maïs et paissent encore quelques vaches. Quelques fermes y survivent, plantées et fleuries, comme éparpillées par la marée urbaine. Elles ont été expropriées au moment de la construction de la ville nouvelle, mais celle-ci s'est arrêtée avant de les dévorer de ses béton et asphaltes, laissant leurs occupants les exploiter à titre précaire.

Terrain d'aventure et d'errance pour urbains désœuvrés ? Pas forcément. Rêvent un quartier tranquille où, dans la nuit de mardi 13 à mercredi 14 août, un agriculteur de cinquante-cinq ans, Michel Lepiet, a tué d'une décharge de fusil de chasse un garçon de douze ans, Lucien Bedagha, demeurant à Roubaix.

Mardi soir, M. Lepiet, a expliqué aux policiers qu'il avait vu entrer deux jeunes gens autour de sa ferme. Il les avait englobés de sa mitraillette. En vain sembla-t-il, puisque dans la nuit, vers

1 heure du matin, il aperçut à nouveau les deux effraies et se saisissait alors de son fusil de chasse. Il ne devait tirer qu'un seul coup de feu mais celui-ci eut été fatal. Le garçon de douze ans, atteint dans le dos, était mortellement blessé.

L'agriculteur a aussitôt appelé la police et n'a fait aucune difficulté pour se soumettre à l'action de la justice. Il a déclaré aux enquêteurs qu'on lui avait volé à plusieurs reprises des poules et des lapins.

La victime, dernier d'une famille de sept enfants, habitait avec sa mère et le concubin de celle-ci dans une courée à Roubaix et semblait le plus souvent laissé à lui-même. Le jeune homme de dix-sept ans qui l'accompagnait a été entendu en qualité de témoin. L'agriculteur a été placé en garde à vue et devait être présenté au parquet jeudi matin 15 août, vraisemblablement sous le chef d'accusation de coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner.

J.-R. L.

Réclamant la peine de mort

Un Américain déclare être l'auteur de soixante meurtres

Les Américains les appellent les « serial killers », tueurs en série. Après Jeffrey Dahmer, le meurtrier de Milwaukee (le Monde du 5 août), les policiers de l'Etat du Mississippi viennent d'arrêter un homme qui pourrait être l'auteur du plus grand nombre de crimes en série de toute l'histoire des Etats-Unis. Donald Leroy Evans, un Texan de trente-quatre ans, a en effet affirmé avoir commis plus de soixante meurtres en une dizaine d'années à travers dix-sept Etats, de la Floride à l'Idaho, en passant par le Dakota du Sud.

Le 5 août dernier, cet ancien « marin » avait été arrêté pour le viol et le meurtre d'une fillette de dix ans. Niant d'abord, puis reconnaissant les faits, il finira par dresser la liste de tous ses meurtres, commis depuis 1974 et que les enquêteurs doivent maintenant vérifier. Les victimes sont en majorité des femmes, surtout des prostituées, et la plupart avaient subi des violences sexuelles, selon les aveux du meurtrier.

Evans, fils d'une famille nombreuse du sud des Etats-Unis, battu par une mère abusive, vendait même fio à son cauchemar. En échange d'informations sur ces forfaits, il avait supplié M. Jay Golden, le procureur chargé de ce lourd dossier, de le faire condamner à la peine de mort. — (AFP, Reuters)

REPÈRES

ENVIRONNEMENT

Déchets hospitaliers allemands en France

A la suite de la découverte de déchets hospitaliers en provenance d'Allemagne dans une décharge d'ordures ménagères à Roche-la-Mollière (Loire), le sénateur RPR et président du conseil général de la Loire, M. Lucien Nourissier, a demandé au préfet du département l'ouverture d'une enquête judiciaire et administrative. Le 31 juillet, des seringues usagées et de poches de perfusion et de transfusion ont été découvertes dans un chargement d'ordures ménagères déversé par quatre camions de la société Bormann, qui a son siège à Dossenheim (Allemagne). Le 2 août, cinq autres poids lourds de la même société avec un chargement identique étaient invités à rebrousse chemin. Dans les deux cas, signale la préfecture, les services des douanes, qui ont constaté les infractions, ont dressé un procès-verbal pour importation illégale de déchets réglementés. Contrairement aux ordures ménagères, les déchets hospitaliers sont soumis à une réglementation particulière concernant leur importation.

MONTAGNE

Un arrêt sur la création de la station de Vaujany

Le tribunal administratif de Grenoble, par une décision prise le 12 juin et rendue publique début août, a annulé l'arrêt pris par le préfet de région le 3 juin 1988 autorisant la création de la station de ski de Vaujany (Isère). De caractère symbolique, l'arrêt du tribunal ne demande pas qu'on

démontre la dangerosité des remontées mécaniques construites depuis dans la région, notamment le fameux téléphérique sur lequel un accident avait provoqué la mort de huit techniciens le 13 janvier 1989, ni le millier de lits construits pour héberger les touristes. Toutefois, saisi par le Club alpin français (CAF) et la Fédération française des sociétés de protection de la nature, le tribunal a estimé que, « considérant les milieux naturels et les paysages du site, le préfet a commis une erreur manifeste d'appréciation au regard des préoccupations d'aménagement et de protection des zones de montagne ».

URBANISME

Nouvelles annulations de permis de construire à Paris

Les services municipaux et les habitants de Paris semblent se livrer à une sorte de course de vitesse, les uns pour construire toujours plus, les autres pour stopper le bétonnage et la densification. A la requête de l'Association de défense de la Porte de Versailles (15^e arrondissement) le tribunal administratif vient d'annuler pour la deuxième fois les permis de construire accordés par la Ville à des promoteurs édifiant dans une rue étroite et fort encombrée du quartier de la Porte de Versailles des immeubles de 30 mètres de haut offrant 300 appartements de luxe. Motif du jugement : surdensité flagrante et disparition d'un espace vert d'un hectare et demi. Mais les décisions réitérées du tribunal arrivent trop tard. L'affaire dure en effet depuis plus de trois ans (le Monde du 9 avril 1988) et les immeubles sont achevés.

SPORTS

VOILE : une victoire historique

La France remporte l'Admiral's Cup

La France a remporté mercredi 14 août, pour la première fois, l'Admiral's Cup, l'une des épreuves de voile les plus prestigieuses du monde. Les Français se sont imposés grâce aux premières places de Corum-Saphir et de Corum-Diamant et à la deuxième place de Corum-Rubis dans la célèbre course du Fastnet.

Vingt-quatre ans après Eric Tabarly et son *Fen-Duick III*, les Français ont remporté avec le succès dans la course du Fastnet, sixième et ultime épreuve de l'Admiral's Cup 1991 (le Monde du 6 août), remportée, mercredi 14 août à Plymouth, par le 50 pieds *Corum-Saphir*. La performance du plus grand des trois voiliers de l'équipe de France est d'autant plus méritoire que ses deux skippers, le Rochelais Luc Gélusseau, ancien responsable du programme voiles de *French-Kit* pour la Coupe de l'Amérique 1987, et le barreur sétois Pierre Mas, n'avaient pu prendre possession du bateau que quelques jours avant le début de l'épreuve.

Dessiné par l'architecte Philippe Briand, ce 50 pieds baptisé *Capricorn* par son propriétaire italien Rinaldo del Bono, avait été endommagé dans un abordage lors de sa première compétition à Key West (Floride). Loué par l'horloger suisse Jean-René Banerwart, commanditaire des trois bateaux de l'équipe de France pour l'Admiral's Cup, *Corum-Saphir* avait été remis à son nouvel équipage le 6 juillet pour une courte campagne d'entraînement et de mise au point.

Sa quille avait été modifiée moins d'une semaine avant le début de l'Admiral's Cup. Dès les premières épreuves, le 50 pieds français et son équipage s'étaient révélés très performants

en prenant la deuxième place de la Chanoel Race (200 milles en Manche) avant de gagner une régata disputée sur un triangle olympique. C'est toutefois dans l'épreuve du Fastnet (610 milles en Manche et en mer d'Irlande) que les Français ont réussi leur plus joli coup en abandonnant l'ensemble de la flotte pour suivre une option météo de leur navigateur Jean-Yves Bernot. Premier à doubler le rocher du Fastnet, lundi 12 août, *Corum-Saphir* avait creusé un écart de plus de sept heures sur ses poursuivants avant d'être encalonné à proximité du cap Lizard par le manque de vent et une reverse de courant due à la marée. Son avance à Plymouth

G. A.

EN BREF

BOXE : Jean-Claude Fontana champion d'Europe des super-welters. — En battant le Néerlandais Mourad Louati, tenant du titre, par abandon à la quatrième reprise d'un combat prévu en douze, Le Français Jean-Claude Fontana est devenu champion d'Europe des super-welters mercredi 14 août à La Seyne-sur-Mer.

CYCLISME : Fabrice Colas médaille d'argent de la vitesse professionnelle. — La première médaille de l'équipe de France aux championnats du monde de cyclisme disputés à Stuttgart (Allemagne) a été gagnée, mercredi 14 août, par Fabrice Colas, vingt-sept ans, détenteur de la vitesse professionnelle derrière l'Australien Carry Hall. Colas s'est révélé à l'âge de vingt ans par une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Los Angeles (1984) dans l'épreuve du kilomètre et il a gagné à trois

reprires le titre mondial du tandem, avec Frédéric Magné (1987, 1988 et 1989).

FOOTBALL : la France bat la Pologne (5-1) en match amical. — Deux semaines avant d'affronter la Tchécoslavaquie en match qualificatif pour la Coupe d'Europe des nations, l'équipe de France de football s'est imposée 5-1 mercredi 14 août à Poznan face à l'équipe de Pologne qui n'a pu soutenir la comparaison en seconde période. Dominée durant les trente premières minutes (but de Ziober à la dix-huitième minute), la formation de Michel Platini a renversé la situation après que Franck Sauzet eut égalisé (quarante et unième minute) sur coup franc. Le gardien polonais Jozef Wozniak devait ensuite être battu par Papin (quarante-quatrième), Simbo (soixante-neuvième), Blanc (soixante-dixième) et Perez (soixante-dix-septième).

MÉDECINE

Pénurie de médicaments en URSS

Des médicaments soviétiques ont lancé, mercredi 14 août, un appel urgent pour une aide en médicaments et ont qualifié d'« insupportable » la mort de milliers de malades si la pénurie persistait. Cité par le quotidien de Paris communiste la *Pravda*, ils qualifient ce manque de médicaments dans les pharmacies et hôpitaux de « catastrophe » et affirment que dans de nombreux cas, des docteurs ne possèdent pas le nécessaire pour une intervention chirurgicale. La pénurie de médicaments est un problème ancien en URSS, mais elle a été plus marquée l'an dernier en raison des différends entre les républiques et Moscou et du manque de fonds destinés à l'importation de médicaments. — (AFP)

(Publicité)
« VOUS AIMEZ LA POÉSIE LA POÉSIE VOUS AIME »
Vous écrivez des poèmes ou vous aimez en écouter.
Si vous partagez la même passion, venez nous rejoindre, nous vous attendons !
CLUB DES POÈTES DE CHAMPS-SUR-MARNE MARNE-VAL-DE-SEINE
7, rue Weyssens, 77400 CHAMPS-SUR-MARNE.

Littérature meurtre de

L'affaire

LIVRES • IDÉES

Littérature

ON s'est beaucoup interrogé sur les raisons de la littérature policière. Le divertissement qui consiste à tuer ses semblables par procuration ou, de manière plus louche encore, à découvrir un coupable, n'est pas innocent. Exploration, conjuration, régression, Laissons retomber le lourd rideau viennois. Simonon indique quelques part que si le meurtre le fascine, c'est parce qu'il est l'acte d'isolement par excellence, celui par lequel on se retranche de la communauté humaine (1). Dans *Moi, j'ai tué*, un homme vivra trente ans de crime en crime pour avoir commis le premier très jeune et n'avoir pu — et pour cause — en parler. Et Maigret d'interroger longuement, passionnément, cet exclu de toute socialité. Sensible, pauvre, perdu, anodin, le tueur de Maigret entre dans la littérature par la porte du crime. Nous essaierons de voir plus loin à quel étage.

La littérature du crime doit d'abord surmonter l'obstacle du crime. Le crime attire les regards et déforme tout. Il donne aux lecteurs des émotions très éloignées des émotions de l'art. Comme le sexe, la religion ou l'humour à trop fortes doses, il aplatit facilement le souffle romanesque. Certes, l'amour aussi fait passer le roman sous ses fourches caudines et l'on ne prétend pas qu'il le détruit. S'il n'en va pas de même pour le crime, c'est qu'on n'évite pas les pièges du crime, quand on peut éviter ceux de l'amour.

Il n'y a pas d'interruptions du crime. La littérature policière est d'abord une littérature de l'irréparable. Tout y converge vers un seul point et c'est un point de non-retour. On y voit l'humainité comme de la foudre d'en face : les gens s'agitent, sortent d'une pièce, rentrent dans une autre, mais tous les objets, tous les mots sont utiles. En même temps, ils sont abolis, écrasés par l'événement final. En cela, ils ressemblent aux objets de l'amour, indispensables et vains, que le regard amoureux attend et traverse, la robe d'Odette, le restaurant de l'île du Bois. Mais Swan

peut, ne fût-ce qu'un instant, oublier Odette, et le narrateur peut au dernier moment souhaiter qu'Alix de Sternmaria se décommande. Le crime, lui, aura lieu. Nous sommes là pour ça.

Crime et conventions

Avant d'en venir à Georges Simonon, quelques mots sur Agatha Christie, dont on republie ces jours-ci de médiocres romans (2). Dans les premiers, l'influence de Conan Doyle sur la structure et les personnages (dans le *Crime du golf*, le mariage du capitaine Hastings, le second de Poirot, est copié sur le mariage du Dr Watson avec Mary Morstan, à la fin du *Signe des quatre*) est évidente. On est pourtant très loin du maître. Chez Conan Doyle, les éléments du décor, inlassablement repris avec une passion maniaque, la brume, la pluie, la boue, la suie, le feu, le tabac, composent un paysage à l'eau-forte. Ici, des gobs, de molles campagnes à moitié satisfaites, c'est par hasard. Chez Conan Doyle, les personnages sont, en apparence, soumis aux impératifs victoriens ; mais, au fond, agités, marqués de névrose et d'étrangeté. Holmes, d'ailleurs, ne résout pas que des crimes, mais aussi des disparitions, ce qui est significatif. Il a souvent affaire à de curieux êtres de fuite, ce qu'il est d'ailleurs lui-même, célibataire et morphinomane (3). Rien de tel chez Agatha Christie, grand-mère à cet égard de la navrante P. D. James : de braves sentiments anglais, le meilleur et le pire, habillés en confection.

Ni magiques comme chez Leblanc, ni bizarres comme chez Conan Doyle, ni désespérément ordinaires comme chez Simonon, les personnages d'Agatha Christie sont seulement conventionnels. Sa littérature du crime est d'abord une littérature du préjugé — non seulement social, ce qui n'est pas bien grave, mais humain. Son seul intérêt réside dans l'énigme, préparée avec soin. Le crime, c'est la *cherry on the cake* : ni le signe du mal à la mode victorienne, si proche de la



Pour François Sureau, romancier, le crime est un événement trop lourd pour ne pas écraser la littérature. Mais on peut ruser avec cette fatalité

démence, ni le signe du désir de n'être pas au monde, ou plutôt à la société. D'où le faible intérêt des personnages principaux. Non sans habileté, Agatha Christie a créé un Poirot ridicule, désarmant ainsi partiellement la critique. C'était, en effet, le seul moyen de faire tenir un personnage qui ne tient pas. Holmes, la poudre blanche, la misogynie, les déguisements, le revolver et le vin. Maigret, écheignant des nuits durant de hargner en brasserie, vague et pénétrant, c'est tout autre chose.

On dit souvent, à l'inverse, qu'en dehors de Maigret, Simonon n'a pas su créer de personnages. C'est en effet possible. Mais c'est en cela qu'il est moderne et nous attente. Au fond, les personnages de Proust peuvent aussi paraître faibles,

parce que les hommes le sont et que le temps les roule comme la mer les galets de Balbec : c'est ce mouvement qui compte et non les pierres, plus ou moins usées mais toutes semblables. Ainsi en va-t-il aussi de Georges Simonon. Les bûches, chez lui, disparaissent sous le malheur comme chez Proust ils disparaissent sous le temps.

C'est ainsi que Simonon romancier entoure l'histoire du crime. Le crime n'est plus au premier plan. Il est un moyen parmi d'autres de se retrancher d'un monde insupportable, un moyen de fuir. C'est d'abord de ce monde que les romans nous parlent. Un univers brownien, absurde, agité. « Cela sentait bon la bière et la choucroute. Il y avait seulement un peu trop de monde, des gens trop pressés, chargés de

du meurtre la littérature ?

bagages, qui buvaient ou mangeaient trop vite, appelaient les garçons avec impatience, le regard fixé sur la grosse horloge lumineuse de la gare. » (*Maigret et son mort*). Un monde lourd, corseté de règles, ce qui explique la présence, quasi inévitable chez Simonon, des figures domestiques, et que la seule issue possible, d'ailleurs inatteignable, soit vers le haut, vers ceux qui sont servis, parce qu'ils en ont le droit (ils sont nés maîtres) et les moyens (ils sont riches). Simonon, par ce côté, est le père maudit de la comtesse de Ségur. Pas d'univers moins industriel, moins marxiste que le sien, tout entier féodal. L'aliénation, ici, c'est la servitude domestique et, plus généralement, sociale, soumission aveugle, lâche, à une personne, à une famille ou au Moloch anonyme, et non l'exploitation. Soumission financière, sexuelle aussi, les puissances abusant des pauvres (*le Chien jaune*, *Maigret et le marchand de vin*). Ces chaînes sont acceptées avec fatalisme. Pour s'en libérer, on fuit dans le crime, on fuit dans l'amour, on fuit aux Amériques ; mais on revient toujours, ou on est rattrapé.

Portrait de l'artiste en policier

Tout cela suffit-il à faire un écrivain ? L'univers de Simonon n'est pas un univers littéraire. C'est, d'abord, un univers sans références, sauf, peut-être, un clin d'œil à Maupassant (*In Guinguette à deux sous*). C'est, de plus, un univers où tout est dit, où les vices, les odeurs, les bruits, les pensées, les sentiments, sont présentés d'un seul coup. Les descriptions se ressemblent toutes, quelques-unes simplement plus maladroites : « Il y avait une cinquantaine d'étals, avec des montes de beurre, des œufs, des légumes, des bretelles et des bas de soie. A droite, des carrioles de tous modèles stationnaient et l'ensemble était dominé par le glissement nill des coiffes blanches aux larges denielles. » (*Le Chien jaune*). Il veut donner à voir. Il y réussit, non sans brutalité. « S'il eût tendu la main aux passants, on se fût expliqué sa présence, car

il avait bien l'air de la plus pitoyable des épaves. Mais il ne mendiait pas. Il ne vendait ni lacets de souliers, ni crayons. » (*La Tête d'un homme*). En trois mots, le décor est planté. Il peut être simple : « Maigret approchait de cette ville et il commençait à pleuvoir à nouveau : une pluie toute fine, paresseuse, éternelle » (*Le Chariotier de la providence*). Il peut être tourmenté : « Il se dégageait de l'ensemble une chaleur onimale, une vie multiple, épaisse, qui prenait à la gorge comme le vin râpeux de certains coteaux. » (*Id.*)

Simonon explique à Roger Stéphane qu'il n'a jamais vraiment pris le temps d'écrire, sauf, de temps en temps, par-ci, par-là, une page, en s'appliquant. Il s'amuse à ces exercices. Que l'on puisse avoir deux vitesses pour écrire est bien étrange. Pour Simonon, à l'évidence, l'essentiel est ailleurs. C'est d'aboutir, comme dit Fallois, à une peinture qui soit vraie : « Toute sa vie il s'est efforcé d'oublier les références de surface qui existent entre les hommes, de gratter le vernis, pour découvrir sous les apparences diverses l'homme tout nu. » (*Maigret voyage*.)

Pour y parvenir, Simonon s'est effacé, s'est efforcé, s'efforçant de tout voir, de tout comprendre. On peut penser que cet effort ne suffit pas. Qu'il a manqué de style ou de profondeur, qu'il est resté trop près de nous. Mais c'est là son intérêt. Cette fresque en creux témoigne, jusque dans son pauvre langage, d'un monde non pas hostile au bien, mais privé du bien, où l'œuvre elle-même n'est pas une planche de salut. Le mal est sans raison et Simonon sans espoir. Ce maître du bon sens absurde, ne peut le récuser, il n'est pas négligeable.

François Sureau

(1) Georges Simonon, œuvres complètes, Pion (12 volumes parus).
(2) Agatha Christie, œuvres complètes, tomes 1 et 2, Librairie des Champs-Élysées, 1990.
(3) Arthur Conan Doyle, *Sherlock Holmes*, 3 vol., coll. « Bouquins ».

L'affaire Rudolf Hess

John Costello a enquêté pendant quatre ans sur les tentatives du Reich pour négocier avec Londres une paix de compromis

LES DIX JOURS QUI ONT SAUVÉ L'OCCIDENT de John Costello. Olivier Orban, 650 p., 165 F.

Un mois avant l'invasion de l'URSS, Rudolf Hess, qui passait pour le lieutenant préféré de Hitler, tombait des airs à proximité du domaine d'un pair écossais, Hamilton, auquel il voulait remettre un message. Ainsi commençait une affaire mystérieuse que le livre de John Costello a l'ambition de définitivement éclaircir. Selon l'explication la plus répandue, Hess n'avait pas toute sa tête, ce qui lui valut, au procès de Nuremberg, de sauver ce qui en restait. Il est mort en prison sans avoir beaucoup ajouté à sa déclaration liminaire à Hamilton : « Je suis venu pour sauver l'humanité pendant qu'il en est encore temps. »

Pour l'auteur, Hess croyait apporter un argument décisif en faveur de la paix en révélant à ses interlocuteurs l'imminence de la guerre à l'Est. Pour un vétéran de la diplomatie anglaise comme Sir Frank Roberts, cela va de soi. Mais Londres ne l'a jamais admis. Pourquoi ? Tout simplement, selon Cos-

tello, pour ne pas reconnaître qu'il existait dans le royaume, contrairement au mythe répandu de l'union sacrée, un important courant pacifiste, notoirement appuyé par l'ambassadeur des États-Unis, Joseph Kennedy, père du futur président. Il était fondamental pour Churchill de contrecarrer son influence auprès d'un Roosevelt à l'époque fort hésitant.

Le Führer admirait l'impérialisme britannique. Il n'arrivait pas à croire l'établissement assez fou pour laisser se poursuivre les hostilités contre le seul pays qui fût en mesure de le protéger du bolchevisme. Il n'a pas seulement encouragé les initiatives de nombreux candidats au rôle d'intermédiaire. Si l'on en croit notre auteur, c'est pour donner ses chances au parti de la paix en Angleterre qu'il avait pris sur lui d'arrêter la progression de la Wehrmacht alors qu'elle était en train de prendre dans sa nasse la totalité du corps expéditionnaire britannique à Dunkerque ; et, quelques semaines plus tard, d'ajourner l'attaque aérienne contre la Grande-Bretagne.

Mais il y avait Churchill, dont la personnalité truculente domine le livre. Il s'est employé à réduire au

silence les pacifistes avec la même détermination qu'il allait mettre à envoyer par le fond la flotte française à Mers-el-Kébir. Aggression inadmissible, aux effets pratiques au demeurant très limités, que l'auteur interprète comme fondamentalement destinée à convaincre Roosevelt, en un moment où il en doutait un peu, de la volonté britannique de continuer la lutte.

L'incrédule de Staline

On n'en finirait pas de signaler les mille et une précisions, résultat d'un travail de quatre ans, qui rendent la lecture de ce gros, de ce trop gros bouquin aussi passionnante que celle d'un roman d'espionnage. Il n'est pas cependant sans défaut. D'abord, il n'a pas d'index, ce qui, compte tenu du nombre des noms cités — et les pairs du Royaume en ont le plus souvent deux — en rend le maniement parfois mal commode. L'abondance des fautes élémentaires de syntaxe et des erreurs de détail suggère que la révision du texte a été bâclée pour permettre sa publication à l'occasion du cinquantième de la mission Hess.

Le titre du livre lui-même est contestable. Costello s'est visiblement inspiré du classique ouvrage de John Reed sur la révolution d'Octobre : *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde* (1). Mais ses dix jours à lui, loin de constituer une décennie, s'étalent sur un trimestre. Et si personne ne peut contester l'importance des actions et des décisions qui les ont marquées, il serait tout de même aventureux d'en conclure que le sort de la guerre était, grâce à elles, tranché dès septembre 1940. Il n'était pas fatal qu'un coup d'Etat se produise en Yougoslavie, provoquant une intervention allemande qui allait retarder de six semaines l'offensive contre l'URSS et donner ainsi toutes ses chances au général Hiver. Ni que les Japonais attaquent Pearl-Harbor, entraînant ainsi l'entrée des États-Unis dans le conflit. Ni que les Soviétiques l'emportent à Stalingrad, etc.

Quant à la conclusion, Costello a beau avoir eu accès à certains documents du KGB, il reste bien discret sur l'inévitable incrédule de Staline devant les informations qui lui venaient de toutes parts sur l'imminence de l'attaque hitlérienne. Une hypothèse ne mériterait-elle pas

d'être examinée ? Le Führer avait déjà roulé une fois le secrétaire général en lui faisant accroire que nombre des grands chefs militaires, Toukhatchevski en tête, étaient en train de comploter contre lui. Le résultat fut une immense purge qui, à la veille de la guerre, décépita l'armée rouge. Il était assez machiavélique pour essayer de le rouler une seconde fois, en le persuadant qu'il était lui-même en train de s'entendre avec ce même Churchill contre lequel Staline nourrissait une vieille prévention depuis l'époque où il soutenait à fond l'intervention alliée dans la guerre civile russe.

Méfiant comme il était, le Géorgien aurait pu voir dans les avertissements de Londres un moyen d'essayer de brouiller les cartes entre les Allemands et lui, et donc une raison de plus de sa part pour ne pas céder à ce qu'il devait appeler, jusqu'à la dernière minute, une provocation. Rien ne prouve en tout cas que Hess ait beaucoup gêné son chef bien-aimé.

André Fontaine

(1) Traduction française aux Éditions sociales, Paris, 1968.

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Boit

Les vacances de Paul Morand

Il fut, selon Céline, « le premier à écrire en jazz ». Portrait de « l'homme pressé » entre Caraïbes et Méditerranée.

Page 8

HISTOIRE

L'Etat c'est lui

Il n'avait curieusement pas eu droit à sa biographie dans la production récente. Philippa Auguste fut pourtant celui qui mit en place les fondations du pouvoir royal en France. Le voici, grâce à John Baldwin, réintégré dans la galerie des grands capétiens.

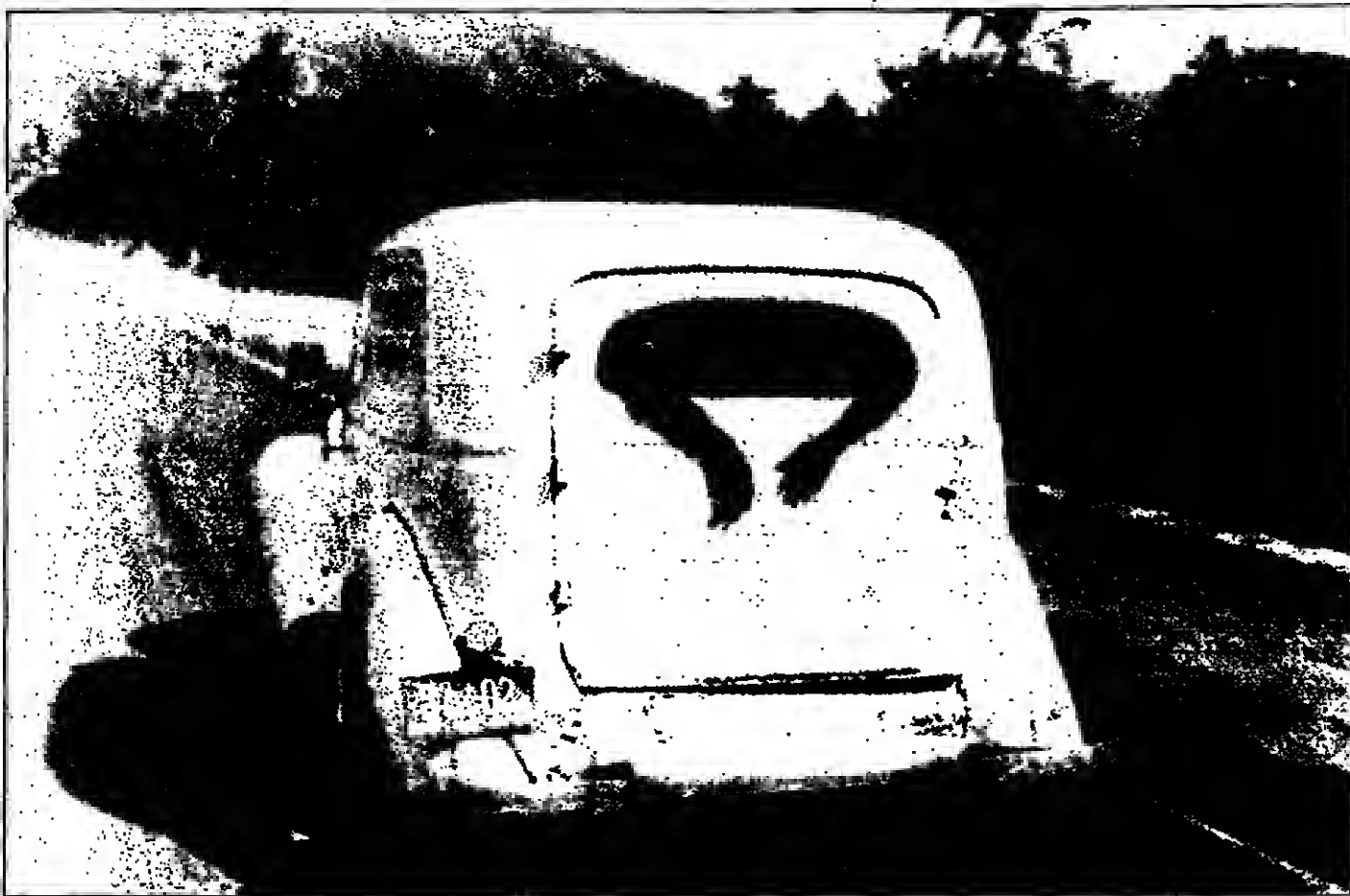
Page 9

ÉCRIVAINS ET PHOTOGRAPHES

Rencontre mexicaine

Nous poursuivons notre série « Photographes et écrivains » avec la rencontre mexicaine de J.-M.-G. Le Clézio et de Bernard Plossu. Après Fouad El Koury et Flaubert (*le Monde* du 5 juillet), Françoise Hugier et Michel Leiris (12 juillet), Ferdinando Scianna et Leonardo Sciascia (19 juillet), Walker Evans et James Agee (26 juillet), Hugues de Wurtemberg et Michel Braudeau (2 août), Denis Roche et V. S. Naipaul (9 août), voici donc le face-à-face de deux voyageurs qui cherchent à capter les signes les plus ténus, les sensations, les lumières, les odeurs pour s'approprier amoureusement le réel et découvrir l'esprit d'un lieu à travers sa sensualité.

Bernard Plossu a découvert le Mexique au cours d'un long périple en 1965-1966. Il en a rendu compte dans un album, dont est extraite la photo ci-contre — *le Voyage mexicain*, publié l'an dernier aux éditions Contrejour. Parmi les nombreux textes que J.-M.-G. Le Clézio a consacrés au Mexique où il fait toujours de longs séjours, nous avons choisi un extrait de *Trois villes saintes*, un récit publié en 1980 et consacré à trois sites sacrés de l'ancien empire du Soleil-Chanah, Tixcacal et Chum-Pom — qu'il évoque ici.



Où va vers Yax, la couleur belle et divine, la couleur du jade. La route est droite, blanche, au soleil, pareille à un escalier qu'on gravit avec peine. La sueur coule en petits ruisseaux sur le front, sur les joues, elle brouille la vue. La sueur se mêle à la poussière et durcit sur les

vêtements et sur le corps. Mais on ne s'arrête pas. Où pourrions-nous s'arrêter ? Il n'y a pas de place pour s'asseoir sur le chemin, il n'y a pas d'ombre sous les arbres minces. Le soleil luit au centre du ciel. C'est à cause de lui qu'on fuit comme cela, en marchant, pour rejoindre les maisons, pour atteindre le grand arbre de ce

seul au centre de la place. Sous l'arbre, les hommes sont assis. Ils regardent devant eux le cercle du village, les champs de maïs, la forêt sombre. Le village est pareil à un mirage, très blanc, aux murs arrondis couverts de feuilles. Au nord de la clairière, il y a la maison des gardes, et l'église. Les hommes boivent depuis des jours le vin de balché, la bière en

conservation. La musique de cumbia joue sur un tourne-disque à piles, dans une maison. Un peu à l'écart, dans une maison vide, un vieil homme joue sans arrêt sur son violon huastèque le même air que personne n'écoute. Parfois la musique s'éloigne, et on entend un drôle de crépitemment dans le silence, le bruit de la lumière peut-être.

J.-M.G. Le Clézio
(Copyright Gallimard, 1980)

HIVER CARAÏBE

de Paul Morand.
Préface de Michel Déon.
« GF », Flammarion, 190 p.

MÉDITERRANÉE, MER DES SURPRISES

de Paul Morand.
Préface d'Olivier Frébourg.
éditions du Rocher, 230 p., 98 F.

PAUL MORAND naquit en 1888, alors que la XIX^e siècle donnait déjà des signes de fatigue. Cela procure, paraît-il, de curieux sentiments que d'arriver quand un monde s'en va. Quand des gens font leurs valises et qu'on se retrouve seuls, on se reproche son inexistence. L'existence prend un air de mois de septembre. Elle se moque de votre jeunesse et revêt des couleurs d'arrière-saison. Paul Morand avait très tôt, sans doute, l'effluve pressée des retardataires qui, victimes d'un ne sait quel contretemps, viennent voir tout de même la fin de la représentation.

Paradoxalement, cette enfance fin de siècle inspira au futur romancier la passion de la vitesse et le goût de la vie moderne. En 1905, il eut comme précepteur Jean Giraudoux, qui le renseigna sur le siècle nouveau. Le maître était à peine plus âgé que l'élève. Il lui donna des leçons de légèreté. C'était une excellente école dans une époque qui préférait la pesanteur et les tragédies.

En 1920, Paul Morand serait prêt pour le départ des années folles. Sous les ordres du starter, il y aurait aussi les surréalistes français et les grands Américains de la génération perdue. Malgré les qualités de la concurrence, l'auteur de *l'Europe galante* serait l'un des champions du monde. « *Le premier à écrire en jazz* », et l'on en croit Céline. Cet athlète complet et cosmopolite, qui ne savait rester longtemps au même endroit, livrerait les secrets de son mode de vie

Les grandes vacances de Paul Morand



dans un roman, *l'Homme pressé*. Il expliquerait ou dépeindrait son impatience de se trouver ailleurs et de connaître les sensations que procure la dépaysement. Paul Morand, qui exerçait aussi le métier de diplomate, serait « mis en congé » de 1926 à 1938. Ces grandes vacances lui permirent de voyager encore davantage. Mais il continue de mener diverses négociations, car la littérature réclame de la diplomatie, ne serait-ce que dans les rapports que l'homme, cet « animal triste », entretient avec ses souvenirs et ses fantômes. Il s'agissait, en quelque sorte, d'apprivoiser ou de désarmer « le passé à tête de mort ».

DURANT ces années, Paul Morand visite les Caraïbes, traverse l'Amérique et poursuit ses promenades sur les bords de la Méditerranée. Puisque la planète tournait, il jouait naturel de l'imitation. C'était la moindre des grâces. Il esaimait « l'immobilité » à « la chasteté », tandis que, d'après lui, « le mouvement » ressemblait au « désir ». Les départs lui étriquaient le cœur autant que les débuts de l'amour, et lui faisaient ressentir la fragilité de l'existence. Dans *Hiver caraïbe*, à la date du 9 novembre 1927, Paul Morand écrivait : « Celui qui va partir peut se croire maître de sa vie, comme celui qui a pris la décision de se suicider le soir même. » Partir, c'est à la fois se soustraire et s'arracher. On ne sait jamais

trop ce que l'on quitte. Ai-je été heureux dans cet endroit ? On se pose la question sans pouvoir répondre. Les choses sont trop mélangées. Le désarroi et le bonheur se confondent. De là, sans doute, le caractère pathétique des gares, des ports ou des aéroports, et l'incertitude ou le dés-

enchantement qui s'emparent des voyageurs. Ils feignent de penser qu'ils ne s'en iront pas, car le présent se rebelle contre ce proche avenir qui les dévore, mais il se rebelle inéluctablement. A la date du 10 novembre, Paul Morand notait : « Violente envie de ne pas partir. C'est l'heure de la

défaillance. Je pense au jeune Robinson Crusoe qui, dès la première tempête sur les côtes d'Angleterre, dégoûté des aventures, voudrait revenir chez son père, mais n'ose pas. A l'origine des exploits du héros de Defoe, il y a la peur, la peur de rentrer chez soi. »

Malgré ces dernières hésitations, Paul Morand s'embarqua sur son pequebot. Afin de modérer les longueurs de la traversée, il faisait des résumés : « comme une pensionnaire de maison close ». Ou bien il s'intéressait aux mœurs des autres passagers. Il s'étonnait de cette habitude française qui consiste à dire : « Moi, si j'étais le gouvernement... » Cela devait être un tic de langage. Les physionomies des gens ne trahissaient pas seulement leur appartenance nationale, car il arrivait à Paul Morand de rencontrer « des jupes gothiques, des fronts de la Renaissance, des cheveux du XVIII^e ou des nez 1830, comme si les siècles étaient des pays ».

Roger Nimier disait de Paul Morand qu'il était le « surintendant des bords de mer ». A la fin de 1927, il était, en effet, inspecteur des côtes de la Guedeloupe, de la Martinique, de la Trinidad, du Venezuela, de Haïti, de la Jamaïque, de Cuba et du Mexique. Au passage, l'homme pressé fit cette remarque : « Ce qui est amusant dans le voyage, c'est que l'on traverse, dans le sens de la largeur, des vies qui continueront à pousser jusqu'à la

mort, dans le sens de la longueur. » Il avait également à l'esprit le mot de Chamfort sur « les pauvres ». Celui-ci les considérait comme « les nègres de l'Europe ». Mais alors, que penser des « vrais nègres » ? se demandait Paul Morand, devant leur inconcevable misère. Au terme de cette expédition, il franchit le Rio Grande, suivit « la piste apache » et se retrouva presque naturellement sur les bords du Pacifique, à « Notre-Dame-des-Anges ».

DANS *Méditerranée, mer des surprises*, qui fait aussi l'objet d'une réédition, Paul Morand nous conduit sur tous les rivages de ce qu'il appelle « la piscine latine ». Il court de Nice à Barcelone, de Barcelone à Cadix, de Cadix à Tanger, de Tanger à Tunis, de Tunis à Syracuse, de Syracuse à Naples, de Naples à Athènes, d'Athènes à Beyrouth, et de Beyrouth en Égypte... Olivier Frébourg, le préfacier, écrit que c'est « Hérodote au volant d'une Bugatti ». Car, si Paul Morand va vite, cela ne l'empêche pas de mêler à ses impressions de voyage des réflexions sur l'histoire, la géographie et la géopolitique.

Pourquoi la « mer des surprises » ? Parce que la Méditerranée ne mérite pas sa réputation. Depuis que la Grèce a fait d'elle « une mer littéraire », les professeurs la croient, à tort, dominée par l'homme, assagie par la poésie, mais elle a toujours été le théâtre favori de ces coups de Trafalgar et de ces caprices ou retournements de l'Histoire qui découragent les diplomates et leur donnent envie d'être jardiniers. Cette mer « qui baigne les patries de la raison » n'a cessé d'obéir à l'irrationnel. Et le tourisme moderne est à mettre dans les folles méditerranéennes.

» Signatures également l'essai de Jacques Derrida, *La Mer hors d'elle-même*. L'auteur étudie « l'histoire de l'eau dans la littérature » (Hachette, coll. « Belles Lettres », 252 p.).

L'Etat, c

L'avant-garde en

LIVRES • IDÉES
HISTOIRE

L'Etat, c'est lui

Philippe Auguste jeta les bases du pouvoir royal en France.
John W. Baldwin lui redonne toute sa place dans la galerie des grands capétiens

PHILIPPE AUGUSTE ET SON GOUVERNEMENT

de John W. Baldwin.
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Béatrice Bonne.
préface de Jacques Le Goff,
Fayard, 717 p., 160 F.

PHILIPPE LE BEL

de Dominique Poiriel.
Perrin, 461 p., 145 F.



Le sceau de Philippe Auguste.

Dans la galerie des grands capétiens, Philippe II Auguste, roi de 1179 à 1223, n'avait eu jusqu'ici qu'une place d'honneur. C'est d'Amérique que nous vient celle-ci, écrite par un des meilleurs spécialistes de la culture occidentale, et spécialement parisienne, au tournant des douzième et treizième siècles. John Baldwin ne se fait pas d'illusions sur la possibilité pour l'historien de parvenir à la connaissance de la personne de Philippe Auguste, mais il s'attache à ce que la documentation lui permet de connaître le mieux : le gouvernement de ce roi et la façon dont il a mis en place « les fondations du pouvoir royal en France » (c'est le sous-titre du livre).

Un peu arbitrairement, mais c'est une bonne façon de saisir les évolutions, l'auteur distingue quatre décennies dans ce règne de quarante-trois ans. Dans la première, Philippe « Dieu-donné », fils donné par Dieu à un Louis VII qui semblait devoir mourir sans héritier mâle, s'installe aux affaires, recueillant l'héritage des rois capétiens qui, depuis bientôt deux siècles, ont travaillé à affermir leur pouvoir et à étendre leur influence à partir de l'Île-de-France. Mais l'héritier s'affirme comme roi d'un type nouveau au cours de la seconde décennie de son règne (1190-1203).

Sans doute, il poursuit la guerre féodale et cède au mirage de la croisade, mais, en même temps, il met en place des hommes neufs, écarte les grands barons de la cour pour confier les fonctions à des gens plus jeunes,

d'origine modeste, qui doivent tout au service du roi et de l'État naissant. Il réorganise la justice au profit de la justice royale, représentée dans les provinces par les baillis, envoyés du roi auquel ils doivent rendre compte, et centralise les finances en créant la Chambre des comptes. Un des apports majeurs du livre de John Baldwin est de montrer que la monarchie « administrative » se met en place dès la fin du douzième siècle.

En 1195, pour le plus grand profit du royaume et la plus grande satisfaction des historiens, Philippe Auguste crée les archives royales. Ce sont les nombreux documents écrits et conservés par l'administration royale qui permettent de mener de façon sûre cette étude de son gouvernement. Cette création marque un tournant culturel autant que politique.

A la fin du douzième siècle en France, État monarchique et féodalité se soutiennent mutuellement : le roi met en place son

administration avec les baillis et les sénéchaux, mais il n'en continue pas moins à exercer ses droits de seigneur sur les fiefs qui relèvent de lui, avec d'autant plus de vigueur qu'il est devenu plus puissant. Alors est vraiment en place la monarchie « féodale ».

Du « roi des Francs » au « roi de France »

La décennie suivante est celle des consolidations, encadrée par la prise de Château-Gaillard en 1204, qui symbolise la reconquête sur le roi d'Angleterre de la Normandie et de toute une partie de la France de l'ouest, et par la victoire de Bouvines en 1214, où le roi de France défait l'empereur germanique et ses alliés.

L'idéologie royale peut alors s'épanouir jusqu'à devenir une véritable religion royale sous Saint Louis, le petit-fils de Philippe Auguste. Pour l'heure, celui qui s'appelle encore « roi des Francs » ou « des Français »

commence à être appelé « roi de France ». L'idée se fait jour que dans les veines de la famille capétienne coule un sang spécifique qui la place au-dessus des autres familles aristocratiques. Et, à Saint-Denis, des moines travaillent à écrire une histoire monarchique et dynastique où s'élaborer l'idéologie nationale.

Montrant comment s'articulent dans les années 1190 innovations administratives et création idéologique, John Baldwin apporte une contribution décisive à l'étude de la genèse de l'État moderne en France.

Sur un autre mode, Dominique Poiriel nous entraîne quatre générations plus tard à la recherche de Philippe IV le Bel, roi de 1285 à 1314. Mettant à profit les travaux parus depuis douze ans, depuis le beau livre de Jean Favier (1) qui, lui aussi, traquait la sortie de l'âge féodal et la naissance de l'État moderne, Dominique Poiriel voudrait donner à voir l'homme « comme fils de son temps, temps de violence inégale et de perpétuel tirailllement entre l'idéal et la réalité ». Régissant contre la légende noire du roi mandit, il croit pouvoir présenter « un homme épris d'absolu, assoiffé de justice et ovide de pureté ». Bref, un digne petit-fils de Saint Louis, ou de ce que la légende en a fait !

On peut rester sceptique devant ce portrait. L'historien peut-il même prétendre connaître dans sa singularité un roi qui ne nous a pas laissé de confidences et dont sept siècles nous séparent ? Ce que nous apporte Dominique Poiriel, et l'on se retrouve là en terrain plus sûr, c'est une étude attentive du règne de Philippe le Bel, ce roi qui se voulait « empereur en son royaume » et qui considérait ne tenir son pouvoir de personne « hors de Dieu et de lui-même ». Il a mis ses principes en application avec un corps d'administrateurs de plus en plus nombreux et efficaces, dont les bases avaient été jetées un siècle plus tôt, par Philippe Auguste.

Michel Sot

(1) Fayard, 1978.

Converser par écrit

Une étude sur les usages de la lettre au dix-neuvième siècle

LA CORRESPONDANCE

sous la direction
de Roger Chartier,
Fayard, 462 p., 160 F.

L'estampe de Gavarni qui orne la couverture de ce livre — une dame, romantiquement vêtue et chapeauté, s'apprête à jeter dans une boîte aux lettres parisienne une enveloppe couleur bois de rose — trahit plus qu'elle ne les annonce les informations dont il est porteur. Non, au milieu du siècle dernier, les femmes ne sont pas les épistolaires acharnées que pourraient donner à croire les vingt-cinq volumes de correspondance de George Sand ou les lettres, moins célèbres, d'Emilie, de Marthe ou de Geneviève (1). Les lettres émanent massivement du sexe dit fort, comme le suggèrent les illustrations des manuels épistolaires et comme l'attestent, jusqu'en 1860 au moins, les quelque onze cents lettres intimes, étudiées naguère par M. C. Grassi (2).

De même, l'émotion intime, voire l'abandon amoureux à sa fin n'ont que suggéré la pose angélique de la figure dessinée par Gavarni, vont-ils à contre-courant d'une opinion solidement établie il y a cent cinquante ans et confirmée par l'étude de Danièle Poublan : près de la moitié, en effet, des sept cent cinquante-quatre lettres conservées au musée postal pour les années 1830-1864 renvoyaient au monde des affaires ; un bon tiers s'adressait à des hommes de loi ; douze à quinze pour cent seulement relèvent de l'échange privé, de la communication intime. Les fortes corrélations entre centres industriels et commerciaux — Paris en tête bien sûr — et activité postale vont dans le même sens. Les saint-simoniens l'avaient bien vu : économie d'abord !

Ce livre si neuf auquel huit auteurs ont collaboré, sous la direction — pour une fois le mot n'est pas trop fort — de Roger Chartier, ne se présente pourtant ni en pourfendeur de stéréotypes, ni en glorificateur d'opinions anciennes. Il est né de « la rencontre entre un document et un questionnement ». Le document ? Trois cent quarante-trois volumes — excusez du peu ! — constitués par l'enquête postale de 1847, la plus performante du siècle ; une masse énorme de données qui concernent quelque 32 000 communes, rurales ou urbaines. C'est sa force, dans une France restée massivement paysanne, et sa faiblesse, en un temps où la ville affiche sa capacité à dominer la société. Objectif de l'administration des postes : obtenir de chaque bureau la nomenclature de tous les lieux habités que le facteur a, depuis 1830, vocation à desservir. Qui osera dire encore du mal de l'État centralisé français et de ses bureaucraties ?

Les usages sociaux de l'écriture

Face à ce monument bien connu des historiens, notamment grâce à Jacques Ozouf, voici les interrogations nouvelles. Elles concernent les usages sociaux de l'écriture ou, si l'on préfère, cette capacité à écrire qui ne se réduit ni au degré d'alphabétisation ni aux différenciations socio-professionnelles liées au métier ou à la fortune. Le journal intime, l'autobiographie, autant de chemins intéressants à parcourir, mais dont le caractère sériel fait problème. La correspondance frappe au contraire par son caractère massif : dès 1832, 67 millions de lettres sont comptabilisées en France ; 128 millions en 1847 ; près de 800 millions en 1897 ; un milliard et demi à la veille de la Grande Guerre. L'enquête postale en permet le traitement statistique et cartographique ; surtout, les travaux qui, aujourd'hui, la concernent ou l'utilisent, ne s'attachent plus seulement aux informations qu'elle draine. Foin de la correspondance diplomatique, voire de celle qui circule entre les politiques. Nouvel objectif : les pratiques qu'elle manifeste, les représentations qu'elle charrie. C'est en quoi ce livre est emblématique du courant d'histoire culturelle qui entend se situer à leur exacte articulation.

Aussi appréciera-t-on tout autant le traitement sériel de l'enquête, prompt à faire apparaître, dans chacune des « deux France » naguère définies sous les auspices du recteur Maggiolo, les cœurs, producteurs de lettres abondantes, et les périphéries plus ou moins désertiques, que les chapitres consacrés aux modèles épistolaires : médiévaux, car le *Bon compagnon* date de 1215 ; secrétaires — des modes ou des dames — qui constituèrent au dix-septième et au dix-huitième siècle un des fonds principaux de la célèbre Bibliothèque bleue, alors que la civilisation restait essentiellement aristocratique ; et surtout manuels épistolaires du dix-neuvième siècle, premiers porteurs de modèles vraiment populaires, c'est-à-dire destinés au plus grand nombre, avant que l'exercice scolaire de la rédaction, sans les chasser, en prenne le relais : on regrettera d'ailleurs son absence ; elle coïncide avec le choix d'un premier dix-neuvième siècle, au détriment de celui qui nous aurait entraînés jusqu'au tournant du vingtième.

La place des fêtes

« Le Créateur, en faisant fuir le temps et en ramenant une nouvelle année, me rappelle naturellement celui qui est ici-bas pour moi une image visible de sa bonté et de son amour. Offrez-moi l'occasion d'exprimer hautement les vœux que j'ai formés chaque jour dans le secret de mon cœur. » Il est bien des manières de commenter ce condensé de modèle scripturaire pour l'an neuf. La plus simple, la plus évidente, se déploie sur le mode ironique : on lit alors de cette « prétendue simplicité », de ce « dérapage dans la grandiloquence ». Plus savamment, on peut rappeler la place de choix tenue par les fêtes dans cette écriture circulaire et en leur accordant large place, fût-ce à travers les démarches les plus formalisées, les manuels du siècle dernier soulignent cette culture quotidienne commune et ses étapes rituelles.

On s'interrogera encore sur ce que les modèles proposés aux enfants d'ouvriers et de paysans possèdent de spécifique au milieu ou de profondément intégrateur : telle est la tâche assumée ici par Jean Hébaud. On tentera enfin de comprendre les « deux manières de penser le rapport à l'écriture » : la désinvolture, caractéristique de ceux qui l'ont reçue en héritage, l'espoir de l'émancipation chez ceux qui, péniblement, par la copie et par l'école, en ont conquis la maîtrise. Un beau livre, celui qui nous permet d'avancer sur ce chemin.

Madeleine Rebérioux

(1) Marthe, Le Seuil, 1982 ; Emilie, Le Seuil, 1985 ; G. Breton, *Journal*, 1867-1871, Ramsay, 1985.
(2) M. C. Grassi, *Correspondances intimes (1700-1860), étude littéraire, stylistique et historique*, thèse de troisième cycle, université de Nice, 1985.

EN BREF

□ Fête du livre à Saint-Etienne. — La Fête du livre de Saint-Etienne se tiendra les 18, 19 et 20 octobre dans le cadre des journées « La Fureur de lire ». Elle réunira deux cent quatre-vingts auteurs et cent vingt éditeurs et proposera différents spectacles notamment autour d'Arthur Rimbaud. L'inauguration sera présidée par Jean Yardieu. Renseignements : 4 bis, rue de la Résistance, 42000 Saint-Etienne.
□ Poésie en Allier. — Le Festival de poésie du Haut Allier se déroulera du 24 août au 7 septembre autour du thème « A la recherche d'Arthur Rimbaud ». Renseignements : 3, place de l'Hôtel-de-Ville, 43300 Langeac, tél. 71-77-25-77.
□ Autour de Théodore de Banville. — Le Comité pour la commémoration du centenaire de la mort de Théodore de Banville offrira jusqu'en décembre à Moulins, ville dont le poète est originaire, de nombreuses manifestations à partir de son œuvre. Renseignements : 41, rue des Potiers, 03000 Moulins, tél. 70-20-25-96.

ART

L'avant-garde en graphiques

Qui est d'avant-garde en France ?
Les sociologues répondent. Étranges réponses

LES AVANT-GARDES

Actes de la recherche
en sciences sociales
N° 88, juin 1991, 52 F.

Depuis des années, un bruit funeste se répétait : les avant-gardes se meurent, les avant-gardes sont mortes. Les postmodernes ne se lassent pas d'annoncer et célébrer leurs funérailles, et peu d'artistes, hors quelques attardés qui lisent peu les magazines, osaient encore user du mot. Soudain, stupé et soulagé : un numéro paraît des très sérieux *Actes de la recherche en sciences sociales* intitulé sobrement « Les avant-gardes ». Saura-t-on enfin où elles en sont, où elles se dissimulent, dans quelle clandestinité héroïque elles préparent les prochaines révolutions de l'art ? On l'espère d'abord avec autant plus de ferveur que ce numéro historique s'ouvre sur un très long article, « Le champ des avant-gardes ».

Son auteur, Annie Verger, a procédé selon les méthodes de la science sociologique la plus exigeante. Pour commencer, elle a déterminé les trente-trois manifestations artistiques qui lui ont semblé les principales « instances de consécration » des trois dernières décennies. Comment s'y est-elle prise ? Elle ne l'explique guère. Il se pourrait qu'elle ait surestimé le rôle du Salon de Mai

et de celui de la Jeune Peinture, qui ont perdu de leur autorité dès les années 50. Mais n'importe. Il fallait choisir, elle a choisi.

De ce choix, elle a déduit la liste des cinquante représentants de l'avant-garde française contemporaine. Pourquoi cinquante ? Parce que c'est un chiffre rond sans doute. On imagine l'angoisse des peintres. Sont-ils ou non dans le panthéon esthétique déterminé par la statistique ? Ils y sont s'ils ont figuré un assez grand nombre de fois dans les « instances de consécration ». Ce système d'élection a une immense mérite : il évacue toute considération esthétique, toute préoccupation de valeur, toute question de théorie. Or rien de plus incertain ni de plus difficile que ces affaires de jugements artistiques. Les voici enfin clarifiés. Les chiffres, les irréfutables chiffres parlent : c'est assez. Que les artistes se taisent, que les critiques fassent silence, car la sociologie va parler à leur place.

Que dit-elle ? Que le représentant le plus autorisé de l'avant-garde en France est Jean Le Gac. Résultat logique puisque Le Gac a été l'artiste le plus acheté par les FRAC (1) à leurs débuts. S'il se vend mieux que les autres auprès des institutions spécialisées, son avant-gardisme se trouve automatiquement garanti. Vialat et Boltansky ne sont pas mal non plus, mais moins bien

que Le Gac tout de même. Soulages, Hantai ou Devade ne sont, en comparaison, que des seconds couteaux. Et Raysses ? Et Garousté ? Ils ne sont pas d'avant-garde. Existait-il même ? Pas pour Annie Verger, en tout cas.

Les Parisiens face aux Méditerranéens

On comprend que, si vivement lancée, l'enquêteuse ait poursuivi son effort. Non contente d'avoir déterminé qui était d'avant-garde, elle a voulu savoir comment l'art contemporain compte cinq sous-groupes : l'abstraction (4 représentants), le nouveau réalisme (5), la nouvelle figuration (18...), le concept (16), Supports-Surfaces (8). Donc la nouvelle figuration est 2,25 fois plus d'avant-garde que Supports-Surfaces. Autre découverte : ce « champ » est divisé en deux par l'antagonisme féroce qui oppose les Parisiens aux Méditerranéens. Preuve en est fournie par un très beau graphique, plein d'enseignements. Il en ressort que Philippe Sollers — bordelais — est indubitablement la figure dominante de l'avant-gardisme façon Côte d'Azur, que la galerie Maeght est plus ou moins proche du PCF et que la plus internationale des galeries françaises est la galerie

Iris Clert, qui a disparu depuis un quart de siècle.

On ne s'inquiéterait guère de ce travail s'il ne vérifiait à son insu l'incapacité de la sociologie comptable à traiter des questions esthétiques. Mesurant un goût moyen, autant dire des conformismes, elle substitue à l'intelligence de l'art le décompte des malentendus qui accompagnent sa création. Elle attribue le plus grand mérite à l'artiste le plus souvent cité. Elle répète donc le discours officiel, elle le renforce et lui décerne un brevet de vérité.

Cette contribution si instructive est accompagnée de quatre autres, d'une ambition plus réduite. Deux d'entre elles, par la qualité de l'information et la clarté de la démonstration, méritent la lecture. Daniel Grojnowski revient sur l'histoire du tableau peint par un âne avec sa queue qui fut exposé en 1910 au Salon des Indépendants et en tire des analyses précises sur l'attitude de la presse face à l'art moderne au début du siècle. Quant à Norbert Bandier, il décrit en détail les rapports troubles qui lièrent Man Ray et les surréalistes au cinéma. Tous deux ont fait, modestement, œuvre d'historiens. Juste et utile modestie.

Philippe Dagen

(1) Fonds régionaux d'action culturelle.

LETTRES ÉTRANGÈRES

Le « livre de lecture »
de Selma LagerlöfLE MERVEILLEUX VOYAGE
DE NILS HOLGERS-
ON A TRAVERS LA SUÈDEde Selma Lagerlöf.
Traduit du suédois
par Marc de Gouvenain
et Lena Grumbach,
illustré par Bertil Lybeck,
version intégrale.
Actes Sud, 640p., 250 F.« Qui donc, en Suède, ait un
jour cette idée et charmante ?
Quel fonctionnaire ? Quel éditeur
(...) de demander aux plus glo-Voyage dans sa version inté-
grale, alors qu'on ne connaissait
en France, jusqu'à présent, que
des versions ébréolées, « ampu-
tées d'un bon tiers » selon les
traducteurs. Voici donc resti-
tuée la description de villes,
de paysages qui nous men-
aient, le tout dans une très
belle édition enrichie de notes,
d'un glossaire éclairant les noms
de lieux, d'une carte pour suivre
l'odyssée de Nils, et surtout de
magnifiques illustrations, datant
de 1931, qui rappelleront à plus
d'un ancien enfant quelques
images profondément gravées
dans sa mémoire. Resurgiront

L'extraordinaire cortège du Vermland.

rieux écrivains un manuel pour
les écoles primaires ? », se
demandait Lucien Meury, en
1963, dans une préface au Mer-
veilleux Voyage de Nils Holgers-
son, « l'idée charmante » de
Selma Lagerlöf reçoit le prix
Nobel de littérature, - donner
naissance à un « livre de lecture »
destiné à faire connaître et aimer
leur pays aux chères têtes
blondes du royaume. Un livre de
lecture peu ordinaire toutefois,
puisque il fut bientôt adopté par
les écoles, et devint l'un des
ouvrages les plus populaires de
la littérature suédoise.

A tout tour, les éditions Actes
Sud ont eu « l'idée charmante »
de rééditer le Merveilleux

en même temps le parfum des
rochers moussus et des forêts pro-
fondes, les épopées des grands
lacs, les poésies des anecdotes
et légendes suédoises une
à une recueillies par Selma
Lagerlöf, l'extraordinaire
cortège du Vermland, tandis
qu'elle parcourait son pays pour
dessiner sa pittoresque épopée.

Et si vous voulez savoir ce qui
arrive à un garçon paresseux
qu'un tonnerre, un génie scanda-
nav, transforme en lutin et qui
survole le pays et la mer de
Suède jusqu'à la fin d'un jour,
il ne faut pas hésiter à ouvrir ce
long poème vibrant d'émotion
mais aussi d'humour, et à s'av-
der ainsi, d'un coup d'ailes, dans
le sillage des îles sauvages...

Florence Noiville

Apollinaire rêvé

Le Suédois Gunnar Harding propose
la première biographie onirique du « Mal Aimé »LA FABULEUSE EXISTENCE
DE GUILLAUME APOLLINAIRE
de Gunnar Harding.
Traduit du suédois
et postfacé par Jacques Oudin.
Climats, 76 p., 39 F.

Ancien batteur de jazz, fou de
Satie et de Stravinsky, Gunnar
Harding a traduit et introduit en
Suède Cendrars, Reverdy, Max
Jacob, mais aussi Apollinaire,
auquel il a consacré, depuis 1968,
une bonne partie de ses loisirs en
écrivant plusieurs versions de cette
Fabuleuse Existence de Guillaume
Apollinaire, superbe délire sur le
poète et magnifique poème en
prose.

Arthur Cravan, peu suspect de
sympathie excessive envers le beau
Guillaume, aurait apprécié de voir
celui-ci transformé en un héros de
casse et d'épée qui, à l'âge de trois
ans, fit sauter la banque au casino
de Monte-Carlo. En cinq chapitres,
tous plus surprenants les uns que
les autres, l'auteur nous propose la
première biographie onirique du
Mal Aimé.

Dans ce récit épique, on croise
Picasso en marin d'occasion d'un
bateau-lavoir amarré à l'horizon,

Blaise Cendrars aux commandes
du Transsibérien, le douanier
Roussier au fin fond d'une jungle,
Jean Cocteau en militaire anorexi-
que. Apollinaire « vit soudain que la
terre s'était remplie de rats et c'est
alors que la Première Guerre mon-
diale éclata ». Gunnar Harding évo-
que en quelques lignes clignantes la
folie des combats.

Apollinaire « prenait les trains en
marche alors que par centaines des
billets jaunes s'envolaient de ses
poches ». Une nuit d'ivresse à Lon-
dres, il vit la Vénus de Milo se jeter
par la fenêtre d'un train. Est-ce
pour cela qu'il fut mêlé au vol de la
Joconde ? Harding s'anime des
onze jours de prison de son héros
qui, quelques décennies plus tard,
criait « l'imagination au pouvoir »
tandis que des étudiants révoltés
s'emparaient de ses vers pour en
faire des feux de joie.

Toutes les amantes qui traversè-
rent les nuits du poète et peuplè-
rent ses poèmes sont ou rendez-
vous sous la plume enfiévrée de
Harding. D'ailleurs, « le jour où
Apollinaire mourut, cinq femmes
mécaniques allèrent sur le pont
Mirabeau semer l'eau de fleurs
en papier ».

Pierre Drachline

TOI AU MOINS
TU ES MORT AVANTde Chronis Missios.
Traduit du grec
par Michel Volkovitch.
Éditions de l'Aube, 243 p., 110 F.

LA SEPTIÈME DÉPOUILLE

d'Eugenia Fakinou.
Traduit du grec
par Marie-Claude Cayala.
Climats, 155 p., 39 F.

LE MAILLOT NUMÉRO 9

de Mebnis Koumandareas.
Traduit du grec
par Gisèle Jeanperin.
Éditions du Griot, 326 p., 130 F.

CORPS

poèmes
d'Elías Petropoulos.
Traduit du grec
par Frédéric Faure,
édition bilingue illustrée,
présentation
de Jacques Lacarrière.
Éditions du Griot, 125 p., 110 F.

L'HELICOPTÈRE

de Vassilis Vassilikos.
Traduit du grec
par Gisèle Jeanperin.
Éditions du Griot, 263 p., 125 F.

Tant de livres ont été écrits sur
les persécutions que les gens de
gauche ont subies en Grèce, de la
guerre civile à la fin de la dictature
des colonels, qu'on pouvait consi-
dérer que tout avait été dit sur le
sujet. La publication, en 1985 à
Athènes, du récit de Chronis Missios
a pourtant fait sensation. L'his-
toire de Missios n'est rien d'exception-
nel : arrêté pendant la guerre
civile à l'âge de dix-sept ans, il a été
condamné plusieurs fois à mort et
a passé au total une vingtaine d'an-
nées en prison. Ce qui est excep-
tionnel, c'est la façon dont il en
parle.

Missios n'est pas un écrivain.
C'est en prison qu'il a appris à lire,
en déchiffrant l'emballage des pro-
duits alimentaires. Mais il sait où il
a mal. Il écrit pour se débarrasser
du cauchemar de ces années noires
qui, à plusieurs reprises, semble
avoir menacé sa raison. Ce qui
rend bouleversant son témoignage,
c'est qu'il évoque les horreurs qu'il
a connues avec simplicité, avec
humilité, parfois même avec
humour.

Au début du livre, Missios se
trouve dans une cellule avec d'au-
tres condamnés à mort. Chaque
matin, les gardiens viennent cher-
cher celui qui sera exécuté. Ils ne le
designent pas tout de suite : ils font
semblant de chercher son nom
dans leurs papiers, ils prennent leur
temps. Ils finissent par dire : « C'est
Unité » et ils l'exécutent. Mais, à
l'entrée de la cellule, ils s'arrêtent :
« Eh bien non, disent-ils, on s'est

trompés »... et ils choisissent un
autre détenu. Vers la fin du récit,
dans une autre cellule, Missios
essaie de dormir au milieu d'une
bande de rats qui convoitent ses
orteils. Le matin, les rats s'enfuient.
Il en attrape un, non pour le punir,
mais pour essayer d'en faire son
ami, pour avoir quelqu'un à qui
parler. Le traducteur Michel Volkovitch
a parfaitement rendu en fran-
çais la vivacité du texte grec.

Dans un village
perdu

Eugenia Fakinou (sans lien de
parenté avec Zaris Fakinos, écri-
vain grec vivant à Paris), traduite
pour la première fois en français,
évoque le destin de deux paysannes
âgées vivant dans un village perdu
qu'aucun malheur n'a épargné : l'une
d'elles vit la tête de son mari,
décapité par les Turcs, flotter sur la
mer. On dirait que rien n'a bougé
dans ce village depuis l'Antiquité :
les deux femmes font du tissage,
elles s'entretenaient avec un chène,
elles ont des visions inspirées de la
mythologie. Parallèlement, l'auteur
raconte la vie à Athènes, de leur
enfance, jeune femme délaissée, cyni-
que, un peu vulgaire. Le contraste
entre ces deux univers, qui devrait
donner une force au roman, est si
excessif qu'en définitive il l'affai-
blit.

SOLSTICE

de Joyce Carol Oates.
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Raboinitch.
Stock, 246 p., 120 F.

Une amitié entre deux femmes,
une relation amoureuse et doulou-
reuse, intense et destructrice
au point de déchoquer sur de
cruels jeux d'influence et de
manipulation : tel est le thème de
Solstice, dernière construction
romanesque de la très prolifique
Joyce Carol Oates.

Deux femmes donc. L'une,
Sheila Trask, excessive et tortu-
rée, rongée d'angoisse entre deux
paradis artificiels. Est-ce cette
Sheila, peintre et veuve d'un
sculpteur célèbre, qui se cache
derrière l'initiale « S », destina-
taire et « unique inspiratrice » du
roman ? Sheila n'est pas exacte-
ment l'héroïne du livre, mais il
lui suffit de paraître, un soir,

Les éditeurs français ne font pas
toujours preuve d'une grande per-
spective dans le choix des textes
grecs qu'ils publient. On peut aimer
ou pas aimer Menis Koumandareas,
auteur populaire à l'écriture
plutôt académique. Le fait est que
son premier roman présenté au
public français, le Maillot
numéro 9, n'est pas son meilleur
livre. Il s'agit de l'ascension et de la
chute d'un jeune footballeur. L'au-
teur se tient à distance de son per-
sonnage : il rend compte de ses
déplacements, d'un stade à l'autre,
d'un hôtel à l'autre, d'un bar à l'autre,
de ses combats, mais ne nous
livre jamais ses pensées, ses secrets.
On ne sait pas ce qu'il éprouve
quand il marque un but ou quand
il se fait siffler par le public. On se
demande s'il aime réellement le
football.

Un quatrième auteur grec est tra-
duit pour la première fois : Elias
Petropoulos, qui a publié de nom-
breuses études en Grèce sur les pri-
sons, les cimetières, le langage des
homosexuels et surtout sur le rebetiko,
cette musique qui a fleuri
dans les ports grecs à partir des
années 20. Son intérêt pour les
faces cachées de la société grecque
a entraîné sa condamnation à une
peine de prison sous le régime des
colonels. Il vit à Paris depuis
quinze ans. Mais ce sont quelques-

uns de ses poèmes que le public
français est invité à découvrir. C'est
une curieuse poésie, qui a le goût
de la provocation, de la sentence,
de l'aphorisme, du paradoxe. Le
premier poème du recueil com-
mence ainsi : « Que voulez-vous :
une femme nue, c'est un spectacle
bien triste. »

On connaît bien, en France, Vas-
silis Vassilikos : une quinzaine de
ses livres ont été traduits, dont le
célèbre Z, paru, en 1967. Il fut
nommé directeur des programmes
de la télévision grecque par le gou-
vernement socialiste d'Andréas
Papandréou. Il a occupé ce poste
pendant trois ans : c'est cette expé-
rience qu'il raconte aujourd'hui. Il
explique comment une télévision
forte de plusieurs milliers d'emp-
loyés est incapable de produire un
programme digne de ce nom, com-
ment les décisions de la direction,
comme celle concernant l'achat
d'un hélicoptère, sont bloquées aux
échelons inférieurs. Comme beau-
coup de livres de Vassilikos, l'Helico-
ptère se situe à égale distance de
l'enquête journalistique et du
roman. Le personnage qui dit « je »
dans le livre ne semble pas avoir de
vie privée. On ne le voit jamais que
dans son bureau ou dans les cou-
loirs. On aimerait que Vassilikos se
livre un peu plus, surtout quand il
parle de lui-même.

Vassilis Alexakis

La passion de détruire

Joyce Carol Oates et la « mortalité »

dans une réunion mondaine,
pour subjuger la jeune et fragile
Monica Jensen, récemment
divorcée et nommée professeur
dans une école privée de Penn-
sylvanie. Après ses difficultés
familiales, Monica arrive comme
une convalescente. En Pennsylvanie,
où personne ne la connaît,
elle veut oublier le passé, guérir,
être aimée.

Un terreau idéal pour que ger-
ment, sous la plume experte de
Joyce Carol Oates, l'attraction, la
passion, le désir, la répulsion, la
haine, la fureur, qui, tour à tour,
envahissent et consomment ses
deux personnages. Cet
enchevêtrement de sentiments, ce
chaos intérieur dans lequel ces
femmes essaient vainement de
mettre de l'ordre, font écho aux
tolles de Sheila, à mi-chemin
entre l'action painting et l'expres-
sionnisme allemand : « Des traits
étranges inquiétants, des boucles
et des taches de couleur », et sur-

tout « des zones vides » qui pour-
raient figurer, chez l'une comme
chez l'autre, la peur viscérale de
la solitude, de l'abandon, de la
déchéance.

Comme d'habitude, Joyce
Carol Oates est à son aise dans
ces labyrinthes psychologiques où
le tension culmine, où la folie
affleure, où la mort se cache, de
page en page, derrière un rasoir
ouvert ou un flacon de médica-
ments. L'accident, la disparition,
le suicide, la chute : de livre en
livre réapparaît, comme une hal-
lucination, ce qui forme peut-être
le fil conducteur de tous ses
romans et de toutes ses nouvelles,
ce que l'auteur nomme la « mor-
talité ». « Je parle de la mortalité
et de rien d'autre. La mortalité,
c'est la seule chose qui m'obsède,
qui me terrifie, mais je ne par-
viens pas à la traduire dans mon
autre, mon esprit tourbillonnant à
toute vitesse, je ne le contrôle
plus... »

Florence Noiville

L'âme perdue d'Ivanov

Jeune poète futuriste en vogue à Moscou dans les années 20,
il mourut solitaire et oubliéLA DÉSAGRÉGATION
DE L'ATÔMEde Guergui Ivanov.
Traduit du russe
par J. Roche et D. Dumay.
Ed. Solin, 77 p., 30 F.

En 1958, à Hyères, dans une
maison de retraite, un vieillard
grabataire, « complètement
fêlé », s'éteignait. Il se nommait
Guergui Ivanov et sa mort passa
inaperçue. Plus personne ne se
souvenait du jeune poète futu-
riste qui tenait le haut du pavé à
Moscou, et moins encore de
l'émigré qui clamait dès 1922, à
Berlin, puis à Paris, sa haine du
bolchevisme avant de goûter à la
savour ambre de la misère, de
l'alcool, des drogues et de la
déchéance. Personne non plus ne
prête attention aux rares livres
qu'il publia : La Désagrégation de
l'atome (1938), le Portrait sans
ressemblance (1950), suivi du
Journal intime (1958).

Nine Berberova, qui avait
connu Ivanov, avant 1922,
éprouve un choc lorsqu'elle le
revit en 1949. Elle nous a laissé
ce portrait de l'écrivain : « Beau-
coup de gens se sentaient mal à

l'aise en sa présence lorsqu'il se
courbait jusqu'à la taille, avec son
melon, ses gants, sa canne, sa
pochette, son monocle, sa mince
cravate, ses cheveux brillants
séparés par une raie jusqu'à la
nuque, et cette légère odeur de
pharmacie qui se dégageait de sa
personne, et lorsqu'il effleurait de
ses lèvres la main d'une femme
tout en tirant ses mots en
zébrant, non plus en raison de
son défaut de naissance, mais
parce qu'il lui manquait des
dents. »

L'ombre
de Maldoror

L'âme perdue d'Ivanov ne
revêt jamais les défroques de
ces petits vieux prospères et res-
pectables qu'elle aspirait à sup-
primer. L'âme perdue d'Ivanov
était emprisonnée dans la cui-
rasse de sa solitude : personne ne
peut rien comprendre, personne
ne peut rien changer, clameur-elle :
« Mon frère Goethe, mon frère
conter, vous ignorez tous deux
ce que vous faites, et ce que la vie
a fait de vous. » L'âme perdue
d'Ivanov se gaussait de l'art, de la
création - où elle ne voyait

qu'une quête sans fin de non-
velles banalités. L'âme perdue
d'Ivanov était un seau à ordures
et elle ne rêvait que de s'accou-
pler avec des fillettes mortes.
L'âme perdue d'Ivanov était
inconsolable.

Alors, il ne restait plus qu'à
jeter sur le papier, cette âme, et à
se laisser griser par tous les vices
et à se laisser entraîner par l'om-
bre de Maldoror. Un exilé erre
dans le Paris des années 30.
« Enfoncé-toi dans les abîmes »,
lui commande son démon. Il
s'exécute. Et, comme il est poète,
il jette négligemment sur le
papier quelques impressions. Du
grotesque et du sublime. Mais il
n'est pas dupe. Il sait bien qu'être
assis au café, flâner dans les rues,
jeter un coup d'œil chez les
autres, « procure tout de même un
bien plus grand réconfort que
Madame Bovary ». Ivanov
présentait qu'une âme perdue est
souvent une âme damnée : c'est
le récit de cette damnation que
nous livre La Désagrégation de
l'atome. C'est bref, fulgurant,
inoubliable.

Roland Jaccard

La mort
d'Hans WeigelHans Weigel est mort le lundi
12 août dans sa maison près de
Vienna. L'écrivain autrichien
était âgé de quatre-vingt-trois
ans.

[Né à Vienne en 1908 dans une
famille de la grande-bourgeoisie
juive, Weigel, contraint de quitter
son pays après l'invasion nazie de
1938, a écrit à Zurich la plupart de
ses grandes œuvres - non traduites
en français, Barabara, l'Étoile
verte, la Symphonie inachevée, cri-
tiques virulentes, parodies grotesques
et impitoyables de la barbarie hitlé-
rienne. Revenu à Vienne en 1945,
Hans Weigel a été devenu une
véritable institution culturelle, sta-
ché à défendre l'identité de son
pays natal, aussi bien dans ses cri-
tiques littéraires ou musicales, d'une
verve souvent féroce, que dans ses
traductions - on lui doit notam-
ment celle des œuvres de Mödler
en allemand - ou dans ses essais
théoriques qui suscitèrent maintes
controverses ; notamment lorsqu'il
analysa, dans On ne peut pas en
parler calmement, les manifesta-
tions de l'antisémitisme en
Autriche. Hans Weigel était le der-
nier des Modernes intellectuels juifs
de Vienne.]

Disparition du critique
Gardner Davies. - Le critique
littéraire australien Gardner
Davies est mort à Paris le
1^{er} août 1991. Né en 1922, il
avait consacré son œuvre à
l'exégèse mallemaïenne. Ses
principaux ouvrages sont dispo-
nibles chez Corti.

Le chant du Rou...

Les Marsalis. Evidence

Vert

CULTURE

MUSIQUES

Le chant du Roussillon

Il suffit d'un maire fou d'opéra pour faire vivre un vrai festival dans une petite commune

ESTAGEL

de notre envoyé spécial

Siegfried Sarda est sans doute le seul jenne Catalan à porter ce prénom wagnérien. Un prénom choisi par son père, Antoine, maître communiste - «orthodoxe mais avec des nuances» - de la commune d'Estagel (Pyrénées-Orientales), 2 050 habitants, à quelques kilomètres de Perpignan, au creux de la vallée du Fenouillet, mais aussi conseiller général et surtout fou d'opéra. Ce professeur de collège de cinquante et un ans, qui avoue aimer le bridge autant que le lyrique, est une figure de sa commune et du département. Il est d'ailleurs le sujet central d'une fresque peinte sur le mur d'une annexe d'Estagel, mélange acrobatique de peinture grecque influencée par Delacroix et Gaudin.

Depuis qu'il est élu en 1977, toute l'action d'Antoine Sarda et de son équipe est vouée à la lutte contre l'exode rural, dans laquelle s'inscrit le festival. C'est une véritable aventure, surtout financière, et qui se renouvelle depuis neuf ans. Lorsque Antoine Sarda accède à la mairie d'Estagel - une des deux communes du département restées dans le giron communiste et qui accorde imperturbablement à chaque élection entre 35 % et 43 % de ses voix au PCF - il lance d'abord un journal, le *Travailleur alyan*, et relance la fête de section. «Si on ne la refait pas, on est plus con que le curé qui organise chaque année avec succès sa fête de l'unité», lance le maire à ses troupes, flânant ainsi leurs livres laïcardes.

Le festival naît en 1982, avec l'aide des coopératives de viticulteurs. Au programme, concerts de musique classique, opéras, théâtre etc. «Il s'agit de promouvoir la joie, la musique et la cité-du-roussillon-nillages, un vin qui n'a pas la place qu'il mérite et ne sert

souvent qu'à couper de grands crus», explique Antoine Sarda, pour qui la défense du pays passe aussi par celle de ses produits.

Mais le festival vivra jusqu'en 1986. Cette année-là, c'est le bicentenaire de la naissance de François Arago. Natif d'Estagel, le savant, ministre de la guerre et de la marine en 1848 et qui, à ce titre, enarbrait l'abolition de l'esclavage dans les colonies, est une gloire locale. C'est même un mythe, à l'opposé d'une autre célébrité de la commune, Monier, dit Simentof, membre de la bande à Bonnot, et que les Estagelois préfèrent oublier.

Les mines d'Arago

Estagel célèbre donc rituellement Arago. Celui-ci avait souscrit un emprunt destiné à organiser une manifestation dans son pays natal. La municipalité encaissa eaeore l'intérêt de cet emprunt, soit 11,90 francs par an. Chaque année, fin août, le grand homme est salué par un cortège de bandières, et des médailles sont décernées aux plus dires statos de bronze. Une vraie fête peñenne qui efface la fête de l'église. Un thuriféraire anonyme n'avait-il pas récemment tracé sur la statue cette phrase : «Dieu c'est Dieu, mais Arago, c'est plus que Dieu» ? La cérémonie de son bicentenaire a découlé la renommée d'Estagel, en attirant des membres de l'Académie des sciences, des scientifiques de l'Observatoire national, etc. Il a séduit badauds et médias locaux et fait office de «dédicace» pour le festival. Qui s'est récemment lancé dans la création et la production d'opéras.

Ainsi, l'an dernier, il y a eu la *Troisième Fugue* d'André Messiaen, à Perpignan, Carcassonne et Narbonne. Cette année, une exposition du photo-journaliste alsacien Alain Kaiser, «Eloge de la vieillesse», consa-

crée aux figurants de l'Opéra du Rhin, résultat de dix ans d'attention aux «sans-grades» de la rampe théâtrale, sort de fil conducteur au festival (1). Mais le morceau de roi, c'est *Lakmé*, de Léo Delibes, dans une mise en scène imaginative de Danielle Catala, qui donne à cet opéra-comique de la fin du dix-neuvième siècle une dimension politique sans gommer son aspect grandiloquent. Il y a eu également des concerts, du théâtre, dont *Le Mari de Marzi*. Car, selon la rumeur locale et la mise en scène d'Anne Clément, le compositeur de *Così fan tutte* serait mort non à Vienne mais à Estagel.

Désireux de conserver au festival son aspect grand public et d'y faire pleinement participer ses administrés, la municipalité avait fixé à 50 francs le prix du billet, pour les Estagelois. *Lakmé* a attiré un millier de spectateurs enthousiastes dont 60 % d'habitants de la commune. Et au total, 3 500 personnes ont assisté au festival. Dernière nouveauté, le conseil régional du Languedoc-Roussillon, présidé par Jacques Blanc (PR), a participé à hauteur de 150 000 francs en financement de *Lakmé*, qui a été repris au Palais des expositions de Narbonne, le 9 août, pour le Festival méditerranéen. Antoine Sarda est en discussion avec la municipalité de Saint-Céré (Lot). Il rêve déjà de la dixième édition de son festival : un opéra-rock avec le groupe catalan Agam, ou la création de l'une des œuvres d'Estienne Arago, l'un des frères du savant, qui fréquenta Garibaldi et ses Chemises rouges.

YVES-MARIE LABÉ

(1) L'intégralité des 101 photos en quadrin de cette superbe exposition ont été publiées dans *Etat de veille*, ouvrage édité par les éditions Ombres et par Alphacom, la junior entreprise du Centre universitaire d'enseignement du journalisme de Strasbourg (CUEJ), 10, rue Schiller, 67000 Strasbourg, 74 pages, 195 francs.

CINÉMA



«Espoir», d'André Malraux. Tourné en 1939 et interdit par la censure, le film fut couronné par le prix Louis-Delluc en 1945.

Les raretés de Panda Films

La collection vidéo de Panda Films avait été lancée, au début de cette année, avec quelques films chinois distribués en salles par la même société. C'est sa spécialité et elle n'y manque pas, ayant publié, au printemps, *La Terre jaune* de Chen Kaige, désormais un classique de ce cinéaste qui, sans être réellement dissident, a connu les attaques de la censure à Pékin et s'en est allé vivre aux Etats-Unis, en 1987 (1).

Mais Panda Films a sorti, en même temps, trois films très rares : *White Zombie*, tourné en 1932 par Victor Halperin, effrayante histoire de «mort vivants» dans les décors étouffants d'une hantise de studio et d'un étrange château gothique. Bela Lugosi incarne - avec une science de la composition qui semble relever de la magie - le maître des zombies et envoûte une jolie fille convoitée par un planteur. La mise en scène évoque l'atmosphère des romans noirs anglo-saxons du début du dix-neuvième siècle. *Louisiana Story*, dernière œuvre de Robert Flaherty (1948), est un hymne à la nature dans les bayous de Louisiane où un

jeune garçon, en familiarité avec l'eau, les arbres, les animaux, voit son univers dérangé par une guerre civile espagnole (ce n'est pas une adaptation de son roman), document extraordinaire à la fois sur les Maîtres de cette époque-là, idéologiquement concerné par la cause républicaine et sur les difficultés de ces combattants républicains qui allaient être vaincus par les franquistes : *Espoir* ne peut sortir qu'en 1945. La télévision l'a quelquefois repris. C'est toujours une surprise de le revoir (2).

JACQUES SICLIER

(1) Collection *Chin-Chin*, 159 F.
(2) Collection *Les Grands Films Classiques*, 164 F. Panda Films, 8, rue Pradier, 75019 Paris (tél. : 42-08-45-66).

Le cas Marsalis, l'évidence Bridgewater

Ouvert par le trompettiste, «Jazz in Marciac», dans le Gers, accueille la chanteuse, désormais à hauteur des plus grandes

Le trompettiste Wynton Marsalis n'a pas trente ans. Son pianiste de père, Ellis, a voulu ainsi rendre hommage à Wynton Kelly - histoire de parents et de familles. Son frère Branford s'est trioté un renom - pour le nom et le podium - c'était déjà fait - chez Miles Davis et chez Sonny Rollins. Wynton regarde ça de haut. Il partage avec les nouvelles stars de la Great Bleek Music cet air boudeur de manager en bureau qui se sait capable de gouverner le monde. Il n'ignore rien. Récemment, il a vu Louis Armstrong à Clifford Brown et même en-deçà. A quatorze ans il a interprété le concert de Haydn avec le New Orleans Philharmonic. Il a enregistré à la perfection Haydn, Hummel et Mozart. Les Marsalis sont originaires de la Nouvelle-Orléans. Ce n'est vraiment pas le genre chapeau melon, bretelles barbelées.

Wynton rejette en bloc l'image noire du jazz, le trafic blanc du «show-biz», les compromissions de son frère et le monde tel qu'il va. Il a du pain sur la planche. Cette révolte ombreuse devant laquelle on n'a cessé de s'extasier chez les autres (Mingus, Shepp, etc.) chez lui on la chipote.

Miles Davis le trouve mal embouché, question d'embouchure sans doute, et le vire de scène à Washington. La critique le trouve bougon, prétentieux, hautain. Il

s'est fait une réputation de mauvais coucheur avec un certain doigté. Il n'y a guère que le public qui l'aime. A cause de son doigté justement, de son embouchure, et de son génie. Wynton Marsalis n'est pas seulement intelligent, cultivé et technicien souverain dans tous les domaines de l'instrument, dans tous ses registres, dans tous les styles : il a aussi des idées sur la musique. Ça fait beaucoup. Ça fait trop. Ses idées nous dépassent. Elles ne sont pas à proprement parler en avance sur le temps, elles sont décalées, exagérées, incompréhensibles : nul ne sait cette célébration de l'ancien, de l'archaïque même (les origines du jazz) avec des moyens si modernes. Le tout présenté par un type qui a l'allure d'un astrophysicien nubélisable.

Ellis joue mieux que bien. Branford est un jeune homme de son temps, plutôt doué. Mais Wynton Marsalis est un cas.

Dee Dee Bridgewater n'en est pas un. La beauté lui va bien. Son père était trompettiste. Bridgewater, son ex-mari, également. Elle chante. Son trémolo est un modèle absolu du genre (Van Den Brink, Van de Geyn, Coccarrell). Dee Dee Bridgewater rayonne. Elle est en train de se porter à hauteur des plus grandes. Elle a quarante ans, l'âge où les chanteuses deviennent femmes.

FRANCIS MARMANDE
Dee Dee Bridgewater et Joe Pass (le 16). Stéphane Grappoli et Gerry Mulligan (le 16). Guepels et negro spiritus (le 17 et le 18). Tél. : 62-09-33-33.

PHOTO

Vertige du nombre

Un numéro de «la Recherche photographique» sur la pluralité et l'unité de l'image fixe

La Recherche photographique, revue dirigée depuis quatre ans par André Rouillé, a définitivement pris la place de *Photographies*. La preuve en est le dernier numéro consacré à la collection, et qui succède aux livraisons spéciales sur l'érotisme, la guerre et la famille.

Alternant les portfolios d'auteurs contemporains (Joan Fontcuberta, Paul den Hollander, Bernd et Hilla Becher), classiques (Fox Talbot, Atget, Le Gray) ou anonymes, ce numéro analyse sous ses aspects les plus divers une donnée essentielle de la photo : la reproduction, la multiplication, et donc la répétition par la série. Comme l'écrit en exergue André Rouillé : «Réplique exacte et facile à mettre en œuvre, la photographie a été accueillie comme un moyen pour autre et multiplier la vue, répondre au vertige suscité par la soudaine conscience de son ampleur.»

Des madelines de François Kollar à l'empilement de livres cadré par Jean-Pierre Sudre (1960), cumule,

rassembler, théoriser à foison une exigence à laquelle sacrifient nombre d'opérateurs. La tyrannie du pluriel (et son envers) : le culte du singulier) déploie sa logique interne sur un mode obsessionnel et fascinant, qu'il s'agisse de rues, de styles, des plumes blanches, de sa tête ou des deux mille gros plans d'un sexe féminin. L'acte photographique relève de la manie de la prolifération, répétable chez Atget, Sander, Nadar, le studio Harcourt, la FSA, Annette Messager et ses fragments d'organes, ou Bresson quand il invente chez Balzac ou Proust, le goût de la possession ou de la simple curiosité inspire la répétition photographique dans ses expressions les plus simples, telles que l'allumée familière et la projection de diagnostics, sans oublier la planche cubiste et le photomont.

Archiver, classer, ordonner, compiler, capter avec bousille, répondre à son désir infantile de savoir, de vouloir tout connaître et de tout posséder. Mais aussi à celui de colmater un vide, de reculer le temps, de lutter contre l'angoisse de la

ARTS

L'huile et la laque

Helmut Dörner exécute en virtuose des tableaux parfaitement muets. Bel exercice de style

C'est une balla chose qu'une œuvre limpide et immédiatement intelligible. A peine est-on entré dans les salles de la Galerie des Arènes, une ancienne banque alsacienne métamorphosée en lieu d'exposition, à peine a-t-on embrassé du regard les tableaux qu'y a suspendu Helmut Dörner, qu'une certitude poignante s'établit : Dörner fait la peinture la plus neutre et la plus propre à la fois qu'il se puisse concevoir. Il célèbre paisiblement l'alliance de la dérision moderniste et du décoratif vaguement kitsch. Rien ne lui serait plus désagréable que de laisser se former à la surface de son tableau une construction ou une

image susceptible, fût-ce allusivement, de suggérer une chose ou un symbole. Cet homme-là doit avoir horreur de professer une opinion ou d'éprouver une sensation - elles troubleraient sa sérénité glacée.

Quand il use de la géométrie, il la choisit répétitive et plate, système de lignes horizontales rangées en lignes parallèles ou regroupées faussement aléatoirement de pastilles rondes sur fond évidemment monochrome. La couleur n'évoque, il va sans dire, rien de naturel : roses chimiques, bruns opaques, gris métallisés ont seuls droit de cité. Pas de geste ni de touche non plus, car ces compositions muettes sont exécutées avec des laques, de sorte qu'elles sont lisses et si vitrifiées après séchage que la salle, ou le spectateur, se reflète sur elles. On se saurait aller plus loin dans l'exclusion du sujet, à moins d'en revenir aux miroirs qui furent chers à Paoletti et Pistoletti.

Les peintures à l'huile de Dörner relèvent d'une pratique inverse, mais également fondée sur le culte obsessionnel de la déception. Croûteuses, empâtées à grands coups de matière, balayées de coulures épaisses, craquelées par places, elles ressemblent à n'importe quel détail démesurément agrandi d'un Sauterne ou d'un Leroy. Le regard s'y promène le long d'arêtes et de stries de couleur durcie et se perd dans le magma des mélanges et des superpositions. Il n'y a ni repère ni signe grâce auxquels échapper à l'errance, errance voulue par l'auteur.

Ces exercices de silence forcé se fondent sur une tradition, celle de la peinture anti-picturale telle que Richter l'a développée et perfectionnée depuis un quart de siècle ou moyen de grandes toiles similaires, dérisoires berloquées de l'expressionnisme des années 50. Or Dörner fut assez longtemps l'élève de Richter. Un bon élève évidemment.

PHILIPPE DAGEN

La Recherche photographique, Collection Série, n° 10, éditée par Paris Audiovisuel, 120 pages, 75 F.

Galerie des Arènes, bd des Arènes, 30000, Nîmes. Tél. : 86-76-70-78. Jusqu'au 1^{er} septembre.

Saints limousins

LIMOGES

de notre correspondant

De l'incendie par la division SS Das Reich, le 10 juin 1944, de l'église d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne), où furent brûlés vifs quelques quatre cent cinquante femmes et enfants, la statue d'un saint local, Victorin, resta étrangement préservée. Cette œuvre du seizième siècle en bois polychrome est l'une des pièces les plus remarquables de l'exposition que le Limousin consacre à ses saints tutélaires : à Cussac (Haute-Vienne) : cinquante-trois statues, reliquaires et peintures du quinzième au dix-huitième siècle y démontrent une unité caractéristique, au-delà de la succession des styles, par une vigoureuse esthétique populaire.

La Limousine a toujours entretenu avec la religion des rapports compliqués. Ses rites restent marqués de pratiques païennes (culte de l'eau et des arbres). La région est devenue ensuite la terre d'élection d'un socialisme rural imprégné d'anticléricalisme. Pourtant, elle a gardé le culte des nombreux saints qui vécut dans une zone fortifiée et dont elle a fait des saints autochtones. Certains de première grandeur : Marcellin, l'évangéliste de la région, Valérie, le bon saint Eloi, Etienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grammont, Léonard, le protecteur des prisonniers de toute l'Europe chrétienne. D'autres à la sainteté moins célèbre et parfois moins certains : Alpinien, Auvant, Psalmet, Pardoux, Yrieix et plusieurs dizaines d'autres... La granit limousin ne se prêtait pas à la culture et l'architecture médiévale dans la région fut généralement progressive de rétables, panneaux peints, statues de bois ou de calcaire importées dont cette exposition rassemble quelques superbes exemples.

GEORGES CHATAIN

Saints limousins et marchois. Cussac (Haute-Vienne). Jusqu'au 26 août.

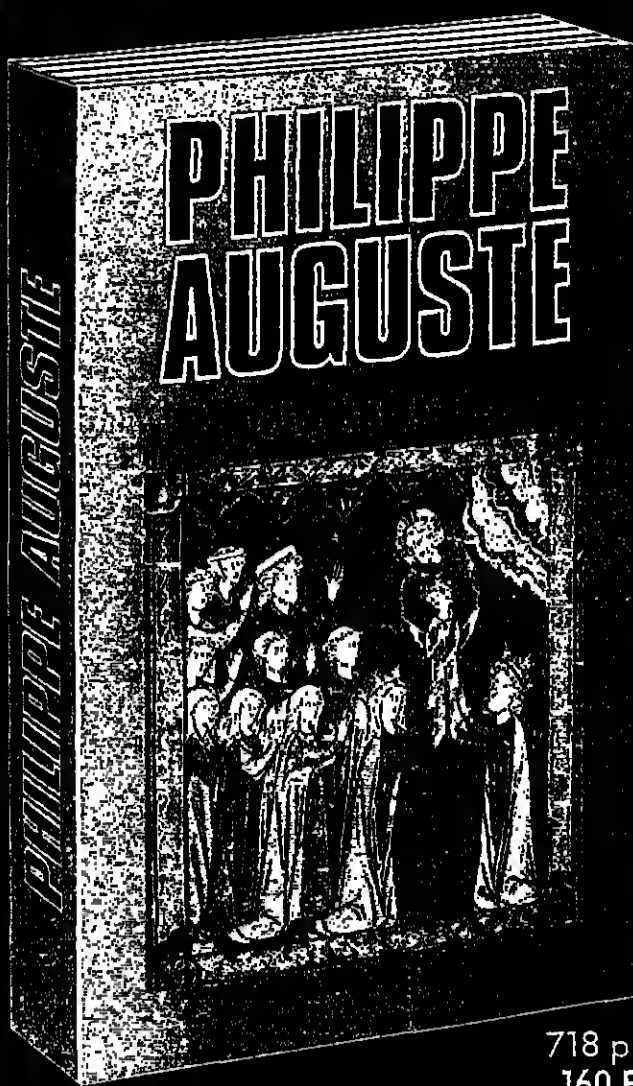
ite grec

assion de détruire

d'Ivanov

PHILIPPE AUGUSTE

L'objet du beau livre de John W. Baldwin c'est, comme le sous-titre le précise, le gouvernement de Philippe Auguste et la construction, par lui et sous son règne, des fondations du pouvoir royal français au Moyen Age...

718 p.
160 F

...Et cet État c'est celui qui est à l'origine de l'État moderne - objet aujourd'hui privilégié des recherches et des réflexions de maint historien européen. C'est dire l'importance que revêt pour l'histoire de la France, pour l'histoire de l'Europe, pour l'histoire de l'État, le livre de John W. Baldwin.

Préface de Jacques Le Goff

FAYARD

SPECTACLES

EXPOSITIONS

Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.J. et mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

ANDRÉ BRETON La beauté convulsive

Grande galerie - 5^e étage. Jusqu'au 26 août 1991.

COLLECTIONS CONTEMPORAINES

Musée - 3^e et 4^e étages. Jusqu'au 13 octobre 1991.

OASIS ET DÉSERTS D'EGYPTE

Photographies de Rudolf René Gehard. Galerie de la 3^e F. Jusqu'au 7 octobre 1991.

LA PHOTOGRAPHIE EN MIETTES I

Photographie lacérée, photographie altérée. Galerie du Forum, rez-de-chaussée. Jusqu'au 9 septembre 1991.

ALDO ROSSI PAR ALDO ROSSI

Galerie du Cci. Jusqu'au 30 septembre 1991.

SURRÉALISTES GRECS

Grand foyer. Jusqu'au 23 septembre 1991.

Musée d'Orsay

1, rue de la Harpe (40-49-49-14). Mar., ven., sam., dim. de 9 h à 18 h, jeu. de 9 h à 21 h 45. Fermé le lundi.

DESSINS DE CARPEAUX : LES ANNEES D'ITALIE (1896-1898)

Entrée : 27 F (entrée au musée). Jusqu'au 15 septembre 1991.

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-81-27). T.J. et mar. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 17 h 30, mar. jusqu'à 20 h 30.

EL LISITZKY

Entrée : 30 F. Jusqu'au 13 octobre 1991.

Grand Palais

Av. W. Churchill, pl. Clemenceau, av. G. Eisenhower.

JACQUES-HEIN LARTIQUE

(42-89-54-10). T.J. et mar. de 12 h à 19 h, jeu. de 12 h à 19 h. Entrée : 12 F. Jusqu'au 19 août 1991.

MUSÉES

SAMUEL BECKETT. Films et pièces pour la télévision. Galeries nationales du Jeu de paume, place de la Concorde (42-60-69-69). T.J. et mar. de 12 h 30 à 14 h et de 14 h 30 à 19 h, sam., dim. de 14 h 30 à 18 h, mar. jusqu'à 21 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 1^{er} septembre 1991.

LA BRIQUE À PARIS

Pavillon de l'Assemblée nationale, 21, boulevard Morand (42-76-33-97). T.J. et mar. de 10 h 30 à 19 h 30, dim. de 11 h à 19 h, jeu. de 10 h 30 à 19 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 25 août 1991.

CHEFS-D'ŒUVRE RETROUVÉS

Monet, Morisot et Renoir. Musée Marmottan, 2, rue Louis-Royal (42-24-07-02). T.J. et mar. de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 30 septembre 1991.

LA COULEUR DU TEMPS

PHOTOGRAPHIES DE LÉONARD MISONNE. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. et mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée au musée). Jusqu'au 16 septembre 1991.

DERRIÈRE LE RIDEAU

Décor et costumes de théâtre et d'opéra. Caisse nationale des monuments historiques, Hôtel de Sully, 82, rue Saint-Antoine (44-81-20-00). T.J. et mar. de 11 h à 19 h. Entrée : 18 F. Jusqu'au 15 septembre 1991.

JEAN DUBUFFET, LES DERNIÈRES

18 septembre 1991.

ANNÉES. Galeries nationales du Jeu de paume, place de la Concorde (42-60-69-69). T.J. et mar. de 12 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h, mar. jusqu'à 21 h 30. Entrée : 30 F. Jusqu'au 22 septembre 1991.

FLAURE. PEINTURE 1969-1990

Musée du Luxembourg, 18, rue de Valenciennes (42-34-26-96). T.J. et mar. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 27 août 1991.

HORST. 80 ans de photographie

Musée des arts de la mode, 109, rue de Rivoli (42-80-32-14). T.J. et mar. de 12 h 30 à 19 h, dim. de 11 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 9 septembre 1991.

LE MONDE SELON SES CRÉATEURS

Musée de la Mode et du Costume, Palais Galliera, 10, av. Pierre-I^{er}-de-Sicile (47-20-85-23). T.J. et mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée au musée). Jusqu'au 18 septembre 1991.

LA PHOTOGRAPHIE BELGE DES ORIGINES À NOS JOURS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. et mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée au musée). Jusqu'au 18 septembre 1991.

MARIO PRASSINOS. De l'atelier à la

décoration 1957-1985. Pavillon des Arts, 101, rue Rambuteau (42-33-82-50). T.J. et mar. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 22 septembre 1991.

PRIX NIEPCE 1991. PHOTOGRAPHIES DE JEAN-LOUIS COURTINAT

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. et mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée au musée). Jusqu'au 19 septembre 1991.

RENÉ-JACQUES. RÉTROSPECTIVE

Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. et mar. de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 25 août 1991.

LES STYLES DE BOUCHARD

Musée Bouchard, 25, rue de l'Yvette (46-47-63-46). Mar. et sam. de 14 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 14 septembre 1991.

TECHNIQUES DISCRÈTES. LE DESIGN MOBILIER EN ITALIE 1980-1990

Musée des Arts décoratifs, galerie d'acoustique, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.J. et mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 1^{er} septembre 1991.

CENTRES CULTURELS

AFFICHES ORIGINALES DES FILMS DE PASOLINI. Accoronto, 20, rue Cujas (46-33-86-86). T.J. et mar. de 12 h à 22 h. Jusqu'au 3 septembre 1991.

GUILLAUME APOLLINAIRE, SES LIVRES ET SES AMIS

Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Hôtel de Lamoignon - 24, rue Pavée (42-74-44-44). T.J. et mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 5 octobre 1991.

PROVINCES. 40 jeunes architectes

Insatiable français d'architecture, 6 bis, rue de la Harpe (46-33-90-30). T.J. et mar. de 12 h 30 à 19 h. Jusqu'au 25 août 1991.

PÉRIPHÉRIE

JOUY-EN-JOSAS. La Vitesse. Fondation Carier, 3, rue de la Manufacture (39-56-46-46). T.J. et mar. de 12 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 29 septembre 1991.

MEAUX. Hip-Hop D'été

Musée Bouchard, 25, rue de l'Yvette (46-47-63-46). T.J. et mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 14 h à 18 h. Jusqu'au 18 août 1991.

PONTOISE. Œuvres impressionnistes et post-impressionnistes des collections de la ville de Pontoise

Musée Pissarro de Pontoise, 17, rue du Château (30-38-02-40). T.J. et mar. et jours fériés de 14 h à 18 h. Jusqu'au 18 août 1991.

COMMUNICATION

Cathédrales cathodiques

Les télévisions révèlent leurs ambitions dans l'architecture de leur bâtiment

Ses milliards de fidèles en font le culte le plus suivi de la planète. Même s'il s'agit d'un culte à distance. Comment dès lors s'étonner que la télévision ait fait naître des cathédrales, des monuments à la gloire de l'éther et des ondes? De Moscou à Bahréïn, les maisons de la radio et de la télévision sont plus que des lieux fonctionnels où se concentrent salubres et géométriques du petit écran.

Carrefours de la distraction et de l'information, et donc du pouvoir, ou temples du business, leur topographie et leur architecture reflètent les cultures et les régimes, modèlent l'idée que les pays se font de leurs «boîtes à images».

Prenez la Gosteleradio moscovite. Deux gros blocs de bâtiments ternes, plantés de part et d'autre d'une avenue à l'écart du centre-ville. Il y faut monter petite échelle pour entrer, pour sortir, et même aux entrées, des immenses couloirs, qui renforcent la démesure de l'ensemble.

Jaillissant de cette grisaille, la grande tour effilée et annelée qui porte les antennes s'est agrandie le surnom de «seringue» d'injection idéologique au temps d'avant la perestroïka. A Varsovie règne la même froideur des années 30, dans une télévision d'État dotée des mêmes meubles de bois passe-partout, et logée dans de petits bâtiments à l'écart de la ville.

Rien ne destine la TVR, la Télévision Roumaine, à devenir un des hauts lieux de la révolution roumaine de décembre 1989. Dans un quartier résidentiel, au milieu des ateliers d'artistes du régime Ceausescu, elle dressa une haute tour de douze étages, flanquée de bâtiments plus bas, et entourée de parkings où des cars de télévision, asthmatiques coté depuis décembre 1989 les tanks des parachutistes. N'étaient les jardins sacrés, les cierges aux vitrines des affrontements et l'antenne parabolique flamboyant, qui permet la diffusion de programmes occidentaux, il serait difficile de la distinguer d'autres immeubles de bureau.

Les télévisions de l'Est n'ont pas l'apparence exotique de cet aspect camp retranché. A Madrid, la RTVE publique, les archives et la formation confiées à l'INA, l'antenne près de cet affreux bâtiment, la production médiatique doublement d'être cataloguée «en amour» de la télévision. Car les chaînes s'organisent autour du fleuve.

Antenne 2 a pris quartier rue Montaigne, comme si la gardienne du service public était un bon genre, malgré ses finances perdues, ne supportant que le voisinage des grands couturiers. M6 niche dans un immeuble du cours Albert-I^{er} surplombant la Seine, faisant de l'érotisme de ses locaux un argument pour ne pas voir sa taille et ses coûts grandir plus vite que son audience. L'antenne RFO abrite ses parfums d'outre-mer dans un charmant hôtel particulier du XVI^e arrondissement qu'entourent, à défaut de palmiers, les massifs d'un grand jardin.

FR3, vocation régionale oblige, se partage entre sa rédaction d'Île-de-France cours Albert-I^{er} et son siège de la Maison de la radio. A deux pas en amont, la Cinq est dirigée depuis l'immeuble de luxe du Pasty-Kennedy, même si la réalité de son programme est concoctée boulevard Pereire, dans un ancien garage. Quant à la SEPT, attendant de gagner les bords du Rhin et ses chaînes européennes, elle a trouvé juste à côté de la maison ronde un asile plus confortable que le quartier d'affaires du Front de Seine où elle avait d'abord affiché ses ambitions culturelles.

La course à la mer des télévisions parisiennes

Mais c'est en aval, là où le fleuve quitte Paris, qu'émerge du béton le nouveau visage urbain de la télévision, le double symbole de son entrée définitive dans l'ère commerciale (le Monde des 20-21 janvier). Rive droite, Bouygues achève de construire un immeuble couronné d'une tour ronde au sommet en dédité. Entourée de verre réfléchissant, TF1 oubliera que du Point-du-Jour la tour Montparnasse et l'historique rue Cognac-Jay.

Rive gauche, voilà Canal Plus.

Propriété à l'écart dans sa tour fonctionnelle du XVI^e, qui pourra bientôt étaler l'opulence que lui confèrent ses 3,3 millions d'abonnés dans le nouveau quartier de Javel. Entre les deux seules chaînes bénéficiaires du PAF coulent la Seine et les rivières. Mais ne murmure-t-on pas déjà qu'Antenne 2 et FR3 veulent reprendre de l'avance dans la course vers la mer, en célébrant leurs noces publiques ou du moins leur cohabitation à Boulogne ou à Bay-les-Moulineux?

décennies avec leurs séries inépuisables. Entre deux, les milliers de stations locales qui forment le socle du système, et leurs antennes aussi enracinées dans le paysage que les silos des grandes plaines.

Plus près de nous, la géographie comme les atours de dame télévision française offrent un condensé saisissant de trente ans de politique audiovisuelle. Et le regroupement amoncelé d'Antenne 2 et FR3 dans un même lieu n'est qu'une confirmation du parallélisme entre murs et structures dans le paysage médiatique national.

La forteresse éclatée de PORTF

L'antenne de la famille, c'est la bonne vieille maison ronde, guillenne en diable, fièrement plantée depuis 1963 sur les bords de Seine. Symbole du minimalisme triomphant de l'ORTF, celle des créateurs comme celle de l'information vers saillie, la lisse circulaire qui marquait sa distance au monde commun n'a pas disparu. Mais la forteresse, défilée sans avoir capitulé, s'est vidée avec l'écroulement de l'ORTF en 1974. La voilà ravivée au rang de haut-parleur, priée de ne plus se montrer, mais de causer, dans les micros de Radio-France, ou d'offrir un gîte au cousin de province FR3.

Côté technique, à la tour Eiffel et aux Bâtiments-Chaumont, vénérables porteurs d'antennes, s'est ajoutée en 1986 la tour de Roumainville. Seule concurrence au Sacré-Cœur pour le voyageur venant du nord-est de la capitale, les 150 mètres et les 7 000 tonnes de béton de cette tour sont le cœur du réseau qui irrigue jusqu'aux moindres vallées de France et de Navarre.

Quant à la production de PORTF, regroupée dans la SEP, après une longue étape aux Bâtiments-Chaumont, elle poursuit son exil vers l'Est en rejoignant à Bry-sur-Marne la relève des archives et la formation confiées à l'INA. Antenne 2, près de cet affreux bâtiment, la production médiatique doublement d'être cataloguée «en amour» de la télévision. Car les chaînes s'organisent autour du fleuve.

Antenne 2 a pris quartier rue Montaigne, comme si la gardienne du service public était un bon genre, malgré ses finances perdues, ne supportant que le voisinage des grands couturiers. M6 niche dans un immeuble du cours Albert-I^{er} surplombant la Seine, faisant de l'érotisme de ses locaux un argument pour ne pas voir sa taille et ses coûts grandir plus vite que son audience. L'antenne RFO abrite ses parfums d'outre-mer dans un charmant hôtel particulier du XVI^e arrondissement qu'entourent, à défaut de palmiers, les massifs d'un grand jardin.

FR3, vocation régionale oblige, se partage entre sa rédaction d'Île-de-France cours Albert-I^{er} et son siège de la Maison de la radio. A deux pas en amont, la Cinq est dirigée depuis l'immeuble de luxe du Pasty-Kennedy, même si la réalité de son programme est concoctée boulevard Pereire, dans un ancien garage. Quant à la SEPT, attendant de gagner les bords du Rhin et ses chaînes européennes, elle a trouvé juste à côté de la maison ronde un asile plus confortable que le quartier d'affaires du Front de Seine où elle avait d'abord affiché ses ambitions culturelles.

La course à la mer des télévisions parisiennes

Mais c'est en aval, là où le fleuve quitte Paris, qu'émerge du béton le nouveau visage urbain de la télévision, le double symbole de son entrée définitive dans l'ère commerciale (le Monde des 20-21 janvier). Rive droite, Bouygues achève de construire un immeuble couronné d'une tour ronde au sommet en dédité. Entourée de verre réfléchissant, TF1 oubliera que du Point-du-Jour la tour Montparnasse et l'historique rue Cognac-Jay.

Rive gauche, voilà Canal Plus.

Propriété à l'écart dans sa tour fonctionnelle du XVI^e, qui pourra bientôt étaler l'opulence que lui confèrent ses 3,3 millions d'abonnés dans le nouveau quartier de Javel. Entre les deux seules chaînes bénéficiaires du PAF coulent la Seine et les rivières. Mais ne murmure-t-on pas déjà qu'Antenne 2 et FR3 veulent reprendre de l'avance dans la course vers la mer, en célébrant leurs noces publiques ou du moins leur cohabitation à Boulogne ou à Bay-les-Moulineux?

MICHEL COLONNA, D'ISTRIA

Le Monde

ABONNEMENTS VACANCES

Vous n'êtes pas abonné : Renvoyez-nous le bulletin ci-dessous, accompagné de votre règlement par chèque ou par Carte bleue.

Vous êtes déjà abonné : Vous n'avez aucun supplément à payer pour que le Monde vous suive en vacances, partout en France métropolitaine. Renvoyez-nous simplement le bulletin ci-dessous sans oublier d'indiquer votre numéro d'abonnement.

DURÉE	FRANCE	ÉTRANGER* (voie normale)	Nbre de n°
2 semaines	115 F	185 F	13
1 mois	170 F	270 F	26
1 mois	210 F	310 F	26
2 mois	330 F	520 F	52
3 mois	460 F	790 F	78

* TARIF PAR AVION, NOUS CONTACTER AU : (1) 48-60-32-90

« LE MONDE » ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beurvois-Méry 94852 Ivry-sur-Seine

Attention : la mise en place de votre abonnement vacances nécessite un délai de 10 jours.

• VOTRE ABONNEMENT VACANCES : DURÉE

du _____ au _____

• VOTRE ADRESSE DE VACANCES :

NOM _____ PRÉNOM _____

N° _____ RUE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ PAYS _____

• VOTRE RÈGLEMENT : ☐ CHÈQUE JOINT ☐ CARTE BLEUE

• N° CS _____

Expire à fin _____ Signature _____

• VOTRE NUMÉRO D'ABONNÉ (si vous êtes déjà abonné) _____

Sur minitel 3615 LEMONDE code ABO

dans la c

La Bundesbank

Le groupe français BNL
va supprimer 1 500

ÉCONOMIE

BILLET

Le scandale de la Bank of Credit and Commerce International et ses développements politiques

Abominable industrie !

Soucieux de réhabiliter les métiers de l'industrie, le gouvernement de M^{me} Edith Cresson a du pain sur la planche. En commandant au cabinet CCA une étude sur l'image de l'industrie auprès des jeunes de 15-17 ans, les dirigeants de la puissante organisation patronale, l'UIMM (Union des industries minières et métallurgiques) ne s'attendaient sans doute pas à un tableau mirifique. Imaginaient-ils cependant que leur activité suscitait une telle répulsion dans les nouvelles générations ?

Pour l'échantillon réduit d'élèves de troisième et de seconde qui a été interrogé, le monde industriel est « sale, sans intérêt et plein de dangers ». Les métiers que l'on y exerce sont « durs, lourds et laborieux », et effectués dans « un univers sale, bruyant, de bleu de travail et de casque ». Cruelle déconvenue ! L'importance d'une activité qui représente 20 % du PIB (contre 35 % pour les services marchands), mais dont on redécouvre le rôle déterminant dans la compétitivité des pays les plus avancés, n'est - c'est le moins que l'on puisse dire... - pas vraiment perçue. Les responsabilités en sont partagées. Les gouvernements qui se sont succédés depuis le début des années 80 ont, certes, réussi à convertir les Français au monde de l'entreprise, entend-on fréquemment. Mais cette révolution culturelle a-t-elle été de côté le secteur manufacturier. Faut-il s'en étonner ? Bernard Tapie, le figure emblématique que se sont choisis les Français pour incarner leur attirance nouvelle pour l'entreprise, vient de prouver, avec l'affaire Adidas, qu'il avait peu de goût pour le métier peu flamboyant d'industriel.

Les suppressions d'emplois à répétition, annoncées depuis bientôt trois mois par les groupes phares de l'industrie (Michelin, Renault, Boux, et aujourd'hui DMC) n'encourageaient évidemment pas les parents à diriger leurs enfants vers des activités qui semblent extrêmement vulnérables, si ce n'est dépeçées.

La réforme de l'apprentissage présentée comme le grand chantier de M^{me} Cresson doit, en partie, remédier à cet état de chose. Mais il faudra du temps pour faire évoluer les mentalités...

CAROLINE MONNOT

« L'affaire de la BCCI s'inscrit dans la campagne américaine contre le Pakistan » nous déclare M. Ejaz Ul Haq, ministre du travail, fils de l'ancien président

Depuis le début du scandale de la Bank of Credit and Commerce International (BCCI), le 5 juillet, plusieurs journaux anglo-saxons ont établi un lien direct entre la banque, fondée par un Pakistanais, et les efforts attribués au Pakistan pour sa doter de l'arme nucléaire.

La ministre américaine de la justice a demandé l'extradition du général pakistanais en retraite, M. Inam Ul Haq, arrêté le 11 juillet en Allemagne, et recherché aux États-Unis pour infraction à la législation sur les exportations.

ISLAMABAD

correspondance

« L'administration américaine a suspendu, en octobre 1990, son assistance annuelle au gouvernement d'Ismaïl à la suite de nouveaux soupçons sur le programme nucléaire pakistanais. Pensez-vous, comme certains responsables ici, que les accusations lancées par la BCCI au Pakistan sont les prolongements d'une même campagne déclenchée par les États-Unis ? »

« Absolument. Ils veulent nous mettre à genoux, nous pousser à abandonner nos principes et nous forcer à un compromis. Nous avons toujours dit que notre programme de technologie nucléaire était pacifique. Chacun dans ce monde y a droit. C'est une science. Tout être humain, tout pays indépendant doit pouvoir acquérir la connaissance scientifique à condition de rester dans certains paramètres. »

« Je suis favorable à de bonnes relations avec les États-Unis, comme nous en avons eu dans le passé (...). Mais la suspension de la coopération, juste pour mettre le Pakistan au pied du mur. J'ai dit récemment à des congressistes américains : ne nous poussez pas trop loin, car il nous sera difficile de revenir (...). C'est important pour la démocratie, sinon, un jour, quelqu'un sera obligé de dire : fais-le (la bombe) même si on ne l'a pas. »

« Je connais ce pays et sa culture. Les sentiments anti-américains sont vifs aujourd'hui. Israël a la bombe, l'Afrique du sud, l'Inde et certains pays européens aussi : tout le monde l'a. Vous voulez nous distinguer des autres. Si les Américains ont l'intention d'imposer quoi que ce soit au Pakistan, qu'ils le fassent sur une base régionale. L'Inde dispose d'une capacité militaire dix ou vingt fois supérieure à celle du Pakistan. Aucun président, aucun premier ministre pakistanais ne peut se permettre de lâcher quoi que ce soit de manière unilatérale. »

« Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que l'affaire de la BCCI s'inscrit dans une campagne américaine contre le Pakistan ? »

« La façon dont ces auditions sont conduites au Sénat américain. Trois heures de télévision par jour avec des gens qui parlent du programme nucléaire pakistanais et des relations entre la banque et mon père, le président Zia. Rien n'a été prouvé (...). Ils font tout leur possible pour montrer que cette banque faisait quelque chose de mal au Pakistan. »

Son avocat au Pakistan a démenti toute relation avec la BCCI. D'autres ressortissants pakistanais ont été inculpés à New-York, en particulier M. Agha Hasan Abedi, le fondateur de la banque, que la presse américaine a étroitement lié à l'ancien homme fort du Pakistan, Mohammed Zia Ul Haq, disparu, il y a trois ans, dans un mystérieux accident d'avion.

Le fils aîné de l'ancien président, M. Ejaz Ul Haq (sans lien de parenté avec le général arrêté en Allemagne), le fondateur de la BCCI, a déclaré :

« Votre père connaissait-il M. Abedi, le fondateur de la BCCI ? »

« Je ne démens pas que mon père connaissait Agha Hasan Abedi. Il l'appréciait pour son travail humanitaire. Par exemple, cette organisation de développement Global 2000 et aussi le travail de recherche ici (...). Oui, M. Abedi avait des relations avec le président Zia, mais il en avait aussi avec Jimmy Carter, qui avait l'habitude de voyager dans l'avion personnel d'Abedi. M. Kohl, le chancelier allemand, voyageait aussi dans l'avion d'Abedi. Ce sont les leaders des deux plus puissants pays du monde. Je ne crois pas qu'Abedi ait rencontré jamais le président Zia ou Jimmy Carter. Mon père le voyait une ou deux fois par an au maximum. »

« D'après vous, pourquoi la BCCI s'est-elle effondrée ? »

« Ayant treize ans d'expérience à la Bank of America dans le Golfe, je peux vous dire que la BCCI n'était pas dirigée de manière professionnelle. Mais je n'aurais jamais pensé que des dirigeants auraient pu faire de tels erreurs, en rémunérant les dépôts à un taux supérieur à celui du marché. Par exemple, lorsque la Bank of America payait 8 %, la BCCI payait 9,25 %. Je utilisais à

mes clients : vous faites une erreur. Vous déposez vos fonds dans une banque qui vous rémunère plus, parce qu'elle prend aussi plus de risques lorsqu'elle prête votre argent. Certaines personnes, qui avaient des relations avec M. Abedi, ont bénéficié de davantage de prêts qu'elles ne méritaient (il s'agissait de clients communs à la BCCI et à la Bank of America, NDLR). Lorsque vous prêtez de l'argent, vous devez vous assurer que la personne est solvable. Mais c'était un « come show ». Si la banque de tel ou tel individu revenait à Abedi, il avait automatiquement ses faveurs. »

« Entretenez-vous des relations avec M. Abedi ? »

« Je le connaissais personnellement, mais c'était formel. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, au Royaume-Uni une ou deux fois, et lorsqu'il venait au Pakistan. Mais je n'ai jamais parlé de la BCCI avec lui. »

« On dit que la BCCI a prêté de l'argent au gouvernement pakistanais. »

« C'est vrai, mais il n'y a rien de mal à cela. Le Pakistan emprunte sur le marché et la BCCI a fait des offres à plusieurs reprises, mais je pense que d'autres banques, comme la Bank of America, la Chase et la Citic ont davantage prêté que la BCCI. A Bahrein, les banquiers islamiques ont souvent fait de meilleures offres que la BCCI (...). Je ne pense pas cependant que l'on puisse dire que la BCCI était une banque pakistanaise. Peut-être avait-elle plus d'affaires ici que d'autres banques. Je n'en suis pas sûr. »

« Avez-vous pressenti l'effondrement ? »

« Il y a toujours eu des jalouses (...). J'ai vu la chose arriver et je savais que cela n'aurait pas de fin. Il y a cinq ou six ans, lorsque la banque était à son apogée, je voyais la façon dont elle menait ses affaires (...). Personne ne connaissait Swaleh Naqvi [l'homme qui a pris la relève de M. Abedi en 1988 lorsque ce dernier a eu une série d'attaques cardiaques]. Nous savions tous que lorsque M. Abedi s'en allait, la banque aurait beaucoup de mal à survivre, parce que tout était fondé sur ses relations personnelles. »

« Je me souviens d'un riche client que j'essayais d'attirer à la Bank of America. Un jour, il m'a dit : « Que ferez-vous pour moi en échange ? » J'ai répondu : « Une bonne gestion et la sécurité pour votre argent ». Il a décliné mon offre expliquant : « Je suis un millionnaire. Ce qui me plaît à la BCCI c'est que, lorsque je vais à Londres, on me traite comme un millionnaire ».

Propos recueillis par GAD SUTHERLAND.

La réunion du conseil de l'institut d'émission allemand

La Bundesbank augmente ses taux d'intérêt

Réuni jeudi 15 août dans la matinée sous la présidence de M. Helmut Schlesinger, le conseil de la banque centrale allemande a décidé un resserrement de la politique monétaire outre-Rhin, en arrêtant une nouvelle augmentation de ses taux directeurs. Un relèvement de l'escompte de 0,5 % à 7,5 %, et probablement du lombard de 9 % à 9,25 %.

« Ce qui est bon pour le mark est bon pour l'Europe » : telle est la réaction habituelle des responsables allemands lorsqu'on les accuse de mener une politique monétaire à contre-courant de celle des grands pays industrialisés.

Il y a quelques mois, le président de la Bundesbank, M. Karl Otto Pöhl, avait réagi aux « critiques acerbes » exprimées par la presse française à la suite d'une hausse des taux à Francfort, en déclarant : « Le succès de notre politique dépend de ce que nous ne pouvons pas être tout à fait

fausse. » Il ajoutait que « la stabilité des prix en Allemagne est une condition essentielle du bon fonctionnement du SME, et c'est donc l'intérêt de nos partenaires. »

Etayant les affirmations de M. Pöhl, le professeur Schatz de l'Institut für Weltwirtschaft de Kiel (IWF), rappelle qu'au cours des trois ou quatre dernières années, la France a elle aussi adopté un objectif de stabilité des prix aussi fort, sinon plus fort, que celui de l'Allemagne. Paris est donc mal venu, selon lui, de critiquer la Bundesbank. Et puis, souligne-t-il, les pays devraient obéir avant tout à leurs propres intérêts, et l'Allemagne a suffisamment « payé » le rôle de locomotive de l'économie mondiale qu'elle ne doit pas se laisser pousser à la fin des années 70 : les prix avaient brusquement augmenté sans effet particulier sur l'activité des pays voisins.

À entendre ces arguments, les accusations portant sur l'égotisme allemand pourraient paraître vaines ou infondées. Encore faudrait-il que la politique économique menée à Francfort soit inattaquable. Si la

Bundesbank choisit depuis trois ans de renchérir fréquemment le crédit, c'est sans doute parce que ses dirigeants ont appris à ne pas prendre de risques inutiles en matière d'inflation, depuis déjà longtemps. Or la hausse des prix en Allemagne a deux causes traditionnelles : les taux de change (un mark faible renchérit le coût des importations du pays) et les coûts salariaux. La parité actuelle du mark vis-à-vis du dollar ne soulève pas de problème majeur en ce moment, mais les salaires, eux, continuent de progresser rapidement.

En outre, depuis un an, une nouvelle source d'inflation, plus préoccupante que les deux premières, est apparue : l'absorption de la RDA, qui a considérablement déséquilibré les finances publiques. Au lieu de modifier immédiatement la politique budgétaire en conséquence (de fortes dépenses de dépenses nouvelles par l'emprunt, avant de se résoudre à augmenter les impôts).

Que l'Allemagne durcisse le crédit par pure orthodoxie monétaire peut se comprendre. Qu'elle le fasse en raison d'un mauvais dosage de politique économique, voilà qui est plus difficilement acceptable par les autres pays industrialisés. Quelques experts allemands en ont conscience. « La politique monétaire allemande est déjà très restrictive. Ce qu'il faut changer, c'est la politique budgétaire », déclare le professeur Hinkel de l'université de Bielefeld. Selon lui, l'attitude des responsables monétaires, qui imposent des taux d'intérêt élevés, revient à faire payer une partie du coût de la réconciliation aux étrangers.

Il ne sera donc pas surprenant que les partenaires européens de l'Allemagne réagissent mal au nouveau durcissement du crédit. La plupart d'entre eux, même, depuis plusieurs années, des politiques monétaires saines et pratiquent une grande sagesse salariale. A l'axiome « ce qui est bon pour le mark est bon pour l'Europe », ils pourraient répondre que ce qui, à court terme, est bon pour la monnaie allemande, ne l'est pas forcément pour la santé de l'économie allemande, donc pour celle de l'Europe.

FRANÇOISE LAZARE et LUDWIG SIEGEL

Nouvelle affaire de faux certificats de dépôt

La Banque industrielle du Japon est à son tour impliquée dans un scandale financier

Le nouveau scandale de faux certificats de dépôt reconnu le 13 août par la coopérative de crédit Toyo Shinkin d'Osaka (le Monde du 15 août) ébranle l'une des plus prestigieuses institutions financières nipponnes, la Banque industrielle du Japon (BIJ), dont le président pourrait être amené à démissionner.

TOKYO

de notre correspondant

La fraude porte sur une somme de 2,5 milliards de dollars (environ 15 milliards de francs) prêtés par la Banque industrielle du Japon (BIJ) et différents organismes sur la garantie de treize certificats de dépôt, falsifiés par un employé d'une petite banque d'Osaka, Toyo Shinkin. Le bénéficiaire de ces prêts est une certaine M^{me} Nui Onoue, propriétaire de restaurants et boîtes de nuit à Osaka, connue pour ses activités spéculatives et comme pour ses liens probables avec la pègre. Plusieurs « parrains » d'Osaka fréquentaient ses établissements dans le quartier nocturne de Minami.

La fameuse « mama-san » d'Osaka, soixante et un ans, a été arrêtée, mardi 13 août, ainsi que le directeur de la filiale de la Toyo Shinkin à l'origine des faux certificats. Une troisième personne, directeur du sixième organisme de crédit au consommateur du Japon, Daishippan, impliqué dans l'affaire, a également été arrêtée.

M^{me} Onoue, qui appartient à Mikkyo, l'une de ces nouvelles sectes qui pullulent au Japon, s'était lancée dans la spéculation dans les années 60. En novembre dernier, elle déclarait à un journal japonais qu'elle avait commencé à spéculer en Bourse pour suivre un « commandement de Dieu ».

Pour rassurer les clients de Toyo Shinkin, la banque centrale a annoncé qu'elle était prête à lui avancer plusieurs dizaines de milliards de yens. Perplexe devant la faiblesse des contrôles de la direction de la Toyo Shinkin (qui ont laissé les faux certificats de dépôt remis à M^{me} Onoue représenter quasiment la totalité des dépôts), un fonctionnaire de la Banque

centrale devait déclarer à la presse : « Nous ne pouvons qu'espérer que cette faiblesse n'est pas le propre de tous les organismes financiers du Japon. Mais nous ne pouvons pas en être certains... »

Une « flambeuse »

Autre sujet de perplexité : la Banque industrielle du Japon, l'une des plus prestigieuses institutions financières du monde, qui a jusqu'à présent fait preuve d'une attitude « aristocratique » à l'égard des différents scandales affectant des banques qu'elle ne considérait pas de son rang, se trouve à son tour au cœur de la tempête. La BIJ est connue en outre pour les liens étroits qu'elle entretient avec le ministère des finances, dont la surveillance sur les pratiques des maisons de titres, comme sur celles des banques, semble avoir été pour le moins lâche. En prêtant directement cent milliards de yens à M^{me} Onoue, et deux cents milliards par le biais de filiales, la BIJ s'est déparée de sa politique traditionnelle de prêts à long terme à l'industrie. Pourquoi ?

M^{me} Onoue était en fait l'un des plus gros actionnaires de la BIJ : avec sa fortune, elle avait acquis ces dernières années les actions de plusieurs des plus grandes banques du Japon, comme de NTT, le géant des télécommunications nipponnes. Bien que M^{me} Onoue ait été connue comme une « flambeuse », on dit qu'elle vendait et achetait certains jours en Bourse plus d'un million d'actions, soit 10 % du volume des transactions -, la direction de la BIJ a apparemment fait passer les liens personnels qu'elle entretenait avec la « mama-san » d'Osaka avant d'autres considérations.

Avec les prêts qui lui furent consentis par la BIJ, M^{me} Onoue a acheté massivement en automne 1989 des actions du groupe des chemins de fer privés Tokyu. Précisément au moment où, pour servir les intérêts du « parrain » de la pègre de Tokyo, Susumu Ishii, les cours montaient en flèche, probablement à la suite de manipulations des cours par la grande maison de titres Nomura...

PHILIPPE PONS

La crise du secteur textile

Le groupe français DMC va supprimer 1 500 emplois

Les restructurations n'en finissent pas dans l'industrie textile. Le dossier VEV-Prouvost - provisoirement ? - réglé, le numéro un du textile français, DMC (Dolfuss-Mieg et Cie), qui figure parmi les leaders mondiaux de l'impression des tissus, connaît à son tour une vigoureuse restructuration de ses activités. Le groupe a annoncé, mercredi 14 août, qu'il allait supprimer 1 500 emplois sur les 14 285 que compte DMC.

La nouvelle est d'autant plus retentissante que le groupe dirigé par M. Julien Charlier semblait avoir pu faire l'économie de mesures drastiques et faisait même figure de rescapé dans un paysage textile plutôt tourmenté. Chargeurs, par exemple, numéro deux de la profession, a dû procéder,

depuis 1988, à de multiples restructurations de sa branche textile. En mai dernier, il annonçait encore 300 suppressions d'emplois, après avoir taillé dans le vif tout au long de l'année 1990 un long élan supprimés, par exemple, chez Roudière.

Dans un communiqué très discrètement publié dans le quotidien financier la Cote Desjosses du 14 août, DMC justifie les mesures arrêtées par l'effondrement brutal de ses bénéfices au premier semestre 1991. Une chute, explique le groupe textile, imputable à une conjoncture exécrable. A 37 millions de francs, le résultat net du groupe textile, sur les six premiers mois de l'année, enregistre une baisse de 75 % par rapport aux 147 millions de francs réalisés sur

la même période de l'année précédente. A 4,59 milliards de francs, les ventes consolidées accusent un repli de 24 % au premier semestre.

Très peu d'indications sont données sur les activités, les sites et les filiales touchés par le plan de restructuration. Les unités du groupe dans l'hexagone seraient relativement épargnées, laissant entendre chez DMC.

Ces mesures devraient conduire à une remise en cause de la politique de croissance que les dirigeants souhaitent engager à partir de l'année 1992. Une politique, en particulier dans les tissus imprimés et la toile Jean Baud de gamme. En 1990, le groupe DMC s'était recentré sur ses activités à plus haute valeur ajoutée, en cédant ses intérêts dans les tissus écrus et le fil à tricoter.

ÉCONOMIE

Le Parlement danois approuve la construction d'une liaison pont-tunnel avec la Suède

COPENHAGUE

de notre correspondante

Mercredi 14 août, à l'issue d'une brève session extraordinaire, les députés danois ont ratifié, par 117 voix contre 42 et 20 abstentions, la convention signée, le 23 mars, entre les gouvernements de Copenhague et de Stockholm (le Monde du 26 mars), prévoyant la construction d'une «liaison» pont-tunnel, rail-route dans la partie la plus large (18 kilomètres) du détroit du Sund qui sépare les deux royaumes. Le projet, déjà approuvé par le parlement danois et dans un climat d'agressement et de confusion. Le texte adopté ouvre d'ailleurs la porte à d'éventuelles modifications de la maquette retenue.

Pendant le débat, qui a duré plus de cinq heures, des groupes d'opposants, armés de pancartes hostiles et certains déguisés en dioumaux, manifestaient sous les fenêtres de la salle des séances. Dans l'hémicycle, leurs porte-paroles officiels ont fait valoir qu'ils n'étaient pas contre le principe d'une liaison fixe à travers le Sund et qu'ils étaient prêts à accepter un tunnel (simple ou double), mais que, selon tous les experts, un pont constituerait un danger pour l'environnement et un handicap pour le trafic maritime.

Les édiles de Malmö, d'où doit partir le pont du côté suédois, ont félicité, mercredi soir, avec une partie de la population, la «bonne nouvelle du feu vert danois». Tous espèrent que cet événement per-

mettra à leur cité, très touchée économiquement ces dernières années, de remonter la pente. Pour le maire de cette ville «ce pont devrait devenir un pôle d'attraction pour les touristes comme la tour Eiffel l'a été pour Paris pendant cent ans».

Les uns et les autres ne semblent pas avoir mal pris les récents propos d'un ancien ministre danois des transports, M. Arne Melchior, qui s'était écrit en approuvant la signature de l'accord : «Le Danemark va enfin, grâce à cette liaison, retrouver ses provinces perdues» (il s'agit de la Scanie, du Halland et du Blekinge annexés par la Suède au dix-septième siècle, au lendemain d'une terrible défaite danoise).

C. O.

La production industrielle britannique a progressé de 0,2% en juin

La production manufacturière en Grande-Bretagne a progressé de 0,2% après correction des variations saisonnières - en juin. Malgré cette hausse inattendue (les analystes attendaient une baisse de 0,2%), la production est en baisse de 6,3% par rapport à juin 1990. La production industrielle totale, qui tient compte de l'énergie, a fait un bond de 3% en juin, par rapport à mai : celui-ci s'explique par l'extraction pétrolière, qui a

été forte du fait de la fin des travaux d'entretien de plates-formes en Mer du Nord, et aussi par les effets retardés de la forte demande de l'été, due à la rigueur de l'hiver. La reprise de juin peut signifier que la récession en Grande-Bretagne touche à sa fin, mais la Confédération de l'industrie britannique estime que la production industrielle pourrait encore baisser pendant deux mois.

MARCHÉS FINANCIERS

NEW-YORK, 14 août ↓

Léger tassement

Wall Street n'a pas été radouci, mercredi, à l'approche de la fin de la semaine. Après avoir enregistré une progression en séance, la grande bourse américaine a reperdu tout le terrain initialement gagné, et même un peu de plus. L'indice Dow Jones, à la clôture, a perdu 1,11 point, soit 0,11%, pour se situer à 3 036,87, soit un gain de 3 005,36 en baisse minime de 3,58 points (-0,11%). Le bilan de la journée est toutefois resté positif. Sur 2 088 valeurs traitées, 883 ont monté, 697 ont baissé et 508 n'ont pas varié.

Les investisseurs ont été pris un peu entre deux feux. Ils ont en effet apprécié, d'un côté, que la hausse de l'inflation pour juillet (-0,2%) avait été moins élevée que prévu, de l'autre, que les ventes de voitures pour la première semaine de juillet d'août avaient été supérieures à celles de la même période de l'année dernière (-0,8%). Seul aspect positif de cette situation : vu la faible hausse des prix de détail, la réserve fédérale peut, si elle le veut, assouplir un peu ses conditions de crédit. La fera-t-elle ? En attendant, au vu du comportement de Wall Street, les analystes font la cote de la bourse suivante : le marché d'été son-

ensemble progressé davantage que les valeurs du Dow Jones, ce qui paraît étonnant, car les titres les plus importants ont un potentiel de croissance meilleur que les valeurs vedettes, apparemment surévaluées. L'activité est restée assez forte avec 155,88 millions de titres échangés contre 211,88 millions la veille.

VALEURS	Cours du 13 août	Cours du 14 août
Alcoa	88 5/8	87 1/2
AT&T	38 7/8	38 1/8
Bear	46 1/2	46 7/8
Chase Manhattan Bank	21 1/4	21 1/2
La Bourse de New York	41 7/8	41 7/8
General Electric	37 1/4	37 1/4
IBM	73 1/4	73
General Motors	38 5/8	38 1/8
Standard & Poor's	38 5/8	38 1/8
IBM	98 5/8	98 1/2
ITT	39 5/8	39 7/8
Johnson & Johnson	68 5/8	68 1/2
Merck	88 3/4	87 3/4
Pharmacia	143 1/8	137 1/2
United Technologies	21 1/2	21 1/2
United Technologies	22 1/2	22 1/2
Veritas Corp.	56 1/8	56 3/4

TOKYO, 15 août ↓

Rechute

Après s'être écartée vingt-cinq heures, la bourse a fait sa répercussion jeudi 15 août au Kabuto-cho. Timidement d'abord, avec un effacement de 0,3% à mi-parcours. Plus franchement ensuite, jusqu'à la clôture, l'indice Nikkei s'est effondré à la cote 23 018,88 avec une perte de 374,82 points (-1,6%).

Selon les professionnels, des ventes à terme sur l'indice et options ont pesé sur les cours. Les investisseurs craignent à nouveau un relâchement des taux d'intérêt. Avec les inévitables retombées des scandales de toute sorte, «il est vraiment

impossible de travailler correctement dans ces conditions», faisait remarquer un gérant de portefeuille. L'activité a été un peu plus soufflée avec 220 millions de titres échangés contre 180 millions la veille.

VALEURS	Cours du 14 août	Cours du 15 août
Nikkei	23 018,88	22 644,06
Yamaha	1 040	1 010
Daewoo	1 520	1 470
Canon	1 520	1 470
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420
Hitachi	1 450	1 420

Le Monde

Edité par le SARL Le Monde

Comité de direction :

Jacques Lesourne, gérant directeur de la publication
Bruno Frappet, directeur de la rédaction
Jacques Gail, directeur de la gestion
Manuel Lucbert, secrétaire général

Rédacteurs en chef :

Jacques Amalric, Jean-Marie Colombani, Robert Solé
(adjoints au directeur de la rédaction)

Thomas Ferenczi, Philippe Harman, Jacques-François Simon

Daniel Varnet

(directeur des relations internationales)

Anciens directeurs :

Hubert Beuve-Méry (1944-1989), Jacques Fauvet (1989-1990)
André Laurens (1982-1989), André Fontaine (1989-1991)

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :

15, RUE FALGUIÈRE 75001 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : 40-65-25-99

ADMINISTRATION :

1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : 40-65-30-10

PRESSE

EN BREF

La parution de l'hebdomadaire *Bourse* à nouveau perturbée. Dix mille exemplaires de l'hebdomadaire *Bourse* ont été détruits dans l'imprimerie Roto de la Plaine-Saint-Denis par un commando d'ouvriers de la CGT du Livre, qui ont emporté également les films et plaques servant à l'impression. Cette action fait suite à la destruction de 26 000 exemplaires de l'hebdomadaire, lancée en mai dernier par M. Nicolas Miguet, auquel la CGT reproche de n'avoir pas respecté ses engagements (le Monde du 15 août).

L'Étudiant lance un bimensuel destiné aux jeunes diplômés. Le groupe L'Étudiant (chiffre d'affaires 300 millions de francs) qui édite notamment le mensuel *L'Étudiant* lance en octobre une nouvelle publication, le bimensuel *JD* (comme «jeunes diplômés»), destinée aux titulaires d'un diplôme bac+4. Tirée à 45 000 exemplaires, vendue uniquement sur abonnement (230 francs l'an), cette publication de seize pages devrait aider le futur cadre à la recherche d'un emploi, d'un stage ou d'une formation complémentaire, en lui fournissant adresses, dates de concours, offres diverses ainsi que des témoignages de professionnels. Le projet est également le fruit de la recherche d'un emploi, d'un stage ou d'une formation complémentaire, en lui fournissant adresses, dates de concours, offres diverses ainsi que des témoignages de professionnels.

M. Maxwell contrôle 70% du quotidien israélien *Ma'ariv*. M. Robert Maxwell vient de porter à 70% sa participation dans le quotidien israélien *Ma'ariv*, avec l'accord de l'éditeur et des autres actionnaires. L'homme de presse britannique avait fait son entrée dans la presse israélienne il y a deux ans, en prenant 30% de *Ma'ariv*. Fort de sa nouvelle position, M. Maxwell a commencé à nommer ses hommes à la tête du quotidien conservateur, en perte de vitesse depuis une dizaine d'années, et largement dépassé par son grand concurrent *Yedioth Aharonoth*.

Création de l'Association des journalistes du développement local. L'AJDL (association des journalistes du développement local) est née. Elle a pour vocation d'encourager et de soutenir les thèmes de l'aménagement du territoire, la décentralisation et le développement local en France et en Europe. Le bureau de l'association est présidé par Philippe Pujas, rédacteur en chef adjoint de la *Tribune de l'Expansion*. La première réunion de travail, vendredi 20 septembre, portera sur la comptabilité publique.

AJDL, 80 bis, rue Lacourbe, 75011 Paris. Tél. : 40-56-97-34.

1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991
3	18	27	37	49	58	68
12	18	20	24	28	32	36

Le Monde

Edité par le SARL Le Monde

Durée de la société : 10 ans, à compter du 10 décembre 1944

Capital social :

620 000 F

Principaux associés de la société :

Société civile

«Les rédacteurs du Monde»

«Associations Hubert-Beuve-Méry»

des lecteurs du Monde

Le Monde-Entreprises

M. Jacques Lesourne, gérant.

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

CARNET DU Monde

Décès

M. Daniel Baudart, Et ses filles, Lucile et Axelle, M. et M^{me} Georges Vautier, M. et M^{me} Albert Baudart, M. et M^{me} René Chanteloup, M. et M^{me} Jean Baudart, Et leur fille, Julie, Ainsi que toute la famille, ont la douleur de faire part de décès de

M^{me} Daniel BAUDART, née Françoise Pascale Vautier, survenue le 10 août 1991, à l'âge de quarante-sept ans, munie des sacrements de l'Eglise.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale, en l'église de Saint-Lambert-des-Bois (Yvelines), le 14 août.

20, rue du Jardin-de-la-Brosse, 78470 Saint-Lambert-des-Bois.

M^{me} Aïnnik Cohen, son époux, Frédéric, son fils, Carine, Michel et Jessica Lalloux, ses enfants, M. Roger Cohen, le docteur André Cohen, ses frères, Les familles Cohen, Serbon, Lalloux, Bouchoz.

ont la douleur de faire part du décès du docteur Georges Elie COHEN, survenu le 13 août 1991, à l'âge de soixante-huit ans.

L'inhumation aura lieu au cimetière de Bagneux, le 16 août, à 14 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

57, rue de Rennes, 75006 Paris, 41, rue Mazarine, 75006 Paris.

PARIS EN VISITES

VENDREDI 16 AOUT

«Tombeaux célèbres du Père Lachaise», 10 h 30 et 14 h 15, porte principale, boulevard de Ménilmontant (V. de Langlade).

«Sept des plus vieilles maisons de Paris», 10 h 30, métro Hôtel-de-Ville, 2, rue des Archives (Paris autours).

«La Grande Arche et le quartier de la Défense», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«L'Opéra, centre de la vie mondiale de la fin du dix-neuvième siècle», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Musée d'Orsay», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Musée d'Orsay», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Versailles, la cité du Roi», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Pyramide, égypte et Grand Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

«Le Louvre», 11 heures et 14 h 30, métro RER, sortie 1 (C. Made).

La Société des américanistes a le profond regret de faire part du décès de

M. Henri LEHMANN, vice-président de l'association,

survenu le 3 août 1991.

M. Bernard Vincens et M^{me} Irène Lelièvre,

M. François Vincens, Le docteur Monique Vincens, ses enfants,

Emmanuel, Aurélie, Nathalie et Noémie, ses petits-enfants,

Ses parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès de

Lucienne VINCENS, née Valentin,

le 8 avril 1991, dans sa soixante-dix-septième année.

Les obsèques ont eu lieu le 10 août, à Salgues (Aveyron).

Cet avis tient lieu de faire-part.

Anniversaires

Il y a cinquante ans disparaissait dans la tourmente nazi

Henri BURDO,

âgé de quarante-huit ans.

Il y a vingt ans, son petit-fils,

Gérard Henri AQUENIN,

était tué sur la route des vacances, à l'âge de vingt-deux ans.

En leur mémoire, nous continuons.

Anne, Roland, Yves Laurent Aquenin.

Pompes Funèbres Marbrerie

CAHEN & C^{ie}

43-20-74-52

MINITEL par la 11

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :

15, RUE FALGUIÈRE 75001 PARIS CEDEX 15

Tél. : (1) 40-65-25-25

Télécopieur : (1) 40-65-25-99

Tél. : 206.788

Reproduction interdite de tout article, sans accord avec l'administration

PRINTED IN FRANCE

Recommandations sur les microfilms et index du Monde au (1) 40-65-25-33

Administration :

1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX

Tél. : (1) 40-65-25-25

Télécopieur : (1) 40-65-30-10

Tél. : 261.311F

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 347

ISSN 0395-9377

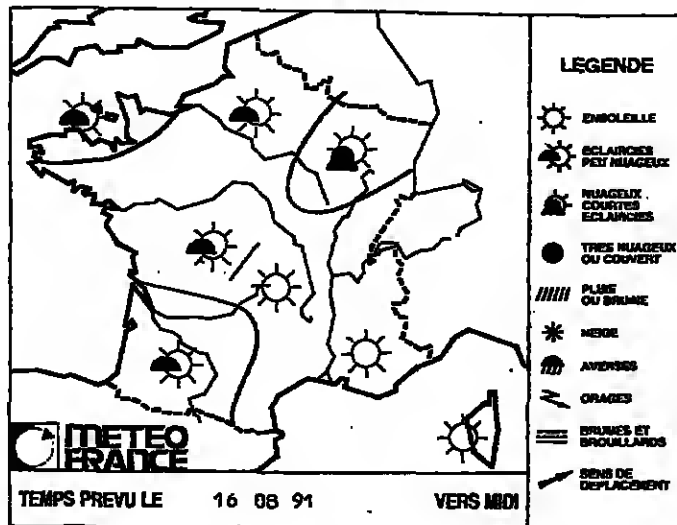
ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX. Tél. : (1) 40-65-32-90

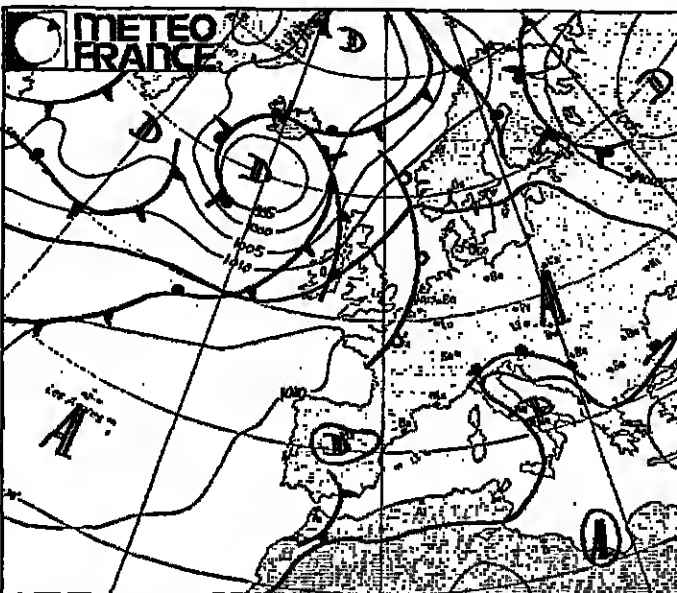
TARIF FRANCE SUISSE-BELGIQUE AUTRES PAYS</

MÉTÉOROLOGIE

Prévisions pour le vendredi 16 août 1991
Ensoleillé

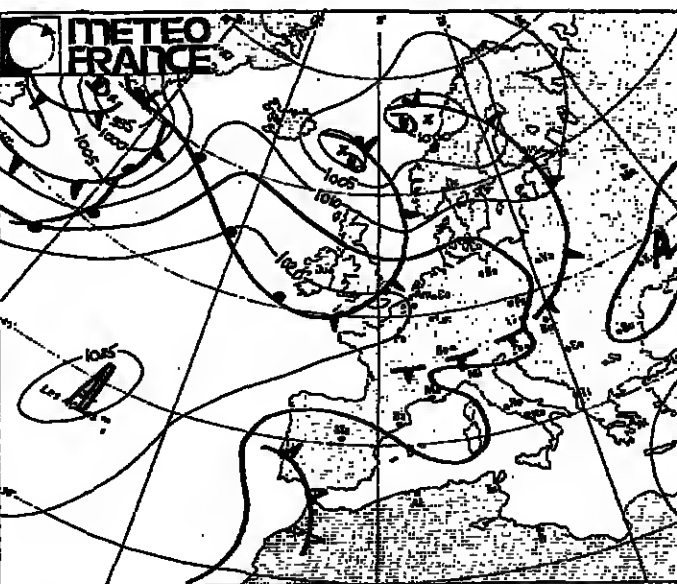


SITUATION LE 15 AOÛT 1991 A 0 HEURE TU



Samedi : temps lourd l'après-midi au Nord. Au nord de la Loire, le début de matinée sera brumeux et un peu gris mais le soleil fera de belles apparitions. L'après-midi, le ciel se couvrira de nuages de plus en plus épais, de la Normandie au Nord, puis du Bassin parisien aux Ardennes. Des ondées se produiront en fin d'après-midi près des côtes de la Manche. Plus au sud, des passages nuageux alternent avec des éclaircies, du la moitié sud du pays, le soleil brillera généralement. Les températures maximales varieront peu, autour de 14 degrés à 16 degrés généralement, et de 17 degrés à 20 degrés sur les régions méditerranéennes. L'après-midi, les températures s'élèveront entre 21 degrés et 24 degrés sur les régions côtières de la Manche, et de 25 degrés à 31 degrés ailleurs, du Nord à la Méditerranée, localement 34 degrés à l'intérieur de la Provence.

PRÉVISIONS POUR LE 17 AOÛT 1991 A 12 HEURES TU



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé
Valeurs extrêmes relevées entre le 14-8-1991 18 heures TU et le 15-8-1991 à 6 heures TU

FRANCE			ÉTRANGER		
ALGER	28 18 D		ALGER	31 17 D	
BARCELONE	24 14 C		AMSTERDAM	22 10 D	
BORDAUX	24 14 C		ATHÈNES	—	
BRESCIA	31 18 D		BANGKOK	33 25 P	
CARIN	24 14 C		BELGRADE	28 17 D	
CHERBOURG	22 10 N		BERLIN	25 15 N	
CLERMONT-FR.	31 17 D		BUDAPESTE	24 15 D	
DJON	32 17 D		COPENHAGUE	21 10 N	
GRANVILLE	22 10 N		DAKAR	30 26 N	
LILLE	25 16 N		DJIBOUTI	29 26 D	
LIMOGES	30 18 D		GENÈVE	30 16 D	
LYON	32 20 D		HONGKONG	31 28 D	
MARSEILLE	32 20 D		ISTANBUL	31 25 D	
NANTES	28 14 D		JERUSALEM	31 17 D	
NICE	27 21 D		LA CAIRE	37 26 D	
PARIS-MONT.	29 18 D		LAS VEGAS	35 15 D	
PAU	30 19 C		LONDRES	26 14 C	
PERPIGNAN	32 22 N		LOS ANGELES	29 10 C	
RENNES	28 15 C				
ST-ETIENNE	31 18 D				
STRASBOURG	28 15 D				

TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heures légales moins 2 heures en été ; heures légales moins 1 heure en hiver.
(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles :
▷ signalé dans « le Monde radio-télévision » ; ◻ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 15 août

- TF 1**
- 20.40 Feuilleton : La Vengeance aux deux visages. (11^e épisode) Interrogatoire sentimental. Année 1977.
- 22.15 Variétés : Bonjour les 70.
- 23.15 Documentaire : Histoires naturelles. Les Marins de Saint-Pierre. À bord du Météor.
- 0.10 Journal et Météo.
- A 2**
- 20.45 Documentaire : La Planète miracle. Saison, la grande migration. Les égarés du désert.
- 21.30 Cinéma : La Femme secrète. ■ Film français de Sébastien Grail (1986).
- 23.00 Magazine : Les Arts en soleil.
- 23.05 Journal et Météo.
- 23.25 Variétés : Sylvie Vartan en concert à Sofia.

- FR 3**
- 20.40 Cinéma : Cargaison dangereuse. ■ Film américain de Michael Anderson (1959).
- 22.20 Journal et Météo.
- 22.40 Téléfilm : Piège à minute. Persécution par téléphone. Déjà diffusé.
- 0.15 Musique : Carnet de notes. Quand le bien-aimé revient, de Dalayrac, par Brigitte Laffont et Françoise Tillard.
- CANAL PLUS**
- 20.30 Cinéma : Bienvenue à bord. ■ Film français de Jean-Louis Leconte (1990).
- 21.45 Flash d'informations.
- 21.50 Cinéma : Cyborg. ■ Film américain d'Albert Pyun (1989). Avec Jean-Claude Vandermine, Deborah Fitcher, Vincent Klyn.

- 23.15 Cinéma : Gagner ou mourir. ■ Film américain de Savage Steve Holland (1991). Avec John Cusack, David Ogden Stiers, Diane Franklin.
- 0.50 Cinéma : La Croisière rose. Film français classé X, de Burd Tranbaree (1990).
- 2.05 Sport : Snooker. Clark-Spencer.
- LA 5**
- 20.45 Téléfilm : Les Enfants de la nuit. Un enfant fait une fugue et se retrouve dans les bas-fonds de New-York.
- 22.20 Divertissement : Chevalier et Laspalès.
- 23.10 Divertissement : Spécial drôles d'histoires.
- 23.30 Sport : Cyclisme. Championnats du monde sur piste de Stuttgart. Résumé.
- 0.05 Journal de la nuit.

- M 6**
- 20.35 Téléfilm : Affaire de cœur. Un journaliste spécialisé dans les problèmes sentimentaux.
- 22.30 Cinéma : Hécatée, maîtresse de la nuit. ■ Film franco-allemand de Daniel Schmid (1992). Avec Bernard Giraudeau, Laurell Hutton, Jean Ruffet.
- 0.15 Six minutes d'informations.
- 0.20 Série : Câlins d'abord.
- 0.45 Boulevard des clips.
- 2.00 Rediffusions.
- LA SEPT**
- 21.00 Documentaire : Contes et Légendes du Louvre.
- 21.15 Documentaire : Pictus. De Marie Binet.
- 21.35 Magazine : Dynamo. Spécial Grande-Bretagne.

Vendredi 16 août

- TF 1**
- 13.35 Cinéma : Les Nuits... l'émulsion. Film franco-allemand de Stano (1996).
- 15.05 Série : Chapeau melon et bottes de cuir. Club Dorothée vacances.
- 16.00 Série : Texas Police.
- 17.25 Feuilleton : Riviera.
- 18.10 Série : Une famille en or.
- 19.05 Feuilleton : Santa Barbara.
- 19.30 Jeu : La Roue de la fortune.
- 19.55 Divertissement : Pas folles les bêtes.
- 20.00 Journal, Météo et Tapis vert.
- 20.40 Jeux : Intervilles 91.
- 20.45 Beauséjour-Bar-le-Duc.
- 22.35 Série : Les Professeurs.
- 22.35 Mouton à longue portée.
- 23.30 Documentaire : La Passion selon Jean-Paul II.
- 0.25 Journal et Météo.
- A 2**
- 13.40 Feuilleton : Falcon Crest.
- 14.30 Série : Le Retour du Saint.
- 15.20 Série : Privée de choc.
- 16.10 Série : Ordes de dames.
- 17.00 Magazine : Giga.
- 18.05 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 18.35 Série : Maguy.
- 19.30 Série : Questions de charme.
- 19.30 Feuilleton : Des jours et des vies.
- 20.00 Journal et Météo.
- 20.45 Jeu : Les Clefs de Fort Boyard.
- 21.50 Série : Palace.
- 22.45 Cinéma : The Last Tango in Paris. ■ Film français de Claude de Givray et François Truffaut (1981). Avec Christian de Tillière, Rocco Barreto, Jacques Balutin.
- 0.10 Magazine : Les Arts en soleil.
- 0.15 Journal et Météo.

- FR 3**
- 13.30 Amuse 3 vacances.
- 14.40 Série : Justiciers et hors-la-loi.
- 15.30 Feuilleton : La Conquête de l'Ouest.
- 16.20 Magazine : 40^e à l'ombre de la 3.
- 18.30 Jeu : Questions pour un champion.
- 19.00 La 19-20 de l'information.
- De 19.12 à 19.35, le journal de la région.
- 20.05 Divertissement : La Classe.
- 20.45 Magazine : Thalassa.
- Série : Le seigneur de l'île. Au beau milieu de la Manche, des coutumes d'un autre âge.
- 21.40 Série : L'Ami Giono.
- Onoro.
- L'Amoureux transi et la femme d'affaires...
- 22.35 Journal et Météo.
- 22.55 Traverses.
- L'Univers intérieur, voyage à l'intérieur du corps humain. 3. Les Merveilles de la digestion.
- 23.45 Magazine : Musicales.
- Une histoire de l'orgue.

- CANAL PLUS**
- 13.30 Cinéma : Le Lion du désert. ■ Film américain de Mustapha Akkad (1979). Avec Anthony Quinn, Rod Taylor.
- 16.10 Cinéma : Le Facteur de Saint-Tropez. ■ Film français de Richard Balducci (1985). Avec Paul Préboist, Henri Gelles, Manuel Gelin.
- 17.35 Série : Sois prof et tais-toi.
- 18.00 Canaille peluche.
- En clair jusqu'à 20.30
- 16.30 Dessin animé : Tiny Toons.
- 18.50 Top 50.
- 19.30 Flash d'informations.

- 19.35 Dessin animé : Les Simpson.
- 20.00 Les Nuits... l'émulsion.
- 20.30 Téléfilm : Salade russe et crème anglaise. Espionnage et contre-espionnage.
- 21.50 Sport : Pétaque.
- 22.00 Deuxième demi-finale du Trophée Canal +.
- 23.00 Cinéma : Le Messager de la mort. ■ Film américain de Jack Lee Thompson (1988). Avec Charles Bronson, Trish Van Devere, Laurence Luckinbill.
- LA 5**
- 13.20 Série : L'Inspecteur Derrick.
- 14.25 Série : Sur les lieux du crime.
- 15.40 Sport : Cyclisme. Championnats du monde sur piste à Stuttgart. Résumé.
- 16.35 Youpi! Les vacances.
- 17.45 Série : Cap danger.
- 18.15 Série : Shérif, fais-moi peur.
- 19.05 Série : Kojak.
- 20.00 Journal et Météo.
- 20.45 Téléfilm : L'Amoureux à la bombe. Dangereux, très dangereux...
- 22.25 Feuilleton : Mystères à Twin Peaks.
- 23.10 Divertissement : Spécial drôles d'histoires.
- 23.30 Sport : Cyclisme. Championnats du monde sur piste à Stuttgart. Résumé.
- 0.05 Journal de la nuit.

- M 6**
- 13.40 Série : Dis-donc, papa.
- 14.05 Feuilleton : La Fièvre du désert. (2^e épisode demi-finale du Trophée Canal +).
- 15.45 Variétés : Bleu, blanc, clip.
- 16.45 Jeu : Hit hit hit heures !
- 16.50 Jeu : Zygomusic.
- 17.20 Série : L'Homme de fer.
- 18.10 Série : Mission impossible.
- 19.00 Série : La Petite Maison dans la prairie.
- 19.54 Six minutes d'informations.
- 20.00 Série : Cosby Show.
- 20.30 Météo 6.
- 20.40 Téléfilm : Suspect d'office. Injustement accusé d'un meurtre parce qu'il a appartenu à un mouvement anarchiste.
- 22.20 Série : Equilizer.
- 23.10 Magazine : Vénus.
- 23.35 Capital.
- 23.40 Documentaire : Succès. Les Héritiers.
- 23.45 Six minutes d'informations.
- 0.30 Boulevard des clips.
- 2.00 Rediffusions.

- LA SEPT**
- 15.00 Opéra : Le Ring. 2. La Walkyrie.
- 19.05 Documentaire : Barry Flanagan.
- 20.00 Documentaire : En charchant Emile.
- 21.00 Documentaire : Book of days.
- 22.15 Feuilleton : Diderot.
- FRANCE-CULTURE**
- 20.10 Le Pays d'ici. A Dax.
- 21.00 Festival d'Avignon. Pour Jean Audebert, portrait.
- 22.40 Musique : Nocturne. Festival international de piano de La Roque d'Anthéron. Variations sérieuses en ré mineur op. 54, de Mendelssohn ; Fantaisie en ut majeur op. 17, de Schumann ; Gaspar de la nuit, de Ravel ; Sonnet 104 de

- 22.05 Magazine : Mégamix. Spécial Cuba.
- 22.55 Documentaire : Maestro. Vivaldi et le dix-huitième siècle.

FRANCE-CULTURE

- 20.10 Le Pays d'ici. A Dax.
- 21.00 Festival d'Avignon. Monteverdi, Casanova, Brunelleschi, de Miklos Szentkuthy.
- 22.40 Musique : Nocturne. Festival international de piano de La Roque d'Anthéron. Suite pour deux clavecins en ré mineur, de Le Roux ; Prélude en la majeur à deux clavecins. Allemande à deux clavecins. Le Juliet pour deux clavecins. La Lavielle pour deux clavecins. Musette de Choisi pour deux clavecins. Musette de Tavernier pour deux clavecins. Sonate « l'impériale » pour deux clavecins, de François Couperin ; Sonate à duo combal en sol mineur, de Matheson ; Deux fugues pour deux clavecins en do majeur BWV 1061, de Bach, par David Moroney et Olivier Beaumont, clavecins.
- 0.05 Du jour au lendemain. Avec Renaud Camus (Aguets ; le Bord des larmes) (rediff.).
- 0.50 Musique : Coda. La vie en bleu ; Memphis Sim. 4. La route et le train (rediff.).

FRANCE-MUSIQUE

- 20.00 Discothèque privées. Claire Denis.
- 21.30 Concert (donné ce jour lors du Festival de Salzbourg) : Messe Solennelle pour solistes, chœur et orchestre en ré majeur op. 123, de Beethoven, par l'Orchestre philharmonique de Vienne, le Chœur de la radio de Leipzig, le Chœur de la Radio suédoise et le Chœur de chambre Eric Ericson, dir. James Levine ; sol. : Cheryl Studer, Jessye Norman, sopranos, Plácido Domingo, ténor, Kurt Moll, basse.
- 23.37 Nuits chaudes.

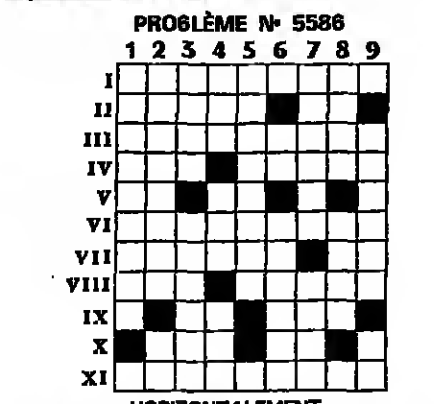
Vendredi 16 août

- Pétrarque, Méphisto vaise n° 1, de Liszt, par Horacio Gutierrez, piano.
- 0.05 Du jour au lendemain. Avec Dominique Rabaté (rediff.).
- 0.50 Musique : Coda. La vie en bleu ; Memphis Sim. 5. L'écou et le jeu (rediff.).

FRANCE-MUSIQUE

- 20.00 Discothèque privées. Claire Denis.
- 21.30 Concert (en direct du Festival de La Roque-d'Anthéron) : Sonate en ré majeur pour deux pianos K 448, Concerto pour deux pianos et orchestre en mi bémol majeur K 365, Concerto pour violon et orchestre en la majeur K 219, de Mozart ; Sérénade en mi majeur pour cordes op. 22, de Dvorak, par le New European String Orchestra, dir. Dimitri Sitkovetzky ; sol. : Catherine Collard, Jean-Claude Pennetier, pianos, Dimitri Sitkovetzky, violon.
- 0.07 Nuits chaudes.

MOTS CROISÉS



PROBLÈME N° 5586

1. Peut avoir son utilité quand le mal est fait. - II. Répondre à une attente. Adverbe. - III. Des femmes qui ne jettent pas les dés. - IV. Se voit comme le nez au milieu de la figure. Qui n'a plus à lutter. - V. Pronom. Fin de participe. - VI. Ne ve pas droit au but. - VII. Se montre plutôt melle. Symbole chimique. - VIII. D'un auxiliaire. Grande famille. - IX. En France. Sans dessous dessus. - X. Accompagne une action. De quoi faire des merveilles. - XI. Donne des bonbons.

HORIZONTALEMENT

1. Des gens que l'on aime trouver sur notre route. - 2. Ont des poignes et des brosses. Conjonction. - 3. Est destiné à conduire. Se montre « envahissant ». - 4. C'est la preuve que rien n'a changé. Peut obliger à repasser. Se met dans des mets. - 5. Faisons monter. - 6. Aucunement éparné. Fils de l'Aurore. - 7. Agit en surface. Fait partie de ce qui nous entoure. - 8. Susciter le mécontentement. Est en terre africaine. - 9. A des hauts et des bas. Note.

VERTICALEMENT

1. Douleurs. - II. Incandies. - III. Civisme. - IV. Mal. On. Pl. - V. Avenue. In. - VI. Né. Et. St. - VII. Tunnelier. - VIII. Azène. Dru. - IX. Vissent. - X. Rua. Ore. - XI. En. Rétélé.

Solution du problème n° 5585

Horizontalement

1. Douleurs. - II. Incandies. - III. Civisme. - IV. Mal. On. Pl. - V. Avenue. In. - VI. Né. Et. St. - VII. Tunnelier. - VIII. Azène. Dru. - IX. Vissent. - X. Rua. Ore. - XI. En. Rétélé.

Verticalement

1. Diamantaire. - 2. On. Aveux. Un. - 3. Uocle. Neve. - 4. Lei. Nenni. - 5. Envotées. - 6. Uclne. Sot. - 7. Ris. Sidéré. - 8. Samphamel. - 9. Sein. Ruz.

GUY BROUTY

La discussion des crédits de la défense

M. Joxe critique M. Fabius

M. Pierre Joxe, qui était interrogé, mercredi 14 août, au micro de RMC, a, une nouvelle fois, exprimé son désaccord avec un point de vue de M. Laurent Fabius, publié dans le *Figaro* du 25 juillet (le *Monde* du 26 juillet). Dans cet article, le président de l'Assemblée nationale s'interrogeait notamment sur l'intérêt de maintenir le programme Rafale.

Le ministre de la défense avait déjà, la semaine dernière, observé que l'intérêt de l'ancien premier ministre pour « les questions militaires » ne l'avait pas empêché d'être absent lors du débat sur la défense, organisé à l'Assemblée nationale le 6 juin.

Qualifiant, au cours de cette émission, l'article de M. Fabius, d'« erreur », M. Joxe, qui a soutenu M. Fabius au congrès de Rennes en mars 1990, mais qui garde une certaine autonomie, a ajouté : « Je pense qu'il n'y a pas eu cet article avant de le signer : il a dû partir

en vacances en laissant derrière lui. » M. Joxe qui s'efforce de limiter les effets de la rigueur sur les crédits de son ministère pour 1992, face aux demandes du ministère de l'économie, des finances et du budget, a expliqué que si de « grosses » économies sont réalisables, c'est « à terme » et « à condition de [les] organiser dans le temps ». Il a ajouté : « Une programmation progressive sur plusieurs années de la diminution des dépenses militaires est possible. Elle est nécessaire. Je la propose. Une réduction brutale d'une année sur l'autre n'est pas facile. Elle aurait des conséquences brutales ».

Pour le ministre de la défense, « on ne peut pas du jour au lendemain, par exemple supprimer les programmes industriels (...) Il faut voir quelles en sont les conséquences industrielles, sociales et aussi psychologiques » dans un monde qui « aujourd'hui ne donne pas une impression de parfaite tranquillité », a-t-il précisé.

L'opposition malgache réclame toujours le départ de M. Didier Ratsiraka

TANANARIVE

de notre envoyé spécial

Deux autres victimes du massacre de Tananarive le 10 août, ont été présentées, mardi 14 août, à la foule. Devant les cercueils, l'ambassade de France avait fait poser une couronne de fleurs à la mémoire des « martyrs de la marche de la liberté ». Un frisson d'approbation a couru sur la place du 13-Mai 1971 quand les gens apprirent le geste de la France, qui signifiait sans doute plus que de la compassion. Quelqu'un plaça la couronne bien en évidence sur un mur, à côté d'une des innombrables banderoles qui résonnent désormais la raison d'être du mouvement des Forces vives, « Ratsiraka miala » (« Ratsiraka va-t-en »). Une heure d'apothéose, mais le peuple malgache ne se réjouit pas de la mort de Ratsiraka, mais de la mort de Ratsiraka.

Après la demande française d'organiser des élections

de notre envoyé spécial

Dans l'après-midi, le communiqué tant attendu du gouvernement français a été publié. Il est clair que le mouvement d'opposition, diversifié, interprété il est vrai. Les recommandations de Paris pour « une consultation populaire rapide et contrôlée » en vue de déboucher la crise ont été plus d'un Malgache, persuadé que, « tant qu'il restera au pouvoir, M. Didier Ratsiraka aura les moyens de remporter une victoire électorale ». Un vote aujourd'hui, ajoutait M. Evariste Marson, du Comité des forces vives, permettrait simplement au pouvoir de redorer son blason.

Quelques dirigeants de l'opposition, au contraire, de la récente rencontre entre leurs représentants et un responsable français, paraissent plus optimistes : « C'est en ce sens qu'il faut agir », commentait le professeur Albert Zafy, président du Comité des forces vives, ajoutant que des tractations discrètes seraient menées par l'opposition pour convaincre le président Ratsiraka qu'il demeure le seul obstacle au règlement de la crise. « L'essentiel est que la France ait enfin compris qu'on ne peut pas discuter avec lui », précisait M. Zafy.

Le mutisme de l'armée

Du côté du pouvoir, il était difficile, mercredi soir, d'obtenir une réaction et il s'agissait à la présidence d'une activité inhabituelle. M. Rakotovo-Rakotohoana, membre du Conseil suprême de la révolution (CSR), proche du président, a déclaré qu'il n'était pas opposé au principe d'une consultation populaire, estimant que c'était encore dans sa fonction de chef de l'Etat à démentir l'existence de cette chose. Pour le Conseil des

Eglises chrétiennes de Madagascar (FFKM), qui a porté sur les fonts baptismaux ce mouvement de contestation, le communiqué français paraissait trop timide, dans la mesure où les autorités religieuses semblaient attendre de Paris une référence au départ du président pour pouvoir adopter la même attitude. « Vis-à-vis du chef de l'Etat, la France compte certainement beaucoup plus que l'Eglise », expliquait le pasteur Joseph Rakotonirainy. Si notre autorité morale était respectée par le président, celui-ci aurait participé aux deux conventions nationales que nous avons organisées l'an dernier pour mettre au point un projet de Constitution.

L'armée, plus muette que jamais, car rien n'a filtré des deux récentes rencontres entre quelques généraux et les Forces vives, semble avoir tout de même pris position. « Les officiers se sont rendus en personne au collège Raveloana, le siège des Forces vives », fait remarquer un observateur. Nul doute que l'opposition sera longuement consultée par le nouvel ambassadeur de France à Tananarive, où il pourrait arriver vendredi, une semaine après sa nomination. « Il ne faut pas attendre que M. Gilles d'Estaing remette immédiatement ses lettres de créance au président. Mais il faut sans doute interpréter cette hâte comme une marque de soutien à un pays ami dans une situation délicate », estimait un homme d'affaires parisien de l'opposition.

An cours de ces trois jours de deuil décadés par les Forces vives et alors qu'un climat lourd de représailles et de coups de main s'installe dans la capitale, les seize ans de règne de M. Ratsiraka pourraient prendre fin, espère le pasteur Andriananjato, porte-parole de l'opposition, qui ajoute : « Il ne faut pas que nos martyrs soient morts en vain. »

JEAN HÉLÈNE

En marge du traité de l'Union

Création d'un marché commun des Républiques soviétiques d'Asie centrale

Les cinq Républiques d'Asie centrale soviétique ont signé, mercredi 14 août à Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan, un accord de coopération économique indépendamment de Moscou. Elles veulent ainsi défendre les intérêts de la région au sein du traité de l'Union en constituant une sorte de marché commun.

Les présidents du Kazakhstan, de l'Ouzbékistan, du Tadjikistan, de la Kirghizie et de la Turkménie avaient déjà signé en juin 1990 un accord de coopération pour « développer les liens économiques entre les Républiques sans l'intermédiaire du centre ». Mercredi, ils ont aussi créé un conseil consultatif permanent de coordination économique et sociale, qui s'agira à Achikhabad, capitale de la Turkménie. Pour la première fois, l'Azerbaïdjan, République elle aussi musulmane, mais qui se rat-

tache à la région du Caucase, a été invitée à cette réunion ; il a été décidé de l'associer suivant des règles particulières à ce conseil.

« Jusqu'à présent, les relations entre les Républiques n'étaient pas justes : les décisions du centre ont provoqué des déséquilibres », a déclaré le président de l'Ouzbékistan, M. Islam Karimov, au cours d'une conférence de presse. Il a rappelé que le niveau de vie en Asie centrale était deux fois moins élevé qu'en Russie et trois fois moins que dans les pays baltes.

Le président du Kazakhstan, M. Noursoultan Nazarbaïev, a illustré « l'absurdité de l'économie planifiée » en rappelant que, jusqu'à présent, le métal extrait au Kazakhstan — le premier producteur de métaux non ferreux de l'URSS — était envoyé en Biélorussie au lieu d'être traité sur place. — (AFP)

Le danger de confrontation avec l'URSS demeure, estime un rapport de la Maison Blanche

La Maison Blanche a transmis, mardi 13 août, au Congrès un rapport sur sa politique de sécurité dans lequel elle souligne que, s'il faut aller au-delà de l'engagement de la menace communiste, les Etats-Unis doivent rester prêts à faire face non seulement à des conflits régionaux mais également à une possible retour au danger d'une confrontation avec l'URSS.

Soulignant les « triomphes » des derniers mois, notamment l'effondrement du communisme en Europe de l'Est et la victoire de la guerre du Golfe, le président Bush a ajouté, dans un communiqué accompagnant ce rapport : « Le monde reste un endroit dangereux, avec des antagonismes ethniques, des rivalités nationales, des tensions religieuses, la prolifération des armements, les ambitions personnelles et l'autoritarisme rampant ».

Tout en estimant peu vraisemblable un retour de l'URSS à la puissance menaçante des quarante dernières années, le rapport, rédigé par le Conseil national de sécurité (NSC), souligne qu'il est impossible de savoir quelle voie elle sui-

vra. En tout état de cause, ajoute le document, ce pays « est toujours et restera une superpuissance militaire ». Si Washington entend promouvoir les changements démocratiques en URSS, « certains aspects des relations américano-soviétiques resteront concurrentiels et il existe toujours le danger que les confrontations réémergent », indique le rapport.

Le texte note que les Etats-Unis « ne peuvent pas être le gendarme du monde », mais « restent le pays vers lequel les autres se tournent en cas de détresse ». L'une de leurs « tâches-clés » est de « maintenir les équilibres régionaux et de résoudre les conflits avant qu'ils n'atteignent le niveau militaire ». Pour cela, note l'étude, l'OTAN reste indispensable à la structure de paix de la « nouvelle Europe ». Les Etats-Unis couvriront cependant à adapter cette organisation pour tenir compte des désirs des Européens pour « une entité de sécurité distincte à l'intérieur de l'Alliance » et encourageant « une plus grande responsabilité européenne pour la défense de l'Europe ». — (AFP)

Malgré les scandales dans lesquels sont impliqués des péronistes

Le parti du président argentin a remporté deux élections partielles

Le Parti péroniste du président argentin Carlos Menem a remporté deux des trois premières postes de gouverneurs à être renouvelés au cours d'élections partielles provinciales et fédérales, qui se poursuivront le 8 septembre et le 27 octobre prochains. Ces élections constituent le premier test pour M. Menem, au pouvoir depuis juillet 1989, et dont l'entourage politique et familial est impliqué dans un scandale sur le blanchiment des narcodollars.

BUENOS-AIRES

de notre correspondant

S'il s'attendait à une victoire de son parti dans la province de San-Luis (750 kilomètres à l'ouest de Buenos-Aires), où le gouverneur sortant a été réélu pour la troisième fois dimanche 11 août, le président Menem s'est déclaré « surpris » de l'élection du chef d'entreprise Jorge Escobar dans celle de San-Juan (mille kilomètres au nord-ouest de la capitale) où, depuis dix-huit ans, les péronistes avaient été tenus à l'écart du pouvoir.

Dans la province de Rio-Negro (nord de la Patagonie), le gouverneur sortant, le radical Horacio Massaccesi (opposition) a été réélu. Il avait été surnommé « Robin des Bois », après s'être approprié 16 millions de dollars appartenant au gouvernement, pour payer les salaires des fonctionnaires (le *Monde* du 25 juillet).

Ces premiers résultats d'une série d'élections partielles, portant sur le renouvellement des gouver-

neurs, des maires et de la moitié de la Chambre des députés ont de quoi réjouir M. Menem, inquiet de l'impact de plusieurs scandales. Ils s'expliquent en grande partie par le succès du plan économique gouvernemental, qui a réussi notamment à freiner l'inflation. Ils mettent aussi en relief les faiblesses de l'opposition.

La campagne électorale des adversaires de M. Menem s'alimente plus d'accusations de corruption du gouvernement péroniste que de critiques contre les mesures politiques ou économiques adoptées. Le principal parti d'opposition, le Parti radical, semble à court de propositions, et son chef, l'ancien président Raúl Alfonsín, ne s'est jamais tenu à fait remis d'avoir dû quitter le pouvoir en 1989. Divisée, la gauche se trouve pratiquement exclue de ce duel électoral.

« Yomagate » : le juge inculpé

Pour le chef de l'Etat, l'échéance la plus importante est fixée au 8 septembre, dans la principale province, celle de Buenos-Aires. Le candidat officiel au poste de gouverneur, le vice-président Eduardo Duhalde, est menacé par un dissident péroniste, M. Saul Ubaldini, secrétaire général de la COT-Asapuro (Confédération générale du travail), opposé à l'administration Menem. Il risque de perdre des voix à M. Duhalde, auquel un sondage donne un avantage de 10 % devant le radical Juan-Carlos Pugliese.

L'incertitude du résultat de ces prochains scrutins explique l'invitation au dialogue lancée le 10 août par le chef de l'Etat à toutes les composantes de l'oppo-

sition, dont le Parti radical, qui avance depuis plusieurs mois avec insistance l'idée d'un « pacte de gouvernement ». Cette idée est vue d'un bon œil à Washington. Mais M. Menem s'est contenté de proposer « à tous les secteurs de la société » un « grand compromis politique » après les élections partielles, en se gardant de faire allusion à d'éventuelles alliances politiques. Pragmatique, il attend le verdict des urnes, sans ignorer qu'il aura besoin d'un vaste consensus pour faire approuver une série de lois portant notamment sur la réforme de la Constitution et la lutte contre le trafic de drogue.

En pleine période électorale, le « Yomagate » — nom donné à Buenos-Aires au scandale sur le blanchiment de narcodollars dans lequel est impliquée M. Amira Yoma, la belle-sœur de M. Menem — connaît de nouveaux rebondissements. Le juge chargé de l'enquête, M. María Silvina de Cábria, a été déchargé du dossier et inculpé pour avoir commis de « graves irrégularités ». Elle aurait notamment transmis des informations sur l'enquête aux avocats de M. Yoma et eu « des discussions » avec le président, cité à comparaître par le nouveau juge.

Le témoin numéro un dans cette affaire, le Libanais Khalil Hussein Dib, affirme de son côté avoir remis, avant l'écroulement du scandale, une cassette à deux secrétaires privés du président relatant tout ce qu'il savait sur la bande internationale chargée de « laver » l'argent de la drogue et d'autoriser Yoma à fuir. Le chef de l'Etat a démenti l'existence de cette cassette.

CHRISTINE LEGRAND

Découverte d'un charnier d'enfants dans une mine d'or au Pérou

Les cadavres d'une cinquantaine d'enfants, âgés de dix à quatorze ans, ont été retrouvés dans une mine d'or située près de Puerto Maldonado, à la frontière du Brésil, où ils avaient été forcés de travailler, ont révélé mercredi 14 août les autorités péruviennes. D'après les rapports des médecins légistes, certains enfants ont été faibles, d'autres sont morts de malnutrition ou de maladie. Tous portaient des traces de torture.

Par ailleurs, vingt membres des forces armées péruviennes ont péri dans deux embuscades tendues par la guérilla maoïste du Sentier lumineux. Onze soldats ont été tués à Aguytia, dans la jungle amazonienne au nord-est de Lima, et neuf autres à Cachiaden, à 500 kilomètres au nord de la capitale, par l'explosion de mines laissées par la guérilla. A Lima, une roquette a été lancée par les membres du Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA) depuis une voiture, endommageant le ministère de l'éducation sans faire de victimes. — (UPI, Reuter, AFP)

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT



L'ESSENTIEL

VOYAGE AVEC COLOMB

16. Cardinal des Amériques... 2

ÉTRANGER

La visite du pape en Pologne et en Hongrie... 3

Grâce royale au Maroc Hassan II décide la libération de certains prisonniers politiques... 5

La « perestroïka » au Laos M. Kaysana Phomvihana cumule les fonctions de président du PC et de chef de l'Etat... 6

SOCIÉTÉ

Prise d'otages à Fresno

Trois personnes libérées par les policiers du RAID... 6

SPORTS

La France remporte l'Admiral's Cup

L'une des épreuves de voile les plus prestigieuses du monde... 6

CULTURE

Musiques

Les Festivals de Marciac et d'Estagel... 11

LIVRES • IDÉES

• Littérature du meurtre, maudra da la littérature • L'affaire Rudolf Hess • Rencontres mexicaines, par J.-M.G. Le Clézio • Histoires littéraires, par François Bort • L'avent-garde en graphiques • Joyce Carol Oates et la « mortalité » • L'ama par-due d'Ivanov... 7 & 10

COMMUNICATION

Les cathédrales de la télévision

L'ambition des chaînes s'exprime dans l'architecture de leurs bâtiments... 12

ÉCONOMIE

Nouveau scandale financier à Tokyo

La Banque industrielle du Japon impliquée dans une affaire de faux certificats de dépôt... 13

Services

Abonnements... 14

Carnet... 14

Loto... 14

Marchés financiers... 14

Météorologie... 15

Radio-Télévision... 15

Mots croisés... 15

Spectacles... 12

La télématique du Monde : 3615 LEMONDE 3615 LM

Le numéro du « Monde » daté 15 août 1991 a été tiré à 436 941 exemplaires.